Édition du groupe « Ebooks libres et gratuits »



Arthur Conan Doyle et William Gillette

SHERLOCK HOLMES

DRAME EN CINQ ACTES ET SIX TABLEAUX

(1899)



Table des matières

ACTE PREMIER 5

SCÈNE I 5
SCÈNE II 8
SCÈNE III 10
SCÈNE IV 12
SCÈNE V 14
SCÈNE VI 14
SCÈNE VII 26
SCÈNE VIII 31
SCÈNE IX 35
SCÈNE X 41
SCÈNE XI 45
SCÈNE XII 47
SCÈNE XIII 49

ACTE II 51

SCÈNE I 52
SCÈNE II 57
SCÈNE III 60
SCÈNE IV 65

ACTE III 67

SCÈNE I 67
SCÈNE II 69
SCÈNE III 75
SCÈNE IV 78
SCÈNE V 81

SCÈNE VI 83
SCÈNE VII 85
SCÈNE VIII 88
SCÈNE IX 93
ACTE IV 99
SCÈNE I 99
SCÈNE II 100
SCÈNE III 103
SCÈNE IV 108
SCÈNE V 110
SCÈNE VI 113
SCÈNE VII 117
SCÈNE VIII 122
ACTE V 128
PREMIER TABLEAU 128
SCÈNE I 128
SCÈNE II 129
SCÈNE III 135
SCÈNE IV 138
SCÈNE V 141
SCÈNE VI 143
SCÈNE VII 144
SCÈNE VIII 147
SCÈNE IX 149
SCÈNE X 151
DEUXIÈME TABLEAU 152
SCÈNE I 153
SCÈNE II 155
SCÈNE III 157
SCÈNE IV 159

SCÈNE V ... 160
SCÈNE V ... 161
SCÈNE VII ... 163
Toutes les aventures de Sherlock Holmes ... 165
À propos de cette édition électronique ... 168

ACTE PREMIER

DÉCOR : *Un salon dans la maison des Murray, vieille demeure triste et en mauvais état, dans un lointain quartier de Londres. Cependant, la pièce est vaste et conserve un certain aspect de grandeur. Un escalier au fond de la pièce conduit au premier étage, dont on entrevoit le palier. À droite, une porte donnant dans le vestibule. Une large fenêtre occupe la plus grande partie du côté droit.*

Le mobilier, qui a été riche, est d'ancienne mode et fané; un piano. À gauche du spectateur, un meuble, genre secrétaire, ou armoire à une porte, dans le compartiment inférieur duquel se trouve un coffre-fort avec des combinaisons de lettres. Lampes allumées.

SCÈNE I

MADGE MURRAY, BENJAMIN

Mme Murray est une belle personne brune d'une trentaine d'années, au visage et aux yeux durs. Elle est habillée avec recherche.

Benjamin entre, portant un plateau sur lequel est un journal. C'est un maître d'hôtel, tenue irréprochable.

BENJAMIN. – C'est à la troisième page, madame, en haut de la deuxième colonne.

MADGE. – Merci !

BENJAMIN, *pendant que Madge prend le journal.* – Je demande pardon à Madame, mais la femme de chambre voudrait lui dire quelques mots.

Madge a pris le journal et s'est assise sur un fauteuil, puis a commencé à lire.

MADGE, *les yeux fixés sur le journal.* – Je n'ai pas le temps pour le moment.

BENJAMIN. – Bien, madame.

MADGE, *sans lever les yeux du journal.* – Laquelle des deux femmes de chambre est-ce ?

BENJAMIN, *s'arrêtant.* – Thérèse, madame.

MADGE, *paraissant surprise.* – Thérèse ?

BENJAMIN. – Oui, madame.

MADGE. – Avez-vous idée de ce qu'elle veut me dire ?

BENJAMIN. – Pas du tout, madame.

MADGE. – Eh bien ! qu'elle vous le communique. Je ne la verrai que quand je saurai ce qu'elle désire.

BENJAMIN. – Je ferai la commission, madame. *Il sort, en fermant soigneusement la porte derrière lui.*

Madge, une fois seule, examine avec attention le journal. Elle s'approche d'une des lampes pour pouvoir lire plus facilement.

Benjamin rentre doucement. Il reste un moment à la porte et observe Madge occupée à sa lecture. Celle-ci l'a terminée et se lève avec irritation. Jetant violemment son journal sur le piano, elle se dirige vers le meuble qui contient le coffre-fort. Après avoir ouvert la porte de bois, elle fixe ardemment les yeux sur les rouleaux des lettres, puis elle referme brusquement la porte. À ce moment, elle voit Benjamin et se calme immédiatement. Celui-ci

prend la mine d'un homme qui vient seulement d'entrer dans la pièce.

BENJAMIN. – Je ne peux pas faire entendre raison à Thérèse. Elle insiste pour parler à madame.

MADGE. – Eh bien ! qu'elle attende à demain.

BENJAMIN. – C'est ce que je lui ai dit, mais elle m'a répondu qu'elle ne sera plus ici demain.

MADGE, *étonnée.* – Qu'est-ce que cela signifie ?

BENJAMIN. – Je demande pardon à madame; mais il me semble qu'elle a l'air un peu étrange depuis quelque temps.

MADGE. – C'est bon ! Dites-lui de venir.

Benjamin s'incline et va pour sortir.

MADGE, *le rappelant.* – Ah ! Benjamin ! *Le maître d'hôtel s'arrête.* Qu'est-ce qui vous a donc fait croire en m'apportant ce journal, que je prenais un intérêt quelconque à cette annonce de mariage qu'il contient ?

BENJAMIN, *avec déférence.* – J'avais entendu madame causer avec monsieur des personnes que ce mariage concerne. C'est ce qui m'avait fait croire que cela pouvait l'intéresser.

MADGE. – Benjamin, vous êtes intelligent, et j'aime cette qualité chez mes serviteurs... Souvenez-vous cependant que s'il est bon, pour un maître d'hôtel, d'avoir de l'esprit, il peut être mauvais d'en avoir trop.

BENJAMIN. – Je me le tiendrai pour dit, madame.

MADGE. – Maintenant envoyez-moi Thérèse !

BENJAMIN. – Bien, madame.

Il sort.

SCÈNE II

Madge reste un moment songeuse. Puis elle reprend le journal et relit le passage qui l'avait intéressée. On entend la porte extérieure de la maison se fermer violemment. Madge lève la tête et se dirige vers la porte du vestibule.

Entre Murray. C'est un homme grand, solidement bâti, au visage résolu. Sa mine est soignée et son extérieur serait séduisant si son regard, à de certains moments, ne prenait un aspect encore plus dur que celui de sa femme.

MADGE, *vivement*. – Eh bien ? As-tu trouvé notre homme ?

MURRAY. – Non. *Il va au meuble dont il ouvre nerveusement la porte*; *il donne un tour ou deux aux lettres tout en parlant*. Il n'était pas chez lui... Ah ! Il va falloir appeler un serrurier !

MADGE, *vivement*. – Non ! non ! à aucun prix ! ce serait une imprudence !

MURRAY. – Pourtant, il faut croire quelque chose. *Revenant au coffre-fort*. Je ne connais rien à ces satanés engins. Et nous n'avons plus un instant à perdre ! Il y a du nouveau.

MADGE. – Quelque chose de grave ?

MURRAY. – Et d'inquiétant !... Les hauts personnages que vise notre opération viennent de mettre dans leur jeu Sherlock Holmes...

MADGE, *tressautant.* – Sherlock Holmes ? Le détective amateur ?

MURRAY. – Parbleu !... Comme s'il y en avait un autre !

MADGE. – Comment sais-tu cela ?

MURRAY. – Je l'ai appris par des gens qui sont intéressés à savoir exactement tout ce qui concerne Sherlock Holmes... Toutes les fois qu'il s'attelle à une nouvelle affaire, ils sont renseignés.

MADGE. – Eh bien ! Tout Sherlock Holmes qu'il est, que fera-t-il ?

MURRAY. – Je n'en sais rien, mais sûrement il fera quelque chose... Il a beau n'être qu'un détective privé, un amateur, il voit autrement clair et loin que la vraie police. La preuve, c'est que dès qu'il y a quelque part, sur toute la surface du monde civilisé, un problème à résoudre, un écheveau difficile à débrouiller, c'est à lui qu'on s'adresse. Et quand une fois il a pris une affaire en main, il n'est pas long à agir.

MADGE. – Alors, il n'y a pas à tergiverser, et puisque tu n'as pu dénicher Bribb, il faut sur-le-champ trouver quelqu'un qui s'acquitte de la besogne à sa place.

MURRAY. – Bribb peut encore venir. J'ai laissé un mot à son bar habituel et j'ai lancé sur sa piste quelques camarades. *Avec un grondement de mauvaise humeur*. Quelle déveine ! Dire que voici dix-huit mois que nous trimballons avec nous ces deux femmes, que nous les amadouons, que nous les dorlotons, et que juste au moment où nous croyons enfin les avoir amenées au point que nous désirions, cette mâtine de fille nous joue un tour

pareil ! *Regardant l'escalier*. Si je montais la voir et causer un instant avec elle... peut-être arriverais-je à la convaincre.

MADGE. – Vas-y, si tu veux, mais tu n'obtiendras rien par la violence.

MURRAY. – Eh bien ! J'essaierai de la douceur, quoique ce ne soit guère dans mes cordes.

À ce moment Thérèse entre.

MADGE. – Ah ! c'est vous, Thérèse ! ... Attendez une seconde, je vais vous parler. *Remontant vers l'escalier*. Surtout, Jim, garde ton sang-froid.

MURRAY. – Sois tranquille !

SCÈNE III

MADGE, THÉRÈSE, puis MISTRESS BRENT

THÉRÈSE. – Benjamin, le maître d'hôtel, m'a dit que madame avait à me parler.

MADGE. – C'est plutôt vous, paraît-il, qui désiriez me voir... Est-ce vrai, ce qu'on me dit : Vous voulez quitter la maison ?

THÉRÈSE. – Oui, madame.

MADGE. – Et pour quel motif, s'il vous plaît ?

THÉRÈSE. – Je désire retourner à Paris. Je ne m'accommode décidément pas de l'Angleterre. J'ai comme qui dirait le mal du pays.

MADGE. – Pourtant, voilà deux ans que vous êtes à mon service, et vous ne vous plaigniez pas ?

THÉRÈSE. – C'est possible, madame, mais aujourd'hui n'est pas hier ! Et puis, s'il faut tout dire, il se passe ici depuis quelque temps des choses qui ne me plaisent pas.

MADGE, *vivement.* – Vraiment ? À quelles choses faites-vous allusion, s'il vous plaît ?

THÉRÈSE. – Que madame ne me force pas à dire tout ce que je pense ! ... Ce qui se trame dans cette maison ! ... La façon qu'a monsieur de traiter la jeune dame qui est là-haut ! ... Tout ça ne me va pas... Je préfère m'en aller.

MADGE. – Vous ne savez pas ce que vous dites ! La personne dont vous parlez est souffrante ! Sa maladie est, pour nous, un grave sujet e préoccupation... et nous avons, au contraire, pour sa santé, tous les soins, tous les ménagements possibles.

À ce moment, un gémissement prolongé part de l'étage supérieur. Les deux femmes s'arrêtent immobiles. Au même instant, entre en scène, descendant par l'escalier, mistress Brent, une femme âgée, à l'air distingué, aux cheveux blancs, vêtue d'une robe d'intérieur.

MISTRESS BRENT, *gémissant.* – Mon enfant !

MADGE, *allant à elle, entre ses dents.* – Qu'est-ce que vous venez faire ici ?

MISTRESS BRENT. – On maltraite encore mon enfant !

MADGE. – Ne vous ai-je pas défendu de quitter votre chambre ?

La vieille dame a un geste de frayeur devant le visage courroucé de Madge. Celle-ci continue d'un ton menaçant. Allons ! venez ! accompagnez-moi. *Elle prend mistress Brent par le bras et l'attire, malgré ses efforts, vers la porte. Le même gémissement que précédemment, se fait entendre, mais plus assourdi.* Venez, je vous dis !

THÉRÈSE. – Madame...

MADGE, *changeant de ton subitement et parlant à mistress Brent d'une voix presque affectueuse.* – N'ayez pas peur, ma bonne amie, votre pauvre chère fille n'est pas très bien aujourd'hui... Son cerveau est encore malade, mais elle ne tardera pas à se rétablir. *Impérieusement à Thérèse.* Thérèse, je causerai avec vous demain matin. *À mistress Brent.* Accompagnez-moi, je vous en prie ! *À voix basse, d'un ton menaçant.* M'entendez-vous ?

Elle prend violemment mistress Brent par le bras et l'entraîne vers l'escalier. Thérèse suit des yeux ce jeu de scène.

Juste au moment où Madge et la vieille dame disparaissent, Benjamin entre. Il va à Thérèse et, l'un et l'autre se regardent un instant sans mot dire.

SCÈNE IV

BENJAMIN, THÉRÈSE

BENJAMIN. – Eh bien ? Je pense que vous êtes tombée d'accord avec la patronne. Et que vous n'avez plus envie de nous quitter ?

THÉRÈSE. – J'en ai, au contraire, plus envie que jamais ! ... Avez-vous entendu crier cette malheureuse ? Qu'est-ce qu'ils lui font ?

BENJAMIN. – Elle est peut-être plus souffrante.

THÉRÈSE. – Ce sont eux qui la rendent malade à force de mauvais traitements ! Non ! non ! Je ne veux pas assister à cela. Je trouverai une autre place.

BENJAMIN, *à mi-voix.* – J'en ai peut-être une pour vous. **THÉRÈSE.** – Vrai ? Où cela ?

BENJAMIN, *avec mystère.* -Tenez, voici l'adresse. *Il écrit quelques mots sur une carte.*

THÉRÈSE. – Mais est-ce une place sérieuse, une place chez des gens convenables ?

BENJAMIN. – Soyez tranquille ! mais, surtout, ne laissez voir cette carte à personne.

THÉRÈSE, *lisant tandis que Benjamin regarde au dehors.* – « Sherlock... Holmes ».

BENJAMIN, *se tournant vers Thérèse.* – Chut donc ! ... Pas si haut ! On pourrait vous entendre ! ... Allez à cette adresse demain matin... Vous ne vous en repentirez pas.

La sonnette de la porte d'entrée se fait entendre.

THÉRÈSE. – On sonne à la porte d'entrée.

BENJAMIN. – Oui... Je vais ouvrir.

Thérèse sort d'un côté, Benjamin va à la porte du fond qui donne dans le vestibule. On le voit ouvrir la porte à Bribb.

SCÈNE V

BENJAMIN, BRIBB

Bribb est un garçon court, gros, leste et éveillé. Il porte à la main un petit sac de cuir. Il est vêtu assez élégamment, chapeau haut de forme, gants comme un employé de bureau, coquet de sa personne, bague, épingle de cravate, chaîne de montre.

BENJAMIN. – Monsieur veut-il me dire qui je dois annoncer.

BRIBB. – En voilà des cérémonies ! ... Vous me parlez comme si je n’étais pas un ami de la maison ! ... Enfin, puisque vous y tenez. *Avec importance.* Annoncez à vos maîtres M. John Alfred Napoléon Bribb.

BENJAMIN. – Monsieur peut compter sur moi... *Il sort par l'escalier.*

Bribb ôte son chapeau et ses gants qu'il pose sur son sac. Il jette un regard investigateur autour de lui et, avisant le gros meuble d'en face, il y va tout droit, ouvre la porte et examine attentivement le coffre-fort.

BRIBB. – Voilà probablement l'objet. *Il s'agenouille et donne un tour aux rouleaux des lettres. Puis il se lève et va à son sac dans lequel il fouille.*

SCÈNE VI

BRIBB, MADGE, MURRAY

MADGE, *à Bribb qui continue ses recherches.* – Enfin, c'est vous Bribb ?

MURRAY. – Nous t'attendions avec impatience. Tu as reçu mon mot ?

BRIBB, *continuant à chercher quelque chose clans son sac.* – Naturellement, puisque me voici. *Désignant de la tête le meuble.* C'est pour ce gros papa-là, hein, que vous avez besoin de moi ?

MADGE. – En ne vous voyant pas venir, nous craignions d'être obligés de recourir à un étranger.

BRIBB, *important.* – Inutile !... Bribb est là. Bribb est d'attaque. Bribb se charge de tout !... Et vous croyez que le jeu en vaut la chandelle ?

MURRAY. – Je t'en réponds !

BRIBB. – All right, alors ! ... *Il va au coffre-fort tenant à la main des outils qu'il a retirés de son sac.* Dis donc, Orlebar !

MADGE. – Chut !

MURRAY. – Pas ce nom-là, donc ! Ici, je m'appelle Murray.

BRIBB. – Je te demande pardon ! C'est une vieille habitude du temps où nous apprenions le métier ensemble.

MURRAY. – Il y a longtemps !

BRIBB. – Pour sûr ! ... Ah ! tu ne t'attendais pas plus que moi, à mener la grande vie à cette époque-là, quand nous travaillions sur la ligne des steamers de Liverpool à New York.

MURRAY. – Ne parle donc pas de ça !

MADGE. – Ce qui importe, Bribb, c'est d'ouvrir au plus vite ce coffre-fort. Nous n'avons pas de temps à perdre.

BRIBB, *choisissant parmi ses outils.* – Soyez tranquille ma chère ! Cette antique carcasse ne résistera pas longtemps aux instruments perfectionnés et à l'habileté de John Alfred Napoléon Bribb. *Un temps.* Par exemple, je me demande où vous avez pu dénicher un modèle comme celui-là !... Je dirais qu'il est certainement venu au monde avant mon grand-père, si j'avais jamais connu ce respectable gentleman... *Au moment d'essayer un outil dans la serrure.* On peut travailler sans crainte, n'est-ce pas ? Pas de gêneurs aux environs ?

MURRAY. – Sois tranquille.

Tous les deux le regardent travailler avec anxiété.

BRIBB, *Il travaillant, puis changeant de ton, il retourne chercher dans son sac un vilebrequin qu'il commence à ajuster.* – Alors, c'est de la galette qu'il y a là dedans, une grosse galette ?

MURRAY. – Tu n'y es pas.

BRIBB. – Bah ! quoi donc, alors ?

MADGE. – Une liasse de papiers, tout simplement.

BRIBB. – J'y suis !... Des titres, des valeurs ?

MADGE, – Vous pouvez être tranquille... Ils nous en rapporteront...

BRIBB. – Un moment !... Puisque c'est une affaire, j'en suis, n'est-ce pas ?

MADGE. – Comme de juste, Bribb ! La peine que vous prenez mérite salaire.

BRIBB. – À la bonne heure… Ça va ronfler, vous allez voir ! Pendant que je travaille, expliquez-moi donc en deux mots l'opération.

MURRAY. – À quoi bon des bavardages inutiles.

BRIBB. – Mon cher, si j'en suis, j'en suis, et j'aime à savoir sur quel terrain je travaille.

MADGE. – Pourquoi ne pas lui dire la chose carrément ?

BRIBB. – S'il arrive une complication, je suis capable de donner un bon conseil.

MURRAY. – Eh bien, soit ! mais à la condition que je ne te nommerai pas les personnes mêlées à la combinaison.

BRIBB. – Oh ! les noms, je m'en fiche pas mal.

MURRAY, *se rapprochant de Bribb et parlant à mi-voix.* – Tu sais que ces dernières années, Madge et moi, nous avons travaillé sur le continent en France, en Allemagne, en Italie…

BRIBB. – Je l'ai entendu dire…

MURRAY. – C'est à Ostende que le chopin s'est présenté… Nous avions fait la connaissance d'une jeune fille, une jeune fille charmante, de la meilleure société, malheureusement attristée par des chagrins de famille. Sa sœur venait de mourir et sa mère, à la suite de la catastrophe, était tombée gravement malade.

BRIBB. – Et vous avez pris soin d'elle ? Je reconnais votre bon cœur.

MURRAY. – Madge, qui avait gagné sa confiance, ne tarda pas à apprendre que la sœur en question...

BRIBB. – La morte ?

MADGE. – Précisément...

MURRAY. – Que la sœur donc avait eu une intrigue avec... *s’arrêtant avec une sorte d'hésitation*, avec un grand seigneur étranger... Mais un grand seigneur, dans la plus haute acception du terme.

BRIBB. – Un homme huppé, quoi ! un numéro un...

MADGE, *insistant*. – Et appartenant à une famille d'un rang particulièrement élevé.

BRIBB. – Quoi, c'est tout de même pas des empereurs ?

MURRAY, *hésitant*. – Pas... tout à fait ! Mais on peut dire cependant que leur situation n'a guère de rivale en Europe.

BRIBB, *avec une grimace*. – Alors, qu'est-ce qu'il est advenu entre la petite et son amoureux rupin ?

MURRAY. – Il lui avait promis de l'épouser.

BRIBB. – Et, naturellement, il n'a pas tenu parole ?

MURRAY. – Comme tu dis ! Il l'a même abandonnée.

BRIBB, *avec un soupir*. – Je connais ça ! ... Le désespoir s'est emparé de l'infortunée, comme on dit dans les faits divers des journaux.

MURRAY. – Tellement qu'elle en est morte, et son enfant avec elle.

BRIBB. – Bah ! Il y avait un lardon ? ... Mais dans tout ça je ne vois pas notre opération.

MURRAY. – Attends... L'infidèle, au beau temps de sa passion, avait naturellement écrit, fait des cadeaux, envoyé des photographies avec des dédicaces enflammées.

BRIBB. – Oui... on fait toujours ça. Sommes-nous bêtes, hein ?

MURRAY. – Portraits et correspondances constituaient un ensemble de documents des plus intéressants, documents restés entre les mains de la sœur dont nous avions assumé la garde.

BRIBB. – Je comprends ! Elle sait que cela vaut de l'argent ? Et elle en veut ?...

MURRAY. – Non. Elle rêve autre chose : une vengeance !

BRIBB. – Oh ! que c'est mesquin ! Je pense que votre combinaison est plus pratique.

MURRAY. – Tu l'as deviné !

BRIBB. – Cette collection d'autographes, entre les mains de gens malins, c'est une mine d'or.

MURRAY. – Pardieu ! Un personnage dans la position de... celui qui a écrit ces lettres ne peut pas se marier sans être rentré d'abord en leur possession... Le jeune homme sait cela et, ce qui est plus intéressant, sa famille en est également persuadée.

BRIBB. – Riche la famille, hein ?

MURRAY. – Plus que riche.

BRIBB, *ouvrant de grands yeux.* – Plus que riche ?... Alors, ce que je n'osais pas supposer... Voyons ! vous pouvez bien lâcher le morceau à un vieux camarade comme moi. Qu'est-ce que c'est que ces gens-là ?

MADGE. – Ah ! ah ! Maître Bribb, leur nom ne sous est plus si indifférent que tout à l'heure !

Murray se rapproche de Bribb et lui murmure un nom à l'oreille.

BRIBB, *il siffle avec admiration.* – Non ?... Eh bien ! sous en avez des relations ! ... *un temps.* Mais la demoiselle, la sœur de l'amoureuse... Comment êtes-vous parvenus à l'amener à Londres ?

MADGE. – J'avais fini par m'insinuer tout à fait dans ses bonnes grâces. Je lui avais donné tant de marques de sympathie, tant de consolations ! ... J'ai fait saloir l'intérêt qu'il y aurait pour la santé de sa mère à changer de pays... et je l'ai invitée à venir passer quelque temps chez nous. Jim, pendant ce temps, est venu louer cette maison, l'a meublée, et quand, huit jours plus tard je suis arrivée avec la demoiselle, tout était prêt, jusqu'à ce coffre-fort acheté exprès pour qu'elle pût y enfermer les lettres, les portraits et les bijoux.

MURRAY. – Tout marcha à merveille jusqu'au mois dernier où nous reçûmes la visite de deux diplomates : le comte Shtalberg et le baron d'Altenhien, qui, sans faire de proposition directe, venaient tâter le terrain, indice certain que la poire était mûre.

MADGE. – La famille, disaient-ils, désirait rentrer en possession des fameuses lettres.

MURRAY. – Je ne répondis ni oui, ni non, lorsque tout à coups les négociations s'arrêtèrent. Éclipse totale des deux émissaires. Il me parut alors nécessaire, à notre tour, de montrer les dents... Mais lorsque je voulus parcourir la correspondance, je m'aperçus que les lettres de la combinaison avaient été changées à notre insu... C'était cette coquine de fille qui avait fait le coup !... Et aucune menace ne parvint à lui arracher le mot nouveau par lequel elle avait remplacé l'autre !

BRIBB. – De sorte que tout le pot aux roses est là dedans ?

MURRAY. – Sans qu'il nous soit possible de mettre la main dessus.

BRIBB. – Sois tranquille ! Cette serrure-là ne résistera pas longtemps à mon expérience. *Il continue à travailler.* Mais ce qui me taquine, c'est le motif pour lequel ces deux diplomates ont cessé si brusquement leurs relations avec toi.

MURRAY. – Je l'ai appris cet après-midi... *Regard interrogateur de Bribb.* C'est qu'ils ne sont plus pour rien eux-mêmes dans l'affaire, dont ils ont placé la direction entre les mains de Sherlock Holmes.

BRIBB, *sursautant et cessant brusquement son travail.* – Hein ? Qu'est-ce que tu dis ? Sherlock Holmes ?

MURRAY. – Lui-même.

BRIBB, *lâchant brusquement sa besogne.* – Vite... une plume ! ... l'encre ! ... Un crayon ! ... Avez-vous un crayon ?

MADGE, *stupéfaite.* – Qu'est-ce qui sous prend, Bribb ?

BRIBB, *avisant le bureau.* – Pas un moment à perdre ! Je continuerai ma besogne dans un instant, mais auparavant, j'ai besoin d'envoyer rapidement une dépêche. *Il écrit rapidement sous la lampe.* Y a-t-il un bureau télégraphique près d'ici ?

MADGE. – A deux pas, au coin de Glover Street.

BRIBB, *à Murray, lui donnant la dépêche qu'il vient d'écrire.* – Prends tes jambes à ton cou... mon vieux ! *Murray regarde la suscription du télégramme.* Ce télégramme est pour Bassik, le secrétaire et le confident du professeur Moriarty... Tu connais Moriarty ?

MURRAY. – C'est-à-dire que j'en ai entendu parler.

BRIBB. – Moriarty, mon petit, est un type extraordinaire. On l'appelle, dans son monde, le Napoléon du crime. Depuis longtemps déjà, dans ses affaires, il sentait en face de lui un adversaire mystérieux, invisible, inconnu, qui contrecarrait tous ses plans. Cet ennemi souterrain, dont il vient seulement de découvrir le nom, c'est Sherlock Holmes.

MURRAY. – Alors, qu'est-ce que tu écris à Bassik ?

BRIBB. – Simplement, que j'ai besoin de le voir demain matin pour une affaire de première importance. *Jeu de scène.* Mais dépêche-toi ? Avec Sherlock Holmes contre nous, il faut tout prévoir.

MADGE. – Du leste, Jim !

MURRAY. – En mon absence, ouvrez l'œil.

MADGE. – Rapporte-t'en à moi.

Murray sort.

On entend la porte se fermer derrière lui. Bribb est revenu à l'ouvrage et travaille avec acharnement. Madge a pris un livre et essaie de lire. Mais au bout d'un instant elle lève les yeux.

MADGE. – Alors, c'est vraiment un homme étonnant, ce Moriarty ?

BRIBB. – Stupéfiant, abracadabrant, désarçonnant ! Je vous dis qu'il ne se trame pas une affaire en valant la peine, vol, disparition, chantage, assassinat, à Paris ou à Londres, à Berlin ou à New-York, à Vienne ou à Chicago, qui ne soit conçue, combinée et dirigée par Moriarty !

MADGE. – Comment peut-il être dans tous ces endroits-là à la fois ?

BRIBB. – Lui ?... Il ne bouge pas de son fauteuil ! c'est de son cabinet, froidement, méthodiquement, mathématiquement, qu'il manigance tout. Dans les cinq parties du monde, les plus roublards sont sous ses ordres. Il les tient dans sa main et les fait manœuvrer, comme des pions sur un échiquier ! ... Le plus beau, c'est que la police, lorsqu'elle le devine dans une affaire, n'ose même pas s'attaquer à lui !

MADGE. – Pourquoi cela ?

BRIBB. – Sans doute, parce qu'elle s'y est déjà frottée et qu'elle sait ce que ça coûte.

MADGE. – Vous le connaissez ?

BRIBB. – Je ne l'ai jamais vu... ni moi, ni personne, du reste, attendu qu'il ne se montre jamais. Tout ce qu'on sait c'est qu'il ne regarde pas à la dépense. S'il est content de vous, il est généreux comme un Crésus.

MADGE. – Mais notre affaire ne va-t-elle pas être trop mince pour ses appétits ?

BRIBB. – Elle sera sûrement assez grosse, du moment qu'elle lui permettra de combattre Sherlock Holmes... Il veut avoir raison de son rival, et c'est lui qui nous paierait pour lui en fournir le moyen !

Bribb a réussi à percer un trou dans lequel il a introduit un de ses outils. Mais, voyant que l'ouverture est insuffisante, il se met en devoir d'en percer un autre.

On entend la porte du fond s'ouvrir et se fermer. Entre Murray tout essoufflé.

MURRAY. – Eh bien ? cette serrure ?

BRIBB. – Ça va, ça va. Je commence à voir clair... mais la dépêche est partie ?

MURRAY. – Dans une demi-heure, elle sera à destination.

Madge et Murray se groupent à côté de Bribb, le regardant travailler avec anxiété. Bribb introduit dans les ouvertures pratiquées par lui, quelques nouveaux outils. On perçoit à l'intérieur du coffre, un bruit de verrous et de pênes de serrures qui se desserrent et tombent. L'excitation des trois personnages est à son paroxysme jusqu'au moment où on entend céder la serrure principale. Bribb alors tire à lui la porte de fer. Le coffre est ouvert. Tous les trois y jettent un coup d'œil avide, Madge et Murray reculent avec une exclamation de surprise et de colère. Bribb regarde plus attentivement dans l'intérieur du coffre, puis se retourne vers eux.

MADGE. – Vide !

BRIBB. – Les papiers n'y sont plus !

MURRAY. – Elle les a retirés !

BRIBB. – Qui ça ? De qui parlez-vous ?

MURRAY. – Parbleu ! De cette sacrée fille !

Tous les trois retournent au coffre-fort et examinent l'intérieur.

MADGE. – Il n'y a pas de doute possible… la gueuse les a enlevés !

BRIBB. – Qui sait si elle ne s'en est pas déjà servie…

MURRAY. – Comment ?

BRIBB. – Dame ! si la finaude a repincé les documents, c'est peut-être pour les envoyer elle-même à la fiancée du monsieur…

MADGE. – Comment aurait-elle fait ? Elle n'a pas mis le pied hors e la maison.

MURRAY. – Et je la défie de faire sortir de sa chambre un timbre-poste ! Nous la surveillons trop étroitement.

MADGE. – Comment être fixés ?

MURRAY. – Il n'y a qu'un moyen. Je vais la faire descendre, et il faudra bien qu'elle confesse la vérité. *Il sort rapidement par l'escalier.*

BRIBB, *à Madge.* – Comment s'y prendra-t-il ?

MADGE. – Je n'en sais rien... Mais ce qu'il y a de certain, c'est qu'il faut délier la langue de cette fille. Nous n'aurons pas trimé pour rien pendant près de deux ans !

On entend un cri étouffé poussé par Alice.

BRIBB, *se grattant la tête.* – Diable ! Diable ! Diable ! La chose prend une tournure que je n'aime pas ! Je suis un garçon paisible, moi, estimé dans son quartier et payant son terme régulièrement !

MADGE, *dédaigneuse.* – Soyez tranquille ! Nous prenons la responsabilité de tout !

On entend les pas de Murray qui se rapprochent. Il parle avec colère. Il entre, traînant et poussant Alice Brent.

SCÈNE VII

LES MÊMES, ALICE

MURRAY. – Nous allons voir si oui ou non, vous êtes décidée à nous obéir.

Alice se tient debout, sans bouger, l'œil fixe.

MURRAY, *à Madge.* – Dis-lui ce que nous attendons d'elle.

ALICE, *froidement.* – Inutile de prendre cette peine. Je suis fixée.

MADGE, *se rapproche d'Alice avec un sourire, et, d'une voix cauteleuse.* – Non, ma chérie, vous ne l'êtes pas. Il ne s'agit pas cette fois, de clefs, de serrures, ou de combinaisons. *Elle désigne le coffre-fort.* Nous voulons savoir simplement ce que

vous avez fait des papiers qui étaient contenus dans ce coffre. *Alice regarde Madge avec calme et ne répond pas. Celle-ci se rapproche encore, et les dents serrées* : Vous avez entendu ? Où avez-vous mis les lettres que vous avez reprises là ?

ALICE, *d'une voix calme.* – Je ne vous le dirai pas.

MURRAY, *violemment, mais sans élever la voix pour ne pas mettre les domestiques au courant de ce qui se passe.* – Si, ma petite, vous nous le direz, et ça ne traînera pas !

MADGE, *l'apaisant.* – Du calme, Jim !

MURRAY, *même jeu.* – Ces lettres sont sûrement cachées quelque part, dans quelque recoin de ce salon ou de la maison, et je saurai lui faire avouer où elle les a fourrées.

MADGE, *l'arrêtant.* – Laisse-moi lui parler… *Pendant qu'elle parle, Murray va et vient, arpentant le théâtre.* Ma chère enfant, le moment n'est-il pas venu de vous rappeler que vous avez contracté une dette envers nous ? Lorsque nous vous avons trouvée, sans soutien, sans amis, sans un sou, avec votre mère malade, à Ostende, nous avons été bons pour vous.

ALICE. – Oui… Vous aviez votre plan.

MADGE. – Nous vous avons emmenées, vous et votre chère maman, en Angleterre. Nous vous avons donné l'hospitalité dans notre propre maison. Nous vous y avons nourrie, entretenue, soignée.

ALICE. – Pour me voler !

MADGE. – Ma pauvre petite, on ne vole que les riches ! Vous ne possédez pas une demi-couronne et ce paquet de lettres ne vaut pas six pence !

ALICE. – Alors, pourquoi en avez-vous tant envie ? Pourquoi me persécutez-vous ? Pourquoi me séquestrez-vous ? Pourquoi me faites-vous mourir de faim afin que je vous le livre ? ... Tous vos bons traitements pour ma mère et pour moi n'étaient qu'un prétexte et une feinte ! ... Vous vouliez m'inspirer confiance afin de m'arracher plus aisément ce que vous convoitiez.

MADGE. – Comment pouvez-vous nous supposer une pareille pensée ?

ALICE. – Pas d'hypocrisie ! Je ne vous crois plus ! Et maintenant que je sais qui vous êtes, malgré mon dénuement, malgré l'état de ma mère, je veux partir d'ici...

MURRAY, *il a du mal à se dominer.* – Avant de vous en aller, avant même de quitter ce salon, vous direz ce que vous avez fait de ces lettres.

ALICE, *craintive, mais calme quand même.* – Tuez-moi, si vous voulez... vous ne le saurez pas.

MURRAY, *la saisissant par le bras.* – Il ne s'agit pas de vous tuer ! J'ai d'autres moyens d'arriver à mes fins.

Il ramène violemment les deux poignets de la jeune fille derrière le dos de celle-ci et les tord. Alice jette un cri de douleur. Madge vient à elle comme pour étouffer ces gémissements. Bribb regarde ce qui se passe en homme qui n'aime pas les scènes de ce genre.

BRIBB, *à Madge.* – Aïe ! Aïe ! Voilà que ça tourne au vilain.

MADGE, *d'une voix sourde.* – Dites où sont les lettres, dites-le ! Et je l'arrête !

MURRAY. – Elle ne veut pas parler... *Il tord à nouveau les bras de la jeune fille.*

ALICE, *réprimant un cri de douleur.* – Ah ! vous me faites mal.

MADGE. – Où sont les lettres ?

MURRAY. – Dites-le tout de suite. Je vous forcerai bien à parler. **MADGE,** *à voix basse.* – Prends garde, Jim !

MURRAY, *furieux.* – Il est trop tard pour prendre garde ! Je veux son secret... et je le lui arracherai ! *Il tord les bras d'Alice.* Voulez-vous parler ?...

Sonnerie. Le timbre de la porte d'entrée résonne brusquement à la cantonade.

BRIBB. – Méfie-toi.

Les trois personnages ont l'oreille tendue. Alice est défaillante. La douleur qu'elle vient d'éprouver l'a rendue insensible à ce qui se passe autour d'elle.

MURRAY, *à Madge d'une voix rogue.* -Regarde qui c'est par les carreaux.

Madge marche rapidement vers la fenêtre de l'escalier.

MADGE, *parlant à mi-voix.* – C'est un homme grand, mince, de trente à trente-cinq ans, avec un long pardessus, un chapeau mou, un visage rasé et pâle. Il tient une canne à la main.

BRIBB, *frappé d'une idée.* – Si c'était... *Il monte à côté de Madge, et regarde par le carreau.* Sherlock Holmes ! ... *Il*

redescend rapidement et enferme ses outils dans son sac qu'il cache derrière le coffre-fort dont il referme la porte.

Entre Benjamin.

MURRAY. – Attendez Benjamin. Je vous appellerai...

Le maître d'hôtel ressort.

MURRAY. – Éteins les lampes, Bribb !

BRIBB. – A quoi bon ? Te figures-tu qu'il n'a pas déjà vu la lumière à travers la fenêtre ?...

MURRAY. – Tu as raison. Il vaut mieux le recevoir.

BRIBB. – Mais, la demoiselle ?

MURRAY. – Madge va la remonter là-haut. Vite !

Alice commence à reprendre ses sens et à se rendre compte de ce qui se passe.
Madge va à elle et l'entraîne.

MURRAY. – Enferme-la, et garde la porte. *Madge et Alice sortent rapidement par l'escalier. Murray sonne Benjamin qui rentre.* Benjamin, ouvrez à la personne qui vient de sonner et faites-la entrer. *Benjamin sort. Murray ouvre un coffre à côté de la cheminée et en tire un casse-tête qu'il met dans la main de Bribb.* Toi, sors par cette fenêtre qui donne sur la terrasse. Quand Sherlock Holmes sera ici, rentre doucement dans l'antichambre par la porte du jardin.

BRIBB. – Par la porte du jardin ! Et puis ?

MURRAY. – Cache-toi derrière les rideaux. Dans le cas où cet individu aurait pu s'emparer des lettres, je sifflerai deux fois. Si tu n'entends rien, laisse-le filer tranquillement.

BRIBB. – Et… si j'entends ?

MURRAY, *lui tendant le casse-tête*. -Alors, prouve que tu es un homme qui sait se servir des outils qu'on lui confie.

BRIBB. – Diable ! diable ! diable ! … Fiche commission pour un jeune homme tranquille… Enfin !

Bribb sort rapidement par la fenêtre. Murray a pris un livre sur le piano et s'efforce de se donner une attitude calme et désintéressée. On entend la porte de la maison se refermer.

SCÈNE VIII

MURRAY, SHERLOCK HOLMES

Holmes tient dans sa main gauche gantée son chapeau et sa canne. Il est vêtu comme l'a dépeint Madge. Il s'arrête un instant près de la porte, semblant ne pas voir Murray et commence à ôter lentement ses gants. Puis, il se dirige vers le siège le plus rapproché et s'assied comme un visiteur qui attend une réponse. Après un moment, Murray jette son livre sur le piano et se retourne.

MURRAY, *feignant l'étonnement*. – Eh !… C'est monsieur-Sherlock Holmes !…

HOLMES, *se levant comme si l'apparition de Murray l'avait quelque peu surpris*. – Oui, monsieur.

MURRAY. – Vous désirez, monsieur Holmes ?

HOLMES, *parlant très lentement.* – Je vous remercie, j'ai fait passer ma carte par le maître d'hôtel à la personne que je désire voir.

MURRAY. – Ah ! très bien.

Rentre Benjamin par l'escalier. Murray est retourné du côté du piano, mais tend l'oreille pour écouter la réponse du maître d'hôtel.

BENJAMIN, *à voix haute.* – Miss Brent prie monsieur Holmes de l’excuser. Elle ne se sent pas assez bien portante ce soir pour recevoir une visite.

HOLMES, *il tire de sa poche un carnet et un crayon et écrit quelques mots sur une des feuilles qu'il déchire. Il tire sa montre de son gousset et tend le billet qu'il vient d'écrire à Benjamin.* – Veuillez porter ceci à miss Brent et lui dire que j'attends sa réponse.

MURRAY, *l'interrompant.* – Je vous demande pardon, monsieur Holmes, mais je vous assure que vous prenez une peine bien inutile.

HOLMES, *se tourne tranquillement vers Murray.* – Vraiment ?... Pourquoi donc ?

MURRAY. – Miss Brent, j'ai le regret de vous l'apprendre, est tout à fait souffrante et dans l'impossibilité de voir qui que ce soit.

HOLMES. – Ne pensez-vous pas que ce mauvais état de santé pourrait tenir à ce qu'elle reste trop enfermée dans cette maison ? *Les deux hommes se regardent un instant. Se tournant*

vers Benjamin. Du reste la question n'est pas là... allez mon ami, allez remettre ma carte.

Benjamin sort par l'escalier.

MURRAY, *rire affecté.* – Comme vous voudrez, cher monsieur... Naturellement, ce maître d'hôtel est tout prêt à remettre votre carte, votre billet, et tout ce que vous souhaiterez !... Ce que j'en disais était tout simplement pour vous éviter une peine inutile.

HOLMES. – Je vous remercie, mais c'est une toute petite peine, vous savez, que d'envoyer une carte de visite. *Il se rassied très calme. Très naturellement il prend un journal illustré sur le meuble qui est à droite de lui et le parcourt.*

MURRAY, *s'efforçant de paraître à son aise.* – Savez-vous, monsieur Holmes, que vous m'intéressez beaucoup ?

HOLMES. – J'en suis bien aise...

MURRAY. – L'Angleterre tout entière connaît aujourd'hui votre nom, et ne parle que de votre admirable méthode d'investigations, de votre surprenante clairvoyance, de votre ingéniosité à découvrir les mystères les plus cachés... Il paraît que vous savez tirer un merveilleux parti du détail le plus futile, le plus insignifiant en apparence... Et tenez, pardonnez-moi mon indiscrétion, mais je suis certain que depuis quelques secondes, vous avez déjà fait sur mon compte, un nombre incalculable de découvertes !

HOLMES. – Oh ! pas tant que cela, monsieur Murray ! Je me suis simplement demandé la raison qui vous avait si brusquement précipité dehors, tout à l'heure, pour envoyer ce télégramme, une raison qui vous a altéré au point de vous faire entrer en revenant dans ce bar, et y vider d'un seul trait cet énorme verre d'eau-de-vie... Je cherche aussi pourquoi l'ami qui

était avec vous s'est subitement envolé à mon arrivée, par cette fenêtre... et ce que peut renfermer ce meuble, pour attirer si nerveusement votre attention.

MURRAY, *éclatant d'un rire forcé.* – Excellent ! Bravo ! ... Savez-vous, cher monsieur, que si tout cela était vrai, il y aurait presque là de quoi m'impressionner.

Entre Benjamin descendant l'escalier. Il va vers Murray portant un billet sur un plateau. Holmes le regarde nonchalamment.

MURRAY. – Excusez-moi ! C'est la réponse de miss Brent... *Il lit.* Comment ! vraiment ? *Relevant la tête, l'air très surpris.* Elle consent à vous voir, monsieur Holmes. Elle désire même un entretien avec vous. *Holmes reste calme comme si les paroles de Murray ne l'intéressaient que médiocrement.* Benjamin, priez miss Brent de descendre au salon et dites-lui que monsieur Holmes l'y attend. *Benjamin s'incline et sort. S'efforçant de prendre un air enjoué.* En vérité, puis-je vous demander, si ce n'est pas indiscret, ce que vous avez pu écrire à miss Brent, pour qu'elle se décide si brusquement à venir à vous.

HOLMES. – Simplement que, si elle n'était pas descendue dans cinq minutes, c'est moi qui monterais jusque chez elle.

MURRAY, *légèrement interloqué.* – Ah ! vraiment... c'était cela ?

HOLMES. – Mot pour mot.

MURRAY. – Mais si je ne me trompe, j'entends son pas dans l’escalier.

HOLMES, *regardant sa montre.* – Elle est en avance d'une minute et demie. *Il se promène le long du salon en examinant sans en avoir l'air, les choses qui l'entourent.*

SCÈNE IX

LES MÊMES, MADGE

Madge descend l'escalier lentement comme une femme qui n'est pas bien portante. Elle a passé une robe d'intérieur, mis du blanc pour paraître pâle et une mantille. Dans sa marche elle s'arrête de temps en temps sans affectation, en s'appuyant à la rampe, aux colonnes, aux meubles.

MURRAY, *s'animant.* – Miss Brent, permettez-moi de vous présenter monsieur Sherlock Holmes.

Madge fait un pas vers Holmes en lui tendant la main. Holmes la prend avec la plus entière confiance. Murray s'assoit à côté du piano.

MADGE. – Monsieur Holmes ?

HOLMES, *saluant.* – Miss Brent...

MADGE. – Je suis tout à fait ravie de vous voir, bien que vous m'ayez en quelque sorte forcée à quitter mon appartement... Je ne le regrette pas, car j'étais très désireuse de faire votre connaissance. Le docteur m'avait défendu de recevoir personne; mais puisque mon cousin a levé la consigne, ma conscience est à l'abri.

HOLMES. – Je vous remercie d'avoir consenti à cet entretien, miss Brent, mais je suis désolé que vous ayez pris la peine de changer si rapidement de toilette.

MURRAY. – À quoi voyez-vous cela ?

HOLMES. – Quand on se hâte, on attache généralement le premier bouton de travers, et tous les autres suivent… *Il désigne la robe de Madge qui est boutonnée comme il l'indique.*

MADGE, *avec un léger tressaillement.* – Vous avez raison… Je me suis un peu pressée. Rien que pour avoir remarqué ce détail, on voit que M. Holmes est tout à fait à la hauteur de sa réputation. N'est-ce pas, Freddy ?

MURRAY. – En ce moment, peut-être… Mais il n'en a pas été absolument ainsi tout à l'heure !

MADGE. – En vérité ?

MURRAY. – En voulez-vous la preuve ? Il m'a demandé ce que renfermait ce coffre-fort qui pouvait me causer tant d'anxiété.

MADGE, *souriant.* – Tant d'anxiété ?… Son contenu n'est pourtant pas très inquiétant.

MURRAY. – N'est-ce pas ? Voyez plutôt. *Ouvrant le coffre-fort qui est vide.*

MADGE, *riant.* – Ah ! cette fois, monsieur Holmes, avouez-le, votre clairvoyance est en défaut.

Holmes les regarde tous deux sans bouger.

MURRAY, *riant.* – Vous vous rattraperez la prochaine fois.

MADGE, *riant.* – Vous pouvez même vous essayer sur moi si le cœur vous en dit.

MURRAY. – C'est une idée ! … Voyons, que remarquez-vous de spécial chez miss Brent ?

HOLMES. – Mon Dieu, tout d'abord une particularité me saute aux yeux, c'est que miss Brent est une fervente musicienne... Son doigté est exquis et elle joue avec une expression incomparable. Sans dédaigner la musique légère, elle a cependant un faible pour Chopin, Litz et Schubert. Elle passe une grande partie de son temps devant son clavier ! Aussi, suis-je surpris de constater qu'elle n'a pas ouvert ce piano depuis plus de trois jours.

MADGE, *faisant mine de sourire.* – Ah ! par exemple, voilà qui est étonnant !

MURRAY. – Quand je vous le disais qu'il se rattraperait.

HOLMES. – Je suis heureux d'avoir pu prendre si vite ma revanche. Pour me récompenser, miss Brent, ne me fera-t-elle pas la grâce de me jouer un morceau dont je suis particulièrement épris ?

MADGE. – Très volontiers, si je le connais.

HOLMES. – Ah ! vous le connaissez parfaitement, c'est le quinzième prélude de Chopin.

MADGE. – En effet, c'est un de mes morceaux favoris. *Elle se lève, oubliant son indisposition et va au piano.* Et je peux vous faire ce petit plaisir.

HOLMES. – Il sera infini, je vous assure. Je racle moi-même un peu de violoncelle, et Chopin est mon musicien préféré.

MADGE, *au moment de s'asseoir sur le tabouret du piano.* – Par exemple, monsieur Holmes, vous me direz comment vous avez pu vous rendre compte si exactement de mon doigté et de mon jeu.

HOLMES. – Tout simplement en regardant vos doigts.

MADGE. – Et qui vous a renseigné sur mes prédilections musicales ?

HOLMES. – Votre casier à partitions.

MADGE. – Mais qui vous a dit que je n'avais pas joué depuis trois jours ?

HOLMES. – Les touches...

MADGE. – Les touches ?

HOLMES. – Voyez cette légère couche de poussière. Elle date bien au moins d'avant-hier.

MADGE. – C'est vrai ! *Époussetant les touches avec son mouchoir.* Cette Thérèse est d'une négligence ! Monsieur Holmes, vous méritez décidément votre prélude.

HOLMES, *s'asseyant près de la sonnette.* – Mille fois merci.

Murray est assis regardant alternativement Holmes et le coffre-fort. Madge plaque quelques accords et attaque le morceau. Un instant après qu'elle a commencé, tandis que Murray regarde à la dérobée le coffre-fort, Holmes se lève tranquillement et tire la sonnette. Un instant après, Benjamin entre et s'arrête immobile devant la porte. Murray ne le voit pas tout d'abord, mais en se retournant il l'aperçoit et murmure un ou deux mots à l'oreille de Madge. Celle-ci lève les yeux du piano et à la vue de Benjamin s'arrête au milieu d'une mesure.

MADGE. – Qu'est-ce que vous faites-là ?

BENJAMIN. – J'ai répondu à la sonnette, madame...

MURRAY. – Quelle sonnette ?

BENJAMIN. – La sonnette du salon !

MURRAY. – Vous êtes fou !... Je vous dis qu'on n'a pas sonné.

HOLMES, *d'une voix nette et claire.* – Votre maître d'hôtel a raison, monsieur Murray... et il a parfaitement entendu.

MURRAY. – Comment le savez-vous ?

HOLMES. – C'est moi qui ai sonné.

MURRAY. – Vraiment !... Vous voulez quelque chose ?

HOLMES, *tirant une carte de son portefeuille.* – Oui... je désirerais faire porter cette carte à miss Brent. *Il donne sa carte à Benjamin.*

MURRAY, *furieux.* – Quel droit avez-vous je vous prie, de donner des ordres dans ma maison ?

HOLMES, *élevant la voix.* – Quel droit avez-vous d'empêcher les cartes que j'envoie d'arriver à leur adresse ?... Et comment se fait-il que vous et cette femme, employiez un pareil subterfuge pour m'empêcher de voir miss Alice Brent ? *À Benjamin.* Pour un motif que je n'approfondirai pas, mon ami, aucune des cartes que je vous ai remises, n'est arrivée à sa destination. Faites en sorte que cette erreur ne se reproduise plus.

BENJAMIN. – Mes ordres, monsieur...

HOLMES, *vivement.* – Ah ! vous aviez des ordres ?

BENJAMIN, *se reprenant.* – Je ne dis pas cela.

HOLMES. – On vous avait commandé de ne pas remettre ma carte ?

MURRAY. – Qui vous a permis de questionner ce valet ?

HOLMES. – Je satisferai votre curiosité sur ce point dans quelques secondes, monsieur Murray.

MURRAY. – Oui da !... Eh bien, vous vous apercevrez dans quelques secondes qu'il n'est pas prudent de se mêler de mes affaires !... Déguerpissez sur-le-champ, si vous ne voulez pas que je vous jette à la porte de cette maison ! À moins que je n'envoie chercher la police pour se charger de cette besogne.

HOLMES, *très calme.* – Que non ! Vous ne commettrez pas cette faute ! ... Vous allez même rester tranquillement à votre place, jusqu'à ce que la personne que je suis venu voir soit entrée.

MURRAY. – Qu'est-ce qui vous rend si sûr de votre fait ?

HOLMES. – Simplement la conviction que vous préférez ne pas appeler l'attention de l'autorité sur votre étrange conduite, monsieur *Orlebar. Sursaut d'Orlebar et de Madge en entendant ce nom.* Attention, qui ne manquerait pas d'être éveillée si vous prétendiez vous mettre en travers de mes affaires, vous et votre femme... *Geste de Madge.* J'ai dit: « votre femme », Madame, car si, dans votre hâte de prendre la place d'une autre, vous avez précipitamment retiré votre alliance, vous n'avez pas pu supprimer si vite la marque qu'elle a laissée à votre doigt. *Il désigne la main de Madge, puis se retournant vers Benjamin.* Allez faire ma commission, mon ami...

BENJAMIN, *à Murray.* – Dois-je obéir, monsieur ?

MURRAY, *après une hésitation.* – Allez !... Au fait, que miss Brent ait ou non cette carte, cela importe peu.

Benjamin sort pour monter la carte d'Holmes.

SCÈNE X

LES MÊMES, ALICE BRENT

Alice descend lentement l'escalier. Son apparence est plus frêle encore que tout à l'heure. Holmes à sa vue se lève et pose sur un meuble le livre dans la lecture duquel il semblait absorbé.

HOLMES, *à Orlebar, avant l'entrée d'Alice.* – Il y a quelques instants, vous avez manifesté le désir de quitter ce salon, monsieur Orlebar. Que ma présence ne vous retienne pas, vous ni votre femme. *Ni Orlebar ni Madge ne bougent. Après un temps, Holmes reprend.* Vous préférez rester ?... À votre guise ! *Il se dirige vers Alice.*

ALICE. – Vous êtes monsieur Sherlock Holmes ?

HOLMES. – Oui, miss Brent !

ALICE. – Vous avez désiré me voir ?

HOLMES. – En effet, miss Brent, j'en avais le profond désir. Mais je regrette de constater que votre santé est loin d'être satisfaisante.

Alice fait un pas en avant, Orlebar derrière elle, sans être vu d'Holmes lui fait un geste de menace.

ALICE. – C'est vrai, je... *Elle s'arrête devant le geste d'Orlebar.*

HOLMES, *allant à elle et lui prenant délicatement la main.* – Excusez-moi, mais puis-je me permettre de vous demander d'où viennent ces marques que vous avez là ?

ALICE, *regardant Orlebar.* – Ce n'est rien !

HOLMES. – Vous croyez ?

ALICE. – Rien du tout, je vous assure.

HOLMES. – Ah ! *Un temps.* Et là, sur le cou… On dirait la marque des doigts d'un homme… Est-ce que cela non plus ne signifie rien ? *Un silence.* Je serais pourtant très désireux, miss Brent, d'avoir de vous l'explication de ces singulières empreintes… À moins que peut-être monsieur Orlebar ne puisse me la donner à votre place ?

ORLEBAR. – Moi ? Et comment le pourrais-je ?

HOLMES. – Mais parce que ce fait étrange a eu lieu dans votre maison, et qu'un observateur aussi attentif que vous, ne doit rien ignorer de ce qui se passe chez lui.

ORLEBAR. – C'est possible… Mais je vous ferai remarquer de nouveau que vous avez tort de vous mêler de ce qui me regarde.

HOLMES. – Ah ! Ah ! Vous avouez donc que ceci vous regarde !… Je ne suis pas fâché de vous l'avoir fait dire ! *Geste de colère d'Orlebar Holmes avance un siège. Alice hésite un instant et se décide à rester debout. Orlebar se rapproche de Madge et tous les deux s'assoient bien résolus à assister à l'entretien qui va avoir lieu.* Miss Brent, asseyez-vous, je vous prie…

ALICE. – Je n'ai pas l'honneur de vous connaître, monsieur Holmes, et j'ignore encore pour quel motif vous êtes ici.

HOLMES. – Je vais me faire un plaisir de vous l'expliquer. D'ailleurs, la carte que vous tenez, vous a déjà appris avec mon nom, mon adresse et aussi ma profession.

ALICE. – Oui ! vous êtes un détective ! Un détective exerçant le métier pour votre propre compte et en dehors de la police officielle.

HOLMES. – Précisément. C'est en cette qualité que certaines personnes ont eu recours à moi, dernièrement, dans le but d'obtenir de vous des lettres et quelques autres objets que l'on suppose en votre possession et qui sont d'une grande importance pour ceux dont je représente les intérêts.

ALICE, *dont les manières changent tout de suite et qui perd toute timidité et toute hésitation.* – Vous ne vous trompez pas, monsieur, les lettres auxquelles vous faites allusion sont bien entre mes mains... Mais elles n'en sortiront pas ! ... D'autres que vous déjà ont essayé de s'en emparer et n'y ont pas réussi.

HOLMES. – Ce que d'autres ont, ou n'ont pas fait, ne peut en aucune façon influencer sur ma manière d'agir, bien que ce renseignement ne soit pas pour moi sans utilité !... Je viens à vous en toute franchise, en toute loyauté, pour faire appel à votre générosité... Miss Brent, pourquoi ne pardonnez-vous pas ?

ALICE. – Il y a des crimes au-dessus du pardon !

HOLMES. – Je voudrais pouvoir vous persuader, miss Brent, du sincère repentir, du regret profond, du remords qu'éprouve le coupable, et surtout de son ardent désir de réparer sa faute, autant que cela est aujourd'hui en son pouvoir.

ALICE. – Son repentir ressuscitera-t-il celle qu'il a tuée ?

HOLMES, *avec une compassion très sincère.* – Malheureusement non ! ... Mais quelle que soit votre façon de frapper le coupable, la victime n'en peut plus recevoir aucune satisfaction... Vous pourrez faire beaucoup de mal au vivant, soit, ferez-vous du bien à la morte ?... Cette revanche ne sera pas sa revanche, miss Brent, mais la vôtre ! ... Et ce n'est pas elle qui se vengera, c'est vous !

ALICE, *après un moment.* – Je sais, et vous ne me démentirez pas, qu'il est question d'un mariage pour l'homme en faveur duquel vous plaidez si chaleureusement.

HOLMES. – Je ne le nie pas !

ALICE, *avec une amertume indignée.* – Un mariage ! ... Ah ! il ne la trahira pas, cette fiancée là, comme il a trahi l'autre... C'est une femme de son rang, n'est-ce pas ? Riche ? D'une famille princière aussi puissante que la sienne ?... Ma pauvre Édith ne lui apportait que son amour... Son amour et sa beauté !... *Avec une amertume qui ne désarme pas.* Et penser que c'est lui, lui qui nous l'a tuée !

HOLMES. – Miss Brent, ce mariage ne pouvait pas se faire... Songez-y !

ALICE. – Pourquoi le lui a-t-il fait croire ? Pourquoi a-t-il menti, lui à qui son rang aurait dû interdire cette vilenie ?... Non ! Non ! pas de pardon ! ... En agissant comme j'agis, j'obéis à celle qui n'est plus... C'est elle qui a exigé de moi le serment de la venger...

HOLMES. – Miss Brent !...

ALICE. – Inutile d'insister !... *Holmes s'est approché de la fenêtre et a donné sans être vu des assistants un signal.* Je vous salue, monsieur Holmes ! *Elle se dirige vers l'escalier.*

HOLMES, *essayant de l'arrêter.* – Miss Brent ! Je vous en supplie, encore un mot ! ...

ALICE, *avec autorité.* – C'est inutile, je vous le répète, ma décision est irrévocable.

HOLMES. – Est-il possible que vous ne consentiez pas à...

Des murmures indistincts, un bruit confus de voix, puis des cris de terreur montent de l'extérieur. On entend les pas précipités de personnes qui vont et viennent en se bousculant.

HOLMES, *s'arrêtant.*- Qu'est-ce que cela ?

Alice en entendant ce bruit s'est arrêtée, elle aussi, sur l'escalier. Tout le monde prête l'oreille. Le bruit augmente.

SCÈNE XI

LES MÊMES, BENJAMIN

Benjamin entre pâle et hors d'haleine. À travers la porte qu'il vient d'ouvrir un nuage de fumée s'élève et envahit le salon.

BENJAMIN, *haletant.* – Monsieur !... Monsieur Murray !...

MADGE et ORLEBAR. – Que se passe-t-il ?

Holmes est remonté très calme, derrière le piano et fixe ardemment son regard sur Alice qui, elle aussi, donne des signes d'inquiétude.

BENJAMIN. – La lampe à pétrole de la cuisine, est tombée de la table ! Tout est en flammes... Cela gagne la maison.

ALICE, *épouvantée.* – Ah

MADGE. – Un incendie ! venez vite, Jim !

ORLEBAR. – Accompagnez-nous, Benjamin !

Madge se précipite au dehors suivie de son mari. Benjamin les accompagne. Bruit de gens qui descendent précipitamment l'escalier.

ALICE. – Ah ! le feu ! *Sur la réplique « tout est en flammes » elle a poussé un cri et jeté un rapide regard sur une chaise d'étoffe qui est au milieu de la pièce. En même temps elle a fait de ce côté un mouvement involontaire. En voyant le regard d'Holmes fixé sur elle, elle s'arrête brusquement. Les bruits du dehors diminuent peu à peu.*

HOLMES. – Ne vous effrayez pas, miss Brent, il n'y a pas le moindre danger, pour la bonne raison qu'il n'y a pas d'incendie.

ALICE, *plus effrayée par le ton d'Holmes qu'elle ne l'était tout à l'heure.* – Pas d'incendie ?

HOLMES. – C'est moi qui ai arrangé tout cela, la fumée, la lampe et le reste.

ALICE. – Vous ? Qu'est-ce que cela signifie ?

Elle regarde Holmes qui a fait rapidement un pas vers la chaise du côté de laquelle elle s'est dirigée elle-même un moment auparavant.

Holmes tâte vivement l'étoffe de la chaise et arrache le capiton. Alice essaye de l'arrêter, mais il est trop tard. Elle recule jusqu'à côté du piano sur le tabouret duquel elle tombe

presque évanouie. Holmes se tient droit devant elle, un paquet de lettres à la main.

HOLMES. – Simplement, miss Brent, que je voulais ce paquet de lettres... et que je l'ai.

Alice le regarde sans parler, sans bouger. Quand leurs yeux se croisent, elle couvre sa figure de ses mains et pleure silencieusement. Holmes va lentement vers le siège où il a placé son pardessus, le prend sur son bras comme un homme qui se prépare à partir. Au moment où il tient déjà son chapeau et sa canne, il contemple le visage baigné de larmes de la jeune fille et s'arrête. En se sentant regardée, elle essuie rapidement du revers de sa main ses yeux mouillés. Un moment de silence pendant lequel ils se regardent encore l'un et l'autre. Puis Holmes dépose son paletot et son chapeau sur la chaise et se retourne vers Alice.

HOLMES. – Reprenez ces lettres, miss Brent ! ... *S'arrêtant et la regardant.* Comme vous venez de vous en rendre compte, cet incendie n'a été imaginé par moi que pour vous forcer à trahir la cachette où vous abritiez ces documents... J'ai réussi et je pourrais les emporter, mais ce serait un vol. Je n'en ai pas le droit. À moins que vous me les remettiez de votre plein gré... *Un temps.* Je vois que telle n'est pas votre intention. Je vous restitue donc ce qui vous appartient...

SCÈNE XII

LES MÊMES, ORLEBAR, suivi de MADGE

ORLEBAR. – Eh bien, vous les avez ces fameuses lettres ? Et vous les emportez, tout fier de votre habileté ?

HOLMES. – Vous vous trompez, mon cher monsieur. Loin d'emporter ces lettres, je suis, vous le voyez, en train de les rendre à leur légitime propriétaire.

ORLEBAR, *goguenard.* – Oui da ! ... Eh bien ! vous avez peut-être raison, monsieur Holmes, c'est préférable pour votre sûreté.

HOLMES, *le regardant en face.* – Vous vous méprenez encore, monsieur Orlebar. Si je quitte votre demeure sans les lettres que j'y étais venu chercher, ce n'est pas par crainte de ce que vous pourrez penser, dire ou faire. C'est uniquement parce que ma conscience me le conseille... *Il se retourne tranquillement vers Alice.* Miss Brent, je remets ceci entre vos mains. *Il lui donne le paquet de lettres qu'elle saisit avec empressement. Dès qu'elle le tient elle ne cesse d'avoir les yeux ardemment fixés sur Holmes.* Si jamais vous changiez d'avis, si votre générosité vous inspirait le désir de rendre ces lettres à celui qui les a écrites, vous avez mon adresse... Maintenant je peux vous affirmer que c'en est fini pour vous, dans cette maison, des cruautés et des persécutions auxquelles vous étiez en butte... Vous cesserez également d'être séquestrée, et si vous désirez un autre asile, je me charge de vous trouver un, car il y aura désormais auprès de vous, à toute heure, des yeux pour voir et des oreilles pour entendre... Miss Brent, j'ai l'honneur de vous saluer.

Alice le regarde un instant comme hésitant sur ce qu'elle doit faire. Enfin elle semble prendre son parti, et, les yeux toujours fixés sur lui, elle remonte lentement l'escalier. Orlebar fait un pas de son côté, mais il est arrêté par un regard d'Holmes. Celui-ci attend sans bouger, les yeux fixes, que la jeune fille ait disparu. Puis il regarde encore du côté où elle est partie, se retourne enfin, prend pour la seconde fois son pardessus et son chapeau, et s'adressant à Orlebar et à Madge.

HOLMES. – Vous m'avez bien compris, monsieur Orlebar et vous aussi, madame. Vous me répondez de cette jeune fille !... Et

à la minute où elle aura besoin de moi je serai là. *Il sort lentement et l'on entend bientôt le bruit de la porte extérieure se refermer derrière lui.*

SCÈNE XIII

ORLEBAR, MADGE, BRIBB

BRIBB, *entrant rapidement par la fenêtre.* – Il est parti ?

ORLEBAR, *d'une voix sourde.* – Oui.

BRIBB. – Il n'a pas les lettres puisque tu n'as pas sifflé ? *Orlebar fait signe que non d'un geste abattu. Bribb le regarde d'un air un peu ahuri et se tourne vers Madge.* Pourquoi James fait-il cette tête, si Sherlock Holmes a manqué son coup ?

MADGE. – Il avait réussi, Bribb. Il tenait les lettres. Mais il les a rendues à cette fille.

BRIBB. – Pas possible ! *Madge fait un signe affirmatif.* Alors, c'est elle qui les a ? ... *Même signe de Madge.* Eh bien, qu'est-ce que vous attendez ?... Dépêchons-nous de les lui reprendre avant qu'elle ait eu le temps de les cacher encore. *Il fait un pas vers l'escalier.*

MADGE. – Impossible ! Sherlock Holmes la protège... Il a dit qu'il nous verrait, qu'il nous entendrait.

BRIBB, *haussant les épaules.* – Quelle bêtise ! *Se tournant vers Orlebar.* Voyons, vas-tu prendre une occasion comme celle-là !

ORLEBAR, *prenant brusquement son parti.* – Non ! Tu as raison ! Ce gaillard-là ne se paiera pas ma tête... Viens !

MADGE. – N'y va pas, Jim !

ORLEBAR. – Laisse-moi tranquille ! Bribb a raison; c'est la seule chance qu'il nous reste.

BRIBB. – Parbleu !

Au moment où Bribb et Orlebar vont s'engager dans l'escalier, trois coups retentissants, solennels, séparés par un assez long intervalle, semblant frapper sous le plancher même du salon, ébranlent toute la maison. Les trois personnages s'arrêtent interdits et effarés, surtout en voyant surgir devant eux, sur le palier du premier étage, Sherlock Holmes qui descend lentement l'escalier.

HOLMES, *répétant les paroles prononcées par lui en sortant*. -... À la minute où elle aura besoin de moi, je serai là... *Il s'éloigne lentement par la droite.*

RIDEAU

ACTE II

DÉCOR : *Le cabinet du professeur Moriarty. C'est une vaste pièce souterraine, avec des murs en pierre et un plafond en forme de voûte. Elle donne l'idée d'une ancienne cave convertie en un bureau confortable où rien ne manque des perfectionnements modernes. Pas de fenêtre. Au fond, large et massive porte de chêne, bardée de fer, donnant dans un corridor, dont on voit la muraille. Cette porte présente toute une combinaison de verrous et de fermetures, qui manœuvrent comme il sera décrit dans la suite de l'acte. Les murs du cabinet sont revêtus, un peu plus qu'à hauteur d'homme, d'une boiserie de chêne. Sur cette boiserie des cartes d'Angleterre, de France, d'Allemagne, de Russie. Un plan de Londres, marqué de rouge en certains endroits.*

À peu près au milieu du théâtre, incliné sur la droite, un énorme bureau, rempli de livres, de papiers, de dossiers de toutes sortes. Un pupitre pour écrire debout occupe toute la partie gauche du décor, couvert de livres de commerce; un haut, tabouret permet d'y écrire assis. Téléphones, tubes acoustiques; toute une série de boutons de sonnettes sur le bureau. À droite, une cheminée avec un feu de charbon. Encore tout un jeu de sonnettes à côté de la cheminée. Fauteuils de cuir. Pendule. À droite, après la cheminée, une porte percée d'un petit judas.

Le professeur Moriarty est assis à son bureau. Il dépouille son courrier du matin, lettres, télégrammes, papiers de toutes sortes. C'est un homme entre deux âges avec une tête étrange au front énorme. Son visage exprime une énergie extraordinaire et une remarquable force intellectuelle. La mâchoire est proéminente, les sourcils abondants. Une obscurité relative règne dans la pièce. Seule sur le bureau, brûle une lampe électrique, projetant sa lueur sur le visage de Moriarty.

SCÈNE I

MORIARTY, puis BASSIK

Un silence au lever du rideau. Moriarty appuie sur une sonnette dont on entend au dehors le tintement. Une sonnerie différente, en réponse à cet appel, résonne deux fois. Il prend le tube acoustique et le porte à sa bouche.

MORIARTY, *parlant dans le tube.* – Quel numéro ? *Il porte le tube à son oreille, écoute, puis le reporte à sa bouche pour parler*. C'est bien. *Il laisse tomber le tube, appuie fortement sur un levier de fer placé à sa portée près du bureau. Un des verrous de la porte glisse sur lui-même avec un bruit impressionnant. Entre Bassik, il marche doucement, si doucement qu'on entend à peine le bruit de ses pas. Il referme la porte et reste debout, devant elle, dans une demi-obscurité.*

MORIARTY. – Ah ! Bassik, avez-vous des nouvelles de ce vol de bijoux à Dieppe ?...

BASSIK. – Pas encore, monsieur.

MORIARTY. – Tous les autres rapports de la journée d'hier sont arrivés.

BASSIK. – Oui, monsieur. Celui-là seul manque.

MORIARTY. – J'ai peur que nous ayons quelque ennui de ce côté ! C'est Dickson qui s'est occupé de l'affaire, et je regretterai de le perdre, c'est un de nos meilleurs hommes. Autre chose, qu'y a-t-il de décidé à propos du banquier Davidson ?

BASSIK. – Je vous ai préparé une note à ce sujet, monsieur. Il redoit de l'argent sur la dernière opération.

MORIARTY. – Je sais... quelque chose comme six cents livres sterling, n'est-ce pas ?

BASSIK. – À peu près.

MORIARTY. – N'a-t-on pas dit à Fletcher de s'en occuper ? *Bassik prend une note sur un bloc.* Aussitôt que vous aurez encaissé, faites en sorte qu'on se débarrasse de ce Davidson... Je n'aime pas les mauvais payeurs. On les achète trop facilement. Qu'est-ce que vous savez sur cette affaire de faux billets de banque, qu'on nous proposait de Boston ? Cela vaut-il quelque chose ?...

BASSIK. – Pas un penny, monsieur. Toute la combinaison n'est qu'un piège.

MORIARTY. – Je m'en doutais.

BASSIK. – Une souricière tendue et mise en œuvre par un malin !

MORIARTY. – Mais nos lettres ? Et nos instructions ? Vous avez

pu remettre la main dessus et les détruire, je suppose ?

BASSIK. – Cela a été impossible... Notre représentant a disparu tout à coup et tous les papiers avec lui.

MORIARTY. – Ce doit être encore un tour de Sherlock Holmes !... Et le procès Arlington ? Notre avocat a-t-il pu avoir une remise ?

BASSIK. – Non, monsieur. Elle a été refusée et l'affaire se présente mal ! Vous savez que c'est pour mardi prochain ?

MORIARTY. – Je me demande quelle influence là encore a pu agir contre nous, sur les juges ?

BASSIK. – Parbleu ! Toujours la même !... Sherlock Holmes !

MORIARTY. – Encore cet homme ! ... Il n'y a pas à dire ! C'est une guerre sans merci qu'il nous a déclarée ! ... C'est moi qu'il vise... *Avec un sourire sarcastique.* Mais il joue un jeu dangereux !... Sir Reginald Dobsen, le chef de la police, a voulu en tâter, il y a dix-sept ans, et sir Reginald Dobsen est mort. L'année dernière, son successeur Anderson s'est avisé de recommencer... Depuis quelque temps on n'entend plus parler d'Anderson, n'est-ce pas ?

BASSIK. – Non, monsieur.

MORIARTY. – Ce Sherlock Holmes est un habile homme. Il espère me compromettre dans cette affaire Arlington. Mais, entre aujourd'hui et mardi, il coulera de l'eau sous le pont de Westminster... Ce Holmes ignore donc qu'il n'y a pas une rue à Londres, où il pourra passer en sûreté, si je murmure seulement son nom à l'oreille de Fletcher ?...

BASSIK. -Ah ! monsieur, dites-le, et finissons-en avec cet homme.

MORIARTY, *sévèrement.* – Ai-je l'habitude de vous demander conseil sur ce que j'ai à faire ?... Faites-moi le plaisir de ne répondre que lorsque je vous interroge... Non ! avant d'en venir à cette extrémité avec le sieur Sherlock Holmes, je veux m'offrir la satisfaction d'aller lui rendre visite moi-même, quand ce ne serait que pour avoir le plaisir de faire sa connaissance... C'est, je crois, dans Baker-Street qu'il demeure ?

BASSIK. – Oui, monsieur, 123, Backer-Street... au coin de la petite ruelle de Throgmorton.

MORIARTY. – Il vous est facile de vous assurer du voisinage de façon à être les maîtres absolus pendant une heure du pâté de maisons qui entoure la sienne ?

BASSIK. – Seulement...

MORIARTY. – Quoi ?... Nous avons fait ça bien souvent !... Éloignez les policemen, sous un prétexte quelconque. D'un côté une femme qui se trouve mal et qu'on transporte chez le pharmacien; n accident de voiture, de l'autre... Un homme à nous à chacune des portes, sur un rayon de cent mètres. Attirez les serviteurs de M. Holmes hors de chez lui, et retenez-le pendant le temps que durera ma visite... Ce sera pour ce soir... Cet homme m'intéresse ! Il est remarquablement intelligent, et je veux lui offrir la possibilité de tirer son épingle du jeu, en gardant la vie sauve !... S'il refuse de s'arranger, alors tant pis pour lui !

Il a sorti d'un tiroir deux revolvers, les compare, en met un dans sa poche et replace l'autre où il l'a pris. La sonnerie d'un des téléphones placé le long du pupitre de gauche retentit. Moriarty fait signe à Bassik d'aller voir ce dont il s'agit. Celui-ci se lève et approche le récepteur de son oreille. Moriarty, toujours à son bureau, continue à examiner ses papiers.

BASSIK, *parlant et écoutant au téléphone.* – Oui, c'est bien moi, Bassik... qu'est-ce qui me demande ?... Bribb !... Ah ! oui... oui... Faites-le attendre... Il veut savoir si j'ai reçu son télégramme d'hier soir ? ... Parfaitement !... Priez-le donc de venir me parler lui-même au téléphone. *Une pause.* Bonjour, Bribb !... Oui, j'ai bien reçu votre télégramme, mais je suis occupé pour le moment. Il faudra que vous patientiez... Qui ?... *Il semble devenir tout à coup très attentif.* Allons donc ! ... Vous en êtes sûr ? Attendez une minute ! *Il laisse le téléphone et s'adresse à Moriarty.* Voilà du nouveau, monsieur... Bribb est là-haut pour me parler d'une affaire qu'il voudrait nous confier, et il dit qu'il a précisément contre lui comme adversaire dans l'opération Sherlock Holmes !

MORIARTY, *très intéressé.* – Vraiment ! Demandez-lui ce dont il S'agit. *Bassik va reprendre le téléphone.* Une minute. *Bassik s'arrête.* Dites-lui plutôt de descendre ici.

BASSIK, *surpris.* – Dans votre cabinet ?... Mais personne ne vous a jamais vu ! ... Personne ne vous connaît ! C'est la base de tout votre système, et c'est cette prudence qui fait notre sûreté depuis des années !

MORIARTY. – Rassurez-vous... Bribb ne me verra pas. C'est vous, Bassik, qui causerez avec lui. J'écouterai simplement de la pièce voisine... Ce bureau est le vôtre... Vous comprenez ? Le vôtre... Moi, *montrant la droite*, je serai là.

BASSIK. – Bien, monsieur. C'est compris ! *Au téléphone.* C'est toujours vous, Bribb ?... Écoutez, j'ai trop à faire pour monter vous parler, mais vous pouvez descendre me voir... *Un temps.* vous dites qu'il y a du monde avec vous ?... Quelle sorte de gens ?... *Il écoute un moment, puis s'adresse à Moriarty.* Il dit qu'il est avec deux personnes, un homme et une femme, les Orlebar, qui sont intéressés dans l'affaire et qui tiennent absolument à assister à son entrevue avec moi.

MORIARTY. – Oui... Eh bien, qu'ils descendent aussi !

BASSIK, *au téléphone.* – Bribb, priez donc Fletcher de venir au téléphone, s'il vous plaît... *Une pause.* C'est vous, Fletcher ? *Baissant la voix.* Les gens qui sont avec Bribb, quelle tournure ont-ils ? Examinez-les attentivement. *Un temps.* Rien de louche ?... Non... Eh bien, faites-les descendre, et amenez-les ici en leur faisant faire le tour par le souterrain... Oui !... Oui !... Ici même ! ... Seulement surveillez-les le long du chemin et voyez si vous ne leur trouvez rien de suspect... Vous avez compris ? *Il replace le téléphone.* Hum ! ... Cette affaire-là non plus ne me dit pas grand'chose.

MORIARTY. – Il faut voir; mais comme Sherlock Holmes s'attaque à tous nos projets, je ne dois rien négliger où il a la moindre accointance. Qui sait si cette affaire qui vous déplaît, ne va pas nous fournir, au contraire, le moyen d'en finir avec lui.

Un timbre placé à un autre endroit de la pièce résonne trois fois.

BASSIK. – Voici qui annonce la descente de nos visiteurs.

MORIARTY. – Encore une fois, vous avez bien compris ? Vous êtes dans votre bureau. Sortant à droite. Pas un mot de moi.

SCÈNE II

BASSIK, puis FITTON, puis BRIBB, MADGE et ORLEBAR

Après la sortie de Moriarty, Bassik s'assoit au bureau à la place du professeur. Aussitôt assis, il sonne, comme Moriarty l'a fait au lever du rideau. La même sonnerie, qui a déjà répondu résonne deux fois.

BASSIK, *parlant dans le tube acoustique.* – Envoyez-moi Fitton ! ... *La sonnerie résonne deux fois. Bassik se lève et fait agir le levier qui ouvre le verrou de la porte. Entre Fitton, qui se tient à la même place que Bassik tout à l'heure. Bruit du verrou reprenant sa place, dans la serrure, quand la porte est refermée.* Fitton, il va venir ici trois personnes. Vous vous tiendrez à ce pupitre, comme si vous aviez à y travailler, et vous ne les quitterez pas de l'œil. Au cas où quelque chose dans leur attitude vous paraîtrait louche, laissez tomber votre mouchoir... Si c'est la femme que vous soupçonnez, ramassez-le... Si c'est l'homme, ne bougez plus... *On entend frapper trois fois à la porte. Fitton va au pupitre et se met en demeure d'exécuter les ordres de Bassik. Celui-ci prenant un autre tube et parlant.* Quel numéro ? *Il écoute.* Les trois personnes que j'attends sont avec vous ?

Il écoute la réponse, replace le tube à sa place et fait agir le levier, qui met en mouvement le verrou. La porte s'ouvre. Entre Bribb introduit par Fletcher, qui reste en dehors et suivi par Madge et Orlebar. Aussitôt la porte fermée, le verrou glisse dans son alvéole et referme la porte avec un bruit retentissant. Orlebar se retourne surpris et un peu ému de se voir bloqué dans cet endroit singulier. Bassik désigne une chaise à Madge.

Orlebar est debout derrière elle. Bribb à sa droite... Fitton au pupitre, examine les Orlebar en s'essuyant le front de temps en temps avec son mouchoir.

BRIBB. – Salut, monsieur Bassik...

BASSIK. – Bonjour, Bribb.

BRIBB, *présentant*. – Monsieur et madame Orlebar, deux bons amis à moi...

BASSIK. – Enchanté de faire votre connaissance. *Orlebar et Made, un peu interloqués répondent à son salut*. J'ai cru comprendre par le téléphone, Bribb, que vous me disiez avoir contre vous dans une affaire, l'antagonisme de M. Sherlock Holmes ?

BRIBB. – Parfaitement, monsieur Bassik, c'est bien cela.

BASSIK. – Ayez la complaisance de me donner quelques détails...

BRIBB. – Voilà !... Il faut vous dire que Jim et Madge Orlebar, que je connais depuis longtemps, ont mis la main à Ostende sur une demoiselle, miss Alice Brent, dont la sœur a eu jadis une liaison avec un gentilhomme d'un rang tout à fait élevé... Pas seulement un duc ou un marquis !... Un numéro un, vous savez ! Naturellement le galant avait promis le mariage... Mais la famille a mis le holà, et tout basculé. Elle a même tant fait

que l'amoureux a abandonné sa bonne amie... Seulement, il faut vous dire que pendant qu'il roucoulait avec elle, il lui a donné des bijoux, des photographies... Il lui a surtout écrit des lettres où, comme de juste, il épanchait sa flamme et ne cachait ni ses titres, ni son rang... Pour lors, voilà l'amoureuse qui, dans sa douleur d'être abandonnée, se met à tourner de l'œil... Et les lettres, avec le reste du bagage, tombent dans les mains de sa sœur... qui est justement la personne avec laquelle mes amis se sont liés, et qu'ils ont amenée à Londres, accompagnée de sa maman...

BASSIK, *à Orlebar.* – Ah ! ces dames sont à Londres ?... Dans quel quartier ?

ORLEBAR. – J'ai loué une maison pour les héberger, au coin de Norrington-Road.

BASSIK, *prenant des notes sur un bloc.* – Depuis combien de temps habitez-vous là ?

ORLEBAR. – Dix-huit mois.

BASSIK. – Et qu'est-ce qui vous fait croire que ces lettres et ces documents peuvent avoir de la valeur ?

BRIBB. – Parbleu ! C'est simple ! Il y a un mariage, un grand mariage sous roche, pour le monsieur... Alors, on fait des offres pour ravoir la correspondance et les portraits. Et c'est pour cela que nous voudrions tant arriver à mettre la patte dessus !

BASSIK. – Miss Brent ne les a donc pas emportés avec elle ?

BRIBB. – Au contraire ! ... Et voilà justement le point noir !...

ORLEBAR. – J'avais acheté un coffre-fort pour que la petite y serrât tous les documents, espérant bien pouvoir les en retirer

au moment opportun... Mais voilà que la demoiselle a changé sournoisement les lettres de la combinaison. J'ai demandé alors à Bribb de nous prêter ses talents pour ouvrir l'objet. Ça a marché tout seul. Mais nous sommes restés stupéfaits en trouvant le coffre vide. La petite mâtine avait tout retiré !

BASSIK. – Alors qu'avez-vous fait ?

BRIBB. – Au moment où nous venions seulement de nous rendre compte de la chose, on a sonné à la porte... C'était Sherlock Holmes.

BASSIK. – Lui ?... Qui venait chez vous ?

ORLEBAR. – Chez moi ! ... Quel aplomb, hein ? Car enfin, je ne le connais pas.

BASSIK. – Les lettres ne sont pas entre ses mains, au moins ? **ORLEBAR.** – Mais si ! ... C'est-à-dire qu'elles y ont été pendant un moment ! Seulement il les a rendues à la demoiselle !

BASSIK. – Rendues ! Qu'est-ce que cela signifie ?

ORLEBAR. – Ah ! ça dame ! ... Je n'y ai rien compris. Mais il y a encore un autre point, qui m'intrigue... Pendant que ce maudit homme était chez nous, il est survenu un accident, en bas, dans la cuisine. Une lampe est tombée d'une table et a tout mis en flammes. Le maître d'hôtel est monté comme un fou, en criant : « Au feu ! » Je suis descendu en toute hâte avec ma femme... Heureusement quelques seaux d'eau ont suffi pour éteindre ce commencement d'incendie...

SCÈNE III

LES MÊMES, MORIARTY

Moriarty est entré inopinément par la porte qui est à côté de son bureau.

MORIARTY. – Monsieur Orlebar, je prends votre affaire en mains.

Tous se retournent avec surprise.

ORLEBAR. – Mais...

BRIBB, *bas.* – Tais-toi... C'est le patron. Regarde Bassik... *Il montre Bassik qui s'incline respectueusement.* Moi qui ne l'avait jamais vu ! ... En voilà une veine !

MORIARTY, *d'un ton bref.* – Avant tout, la première chose à faire est de vous débarrasser immédiatement de votre maître d'hôtel... Non pas de le renvoyer... Entendez-moi ! *Articulant d'une façon significative.* De vous débarrasser de lui... *À Bassik.* Fletcher se chargera de cela aujourd'hui même, à la nuit. Donnez-lui deux hommes, pour l'aider... Monsieur Orlebar enverra son maître d'hôtel à la cave, sous un prétexte quelconque; nos trois gaillards y seront. *Mouvement de Madge.* Soyez tranquille, madame, il n'en résultera pour vous aucun inconvénient. Nous faisons ces choses-là en douceur, sans le moindre bruit, en gens du monde... *À Bassik.* Séraphin est-il occupé ?

BASSIK. – Il devait partir demain pour New-York avec le faux testament du milliardaire Clipton.

MORIARTY. – Clipton va mieux; j'ai reçu tout à l'heure une dépêche me l'annonçant. Séraphin ne prendra que le steamer de la semaine prochaine et il accompagnera Fletcher.

BASSIK. – Bien, monsieur.

MORIARTY. – Pensons à quelque chose de plus sérieux ? Avez-vous vu ces lettres, ces photographies, ces papiers dont vous parlez ? Connaissez-vous leur apparence extérieure, le volume qu'ils représentent ?

MADGE. – Oh ! oui, monsieur, je les ai examinés souvent ! Maniés même !

MORIARTY. – Pourriez-vous me faire confectionner un paquet de ces différents objets, qui ressemblerait exactement à celui que Sherlock Holmes a tenu dans ses mains hier soir ?

MADGE. – C'est facile !

MORIARTY. – Je vous enverrai quelqu'un pour vous aider, un gaillard fort habile, qui agira d'après vos instructions... Bassik ! Ce vieil artiste suédois. C'est l'homme qu'il nous faut.

BASSIK. – Leufner ?

MORIARTY. – Oui, envoyez Leufner chez Mme Orlebar, ce matin à onze heures avec vos instructions. *Il regarde sa montre.* Il est dix heures un quart... Cela vous donne trois quarts d'heure pour rentrer chez vous... Il me faudra ce faux paquet ce soir à dix heures. Vous avez donc toute la journée pour le fabriquer à votre aise.

MADGE. – Il sera prêt, monsieur !

MORIARTY. – C'est bien... Bassik, expédiez un mot à Jarvis pour lui dire que j'aurai besoin ce soir à Stepney, de la Chambre du Sommeil.

BASSIK. – Celle des deux qui donne sur la rivière...

MORIARTY. – Que Fletcher soit là-bas à sept heures un quart, avec ses hommes… Monsieur Orlebar, je désire aussi que vous écriviez à monsieur Sherlock Holmes une lettre dont on vous dictera les termes. Votre assistance me sera également nécessaire un instant ce soir. *Se tournant vers Bribb.* Venez me prendre ici à onze heures tous les deux.

ORLEBAR. – Tout cela est très bien, monsieur, mais vous ne parlez pas des conditions dans lesquelles nous allons traiter. Je ne suis pas sûr que nous tombions d'accord.

MORIARTY. – Moi, j'en suis sûr, car vous n'avez pas le choix !

ORLEBAR, *avec colère.* – Pas le choix ?

Madge se lève pour le calmer. Fitton laisse tomber son mouchoir. Bassik s'avance prêt à s'interposer.

MORIARTY, *brièvement.* – Non, vous ne l'avez pas. D'ailleurs, j'ai l'habitude en affaire d'agir toujours selon mon bon plaisir.

ORLEBAR. – Et vous ne me demandez pas si c'est le mien.

Bassik devant la colère d'Orlebar fait un mouvement pour se mettre entre lui et Moriarty.

MORIARTY, *avec un sang-froid absolu.* – Je me charge de reprendre à miss Brent les lettres qui sont en sa possession, et je saurai les négocier pour une somme dix fois plus forte que celle que vous pourriez en tirer… Vous aurez de plus ce soir l'occasion de vendre un bon prix Sherlock Holmes le faux paquet que je vais faire confectionner. L'argent provenant de ces deux opérations sera divisé entre nous de la façon suivante. Vous prendrez tout… Je ne prendrai rien.

ORLEBAR, *surpris.* – Rien !

MORIARTY. – Je n'ai pas l'habitude de répéter mes phrases deux fois.

BASSIK. – Mais, monsieur, nous ne pouvons pas traiter sans savoir qui ces lettres visent. M. Orlebar ne nous en a pas encore informés.

MORIARTY. – M. Orlebar a prudemment agi en ne livrant pas tout son secret. À l'heure qu'il est, il n'aura plus certainement les mêmes scrupules.

MADGE, *allant à Moriarty.* – Monsieur le professeur, nous préférerions ne donner ce renseignement qu'à vous seul…

Elle désigne Bassik. Moriarty fait un signe à celui-ci qui se retire au fond à côté de Fitton. Moriarty tend une carte et un crayon à Madge qui écrit un nom et le passe à Moriarty. Celui-ci l'examine avec surprise.

MORIARTY, *surpris.* – Pas possible ! Vous êtes certaine du nom que vous venez d'écrire là ?

ORLEBAR. – Absolument ! …

MORIARTY. – Vous savez alors que c'est une fortune que vous avez entre les mains ?

MADGE. – Nous nous en doutons bien… Il n'est pas trop tôt que nous soyons un peu à notre aise.

MORIARTY. – Il est vraisemblable que si j'avais connu ce nom plus tôt, je ne vous aurais pas fait les conditions que nous venons de stipuler.

ORLEBAR. – Qu'à cela ne tienne… Vous pouvez revenir sur le marché !

MORIARTY. – Jamais. Ce n'est pas dans les usages de ma maison. D'ailleurs je me considère suffisamment rémunéré si grâce à vous je puis écarter définitivement de mon chemin le caillou qui me gêne. Mais voici l'heure du courrier… Monsieur Orlebar, madame je vous salue…

Il salue et met en mouvement le levier qui ouvre la porte. Bassik fait signe à Fitton de reconduire les visiteurs. Tous les deux s'inclinent et sortent suivis par Bribb et Fitton. Jeu de scène des verrous qui se ferment derrière eux.

SCÈNE IV

MORIARTY, BASSIK

MORIARTY. – Bassik, placez vous-même vos hommes autour de la maison de Sherlock Holmes, ce soir.

BASSIK. – Vous persistez toujours à aller le voir, monsieur ?

MORIARTY. – Plus que jamais… *Il tire son revolver*.

BASSIK. – Et le rendez-vous tient quand même à la Chambre du Sommeil ?

MORIARTY. – Si je n'en finis pas tout à l'heure avec M. Sherlock Holmes, nous le rattraperons à Stepney… Enfin, Bassik, nous allons donc pouvoir travailler tranquilles !…

RIDEAU

Il ne doit pas y avoir d'entr'acte entre cet acte et le suivant, mais un simple changement précipité.

ACTE III

DÉCOR : Le cabinet de travail de Sherlock Holmes dans sa maison de Baker Street. Une vaste pièce gaie et simplement décorée. Mobilier confortable sans recherche exagérée d'élégance. Fauteuils vastes et commodes. Cartonnier, un casier à musique, au mur plusieurs violons et quelques jolis tableaux avec des cadres simples et de bon goût. Un peu l'aspect général d'un atelier d'artiste. À droite, premier plan, une porte, au fond une grande porte communiquant avec la salle à manger. À droite, une cheminée dans laquelle brûle un feu de charbon qui jette dans la chambre une lueur rougeâtre. À côté de la cheminée un grand fauteuil. Au-dessus de la cheminée, un râtelier de pipes, pot à tabac, etc. À gauche, au fond, sur une table des ustensiles et des flacons de chimie de tous les formats. À gauche, une très large baie en forme de bow-window donnant sur la rue et garnie extérieurement de jardinières garnies de géraniums. Au milieu du théâtre, une table avec des cigarettes et des allumettes, des livres, des papiers. Dans le tiroir de cette table deux revolvers. Disposer l'éclairage de telle sorte, qu'au lever de rideau tout le théâtre soit dans l'obscurité. Le premier objet visible avant le reste de la chambre sera la lueur rouge du feu. Peu à peu, on découvre Sherlock Holmes étendu sur le parquet devant la cheminée, au milieu des coussins de toutes formes. Il est en robe de chambre et en pantoufles et joue du violoncelle. Pendant que le rideau est baissé le morceau commence et s'achève une fois le rideau levé.

SCÈNE I

SHERLOCK HOLMES, BILLY, *jeune groom en livrée, la veste à boutons traditionnelle*

BILLY, *entrant.* – La cuisinière désirerait savoir si elle peut voir monsieur.

HOLMES, *interrompant son morceau.* – Où est-elle ?

BILLY. – En bas dans la cuisine, monsieur.

HOLMES. – Alors dites-lui que je ne pense pas qu'elle puisse me voir à cette distance-là.

BILLY. – Elle dit qu'elle a besoin de savoir ce que monsieur désire demain pour son déjeuner.

HOLMES. – La même chose que ce matin.

BILLY. – Mais monsieur n'a rien mangé ce matin, il n'était pas ici.

HOLMES. – Précisément... Je ne serai pas non plus ici demain matin.

BILLY. – Ah ! bien ! C'est tout ce que monsieur désire ?

HOLMES. – Tout ce que je désire. *On sonne à la porte.* Non, Billy... allez voir qui sonne...

Billy sort. Un temps.

BILLY, *rentrant au bout d'un moment.* – C'est M. le docteur Watson. Monsieur m'a dit qu'il y était toujours pour lui, alors je l'ai fait entrer.

HOLMES. – Vous avez bien fait.

BILLY, *de la porte annonçant.* – M. le docteur Watson.

SCÈNE II

SHERLOCK HOLMES, LE Dr WATSON

HOLMES, *lui tendant la main avec cordialité, mais sans se lever*. – Bonjour, Watson ! Bonjour, mon vieil ami !

WATSON. – Comment vous portez-vous, mon cher Holmes ?

HOLMES. – Très bien ! Et je suis heureux de vous voir, mon camarade ! Cela me rappelle le temps où nous demeurions ensemble ici, dans cette maison... Tiens ! vous avez déplacé votre table de toilette dans votre chambre à coucher ?

WATSON. – Comment savez-vous cela ?

HOLMES. – Vous avez encore sur le visage à droite quelques poils de barbe. Autrefois, quand vous étiez mal rasé, c'était à gauche. J'en conclus que la lumière vient chez vous d'un autre côté que jadis. Et comme vous n'avez pas pu déplacer votre fenêtre ce doit être votre table de toilette que vous avez changé de côté...

WATSON. – Admirable !

HOLMES. – Vous plaisantez ! Un enfant aurait trouvé cela ! Et comment se porte Mme Watson ?

WATSON. – Très bien ! Merci ! Elle a pris le train pour la France ce matin. *Regardant sa montre*. À cette heure elle doit arriver à Paris.

HOLMES. – Peste !

WATSON. – Quoi ?

HOLMES. – Vous avez là une bien belle montre ! *Tendant la main*. Voulez-vous me permettre ?

WATSON, *lui tendant la montre*. – Volontiers ! *Holmes examine*. Elle est jolie, n'est-ce pas ?

HOLMES. – Très jolie ! Vous ne m'aviez pas dit que votre frère était mort ?

WATSON. – En effet, je venais vous l'apprendre...

HOLMES. – Cette montre...

WATSON. – Par exemple ! Voilà qui est trop fort !

HOLMES. – Pas si fort que cela !... Les initiales H. W. gravées sur le couvercle étaient, si je ne me trompe, celles de votre regretté père... Cette montre d'ailleurs a été fabriquée il y a une cinquantaine d'années pour la génération qui précède la nôtre... Comme les bijoux font généralement partie du lot qui échoit dans l'héritage au fils aîné, j'en conclus que cette montre devait se trouver entre les mains de votre frère.

WATSON. – Soit ! Mais comment avez-vous pu deviner qu'il était mort ?

HOLMES. – Puisqu'elle vous appartient aujourd'hui, ce ne peut être qu'à la suite de son décès. Il ne vous l'aurait pas donnée : vous étiez mal ensemble... *Regardant la montre*. J'ajoute que ce frère était un homme insouciant, désordonné. Il avait son avenir assuré, mais n'a pas su en profiter. Il a passé une partie de sa vie dans la misère tout en connaissant de temps à autre des jours plus fortunés... En fin de compte, il s'est adonné à la boisson... et il est mort.

WATSON. – Oh ! C'est mal, Sherlock ! Vous avez évidemment fait une enquête sur la vie de mon malheureux frère et vous en profitez pour avoir l'air d'apprendre ce qui le concerne à l'aide de moyens fantastiques. Car vous n'espérez pas me faire croire que cette vieille montre ait pu vous faire de telles révélations.

HOLMES. – Excusez-moi, mon cher, si, cédant à ma vieille manie, je n'ai considéré que le problème en lui-même sans songer que cette application pouvait vous être pénible.

WATSON. – Mais par quel miracle avez-vous pu deviner ?

HOLMES. – Je ne devine jamais, Watson; c'est une détestable habitude qui détruit toute logique ! ... Et il n'y a rien de merveilleux dans tout ceci... Je vous ai dit que votre frère n'avait ni soin ni ordre... Regardez ce boîtier tout couturé, tout rayé, ce qui prouve l'habitude de porter dans la même poche des objets durs comme des pièces de monnaie ou des clefs... Il ne faut pas être bien malin pour conclure qu'un homme qui en use si légèrement avec une montre de cinquante livres sterling n'a pas beaucoup d'ordre.

WATSON. – Mais comment savez-vous qu'il était pauvre ?

HOLMES. – Les prêteurs sur gages en Angleterre ont l'habitude de graver avec une épingle dans l'intérieur des montres, le numéro du reçu qu'ils donnent en échange... Or, il n'y a pas moins de quatre numéros de ce genre sur celle-ci... Preuve que votre frère se trouvait souvent dans une situation précaire, et qu'il avait, par moments, des retours de fortune qui lui permettaient de rentrer en possession de son bien... Ce n'est pas tout... En regardant le boîtier intérieur, vous y verrez des milliers d'éraflures autour des trous destinés à remonter la montre... Toutes les montres appartenant à des ivrognes ont des marques

semblables. Ils veulent les remonter le soir, leur main tremble et la clef s'échappe... Voilà !

WATSON. – Savez-vous, Holmes, que si vous aviez vécu il y a deux ou trois siècles, on vous aurait brûlé comme sorcier ?

HOLMES. – C'est une opération qui m'aurait évité bien des heures d'ennui. *Il prend une boîte de cuir de laquelle il tire une petite seringue à morphine à laquelle il ajuste soigneusement une aiguille. Il remplit la seringue d'une liqueur contenue dans un flacon pris également dans la boîte. Puis il remonte la manche de sa chemise, introduit l'aiguille sous la peau et appuie sur le piston de la seringue. Watson le regarde se livrer à ce manège avec une expression de tristesse, comme un homme qui s'est promis depuis longtemps de ne pas faire d'observation à ce sujet.*

WATSON, *amèrement.* – Qu'est-ce que c'est aujourd'hui ? De la morphine ou de la cocaïne ?

HOLMES. – De la cocaïne, mon camarade. Je suis revenu à mes amours. Il *replace la seringue et le flacon dans la boîte qu'il referme, puis comme s'il sentait déjà l'effet vivifiant de la drogue, il s'étend avec délices sur des coussins.*

WATSON. – Voilà des années que vous avez recours à cette satanée drogue. Et les doses augmentent de plus en plus tous les jours !... Jusqu'à la fin !

HOLMES. – Voilà des années que je déjeune tous les jours, Watson ! Et il en est de même jusqu'à la fin.

WATSON. – En déjeunant on se nourrit ! ... Avec ces drogues, vous vous empoisonnez... Leurs ravages sont lents, mais certains, et elles vous changent un homme du tout au tout !

HOLMES. – Je suis tellement dégoûté de moi-même que je ne serais pas fâché de changer...

WATSON. – Holmes, je vous assure...

HOLMES. – Ne perdez pas votre temps, mon vieil ami. Et changeons de conversation ! ... Puisque vous avez toujours manifesté un enthousiasme, excessif, à mon avis, pour les petites aventures de ma vie, voulez-vous que je vous mette au courant de la dernière ?

WATSON. – Volontiers ! De quoi s'agit-il ?

HOLMES. – Du cas du professeur Moriarty.

WATSON. – Moriarty ! ... Je ne me rappelle pas que vous m'ayez jamais parlé de cet homme-là !

HOLMES. – Un rude homme !... Un génie dans son genre, Watson ! On l'a surnommé dans son monde le Napoléon du crime, rien que ça ! ... Tapis comme une araignée au centre de sa toile, il guette les mouches qui s'aventurent à sa portée... Et cette toile a des milliers de ramifications qui s'étendent sur toute surface du globe.

WATSON. – Diable !... Voilà qui est intéressant.

HOLMES. – C'est surtout maintenant que l'intérêt atteint son point culminant, car demain soir, quand dix heures sonneront, l'heure du professeur Moriarty sonnera en même temps, et le Napoléon du rime aura, je l'espère, fini sa carrière... Alors, nous assisterons au plus grand procès criminel du siècle... Ce n'est pas dix, ce n'est pas cinquante, c'est cent mystères insondables, jusqu'à ce jour qui s'éclairciront à la fois... Cent forfaits dont chacun mérite la corde !

WATSON. – Mais lorsque cet extraordinaire criminel se sentira définitivement traqué, il se défendra terriblement.

HOLMES. – Il se défend déjà, mon cher, et il est en train de me faire l'honneur de concentrer toutes les ressources de son organisation sur un seul but : me supprimer.

WATSON. – Hé là ! Voilà qui est dangereux !

HOLMES. – Bah ! s'il réussit, cela m'épargnera de recourir à ces pauvres remèdes auxquels vous en voulez tant ! ... Je passe ma vie à essayer d'échapper aux banalités de l'existence. Si le professeur Moriarty peut m'y aider, ce sera un bonheur pour moi !

WATSON. – On peut échapper aux banalités de l'existence sans courir de pareils risques. Vous l'avez bien prouvé, Holmes... Et rien que le désir de démêler l'écheveau des énigmes qu'on vous demande chaque jour de débrouiller vaut la peine de vivre !

HOLMES. – C'est bien monotone, allez !

WATSON. – Monotone ! Dites que c'est palpitant... Tenez cette affaire dont vous commenciez à vous occuper la dernière fois que je vous ai vu... Ces lettres écrites à une jeune femme par je ne sais plus quel grand personnage ! ... Une affaire sensationnelle, si je m'en souviens bien ! ... Vous aviez trouvé, pensiez-vous, le moyen de forcer leur propriétaire à désigner elle-même la place où elle les cachait... Eh bien, votre plan a-t-il réussi ?

HOLMES. – De point en point.

WATSON. – Alors la dame s'est trahie ?

HOLMES. – Oui, mon brave Watson… Tout s'est passé comme je l'avais supposé… J'ai mis la main, grâce à mon stratagème, sur ce fameux paquet de lettres… Et je l'ai restitué à miss Alice Brent.

WATSON, *stupéfait.* – Restitué ? … Pour quel motif ? …

HOLMES. – Parce que c'eût été un vol de le garder, son contenu étant la propriété absolue de cette jeune fille.

WATSON. – Mais alors, vous avez perdu votre temps ?

HOLMES. – Non, si je suis parvenu à gagner la confiance de miss Brent… Ne pouvant m'approprier ces lettres et ces photographies sans son consentement, ma seule ressource était de la décider à me les remettre de son plein gré… Or, les lui restituer alors qu'elle les croyait perdues pour elle, c'était le premier pas vers sa confiance… Le second dépend de ce qui va se passer aujourd'hui et j'attends Forman pour me renseigner sur ce point.

SCÈNE III

LES MÊMES, THÉRÈSE

Thérèse rentre introduite par Billy. Elle semble hors d'haleine et sous le coup d'une profonde émotion.

THÉRÈSE. – Je vous demande pardon, monsieur, le groom, quand il a su de la part de qui je venais, m'a dit que vous seriez heureux de me voir tout de suite.

HOLMES. – Et de la part de qui venez-vous mademoiselle ?

THÉRÈSE. – C'est Benjamin... Benjamin, le maître d'hôtel, qui m'envoie...

HOLMES, *vivement.* – Vous êtes la bienvenue. Merci, Billy, vous avez été intelligent comme d'habitude.

Billy salue et sort.

HOLMES. – Maintenant, Mademoiselle, je vous écoute.

THÉRÈSE. – Monsieur, je suis femme de chambre dans une maison où Benjamin sert également. Comme je lui disais hier mon intention formelle de quitter ma place, il m'a donné votre adresse, en m'engageant à venir vous voir.

HOLMES. – Dois-je comprendre que vous étiez au service de Mme Murray ?

THÉRÈSE. – Justement !

HOLMES. – Vous êtes française, je crois ?

THÉRÈSE. – Oui, monsieur, c'est à Paris que Mme Murray m'a engagée.

HOLMES. – Et qu'avez-vous à me dire de si pressé ?

THÉRÈSE. – Il s'agit du maître d'hôtel qui me recommandait à vous.

HOLMES. – De Benjamin ?

THÉRÈSE. – J'ai peur pour lui... Je suis sûre qu'il lui est arrivé quelque chose. Je n'ai pas osé descendre pour aller y voir !

HOLMES. – Descendre ?... Où cela ?

THÉRÈSE. – Dans la cave !... Il y est allé, lui, et il n'est pas remonté.

HOLMES, *il sonne. Puis il va à la table, tire un revolver d'un tiroir et le glisse dans sa poche.* – Vraiment ? ... Et savez-vous qui l'y a envoyé ?

THÉRÈSE. – Parbleu ! ... c'est le singe ! ... *Se reprenant*. Oh ! pardon, c'est un mot de Paris qui me revient... Je veux dire : le patron !

HOLMES. – Orlebar ?

THÉRÈSE. – Je ne sais pas s'il s'appelle Orlebar, je ne le connais que sous le nom de Murray.

HOLMES. – Et y avait-il longtemps que Forman était descendu à la cave lorsque vous avez quitté la maison ?

THÉRÈSE. – Non, car le soupçon m'est venu tout de suite... Dès que j'ai entendu l'horrible bruit ! *Elle se couvre la figure.* Ah ! ce bruit !

HOLMES. – De quel bruit parlez-vous, Mademoiselle... voyons ! Tâchez d'être calme, et de me répondre nettement... À quoi ressemblait-il ce bruit ?

THÉRÈSE. – C'était comme le cri d'angoisse d'un homme assailli et frappé à l'improviste.

HOLMES, *à Billy qui entre.* – Billy ! mon pardessus, mes bottines ! Vous irez ensuite chercher une voiture ! ... Dépêchez ! *Il va au tiroir e la table et en tire un second revolver.*

BILLY. – Bien, monsieur.

HOLMES, *revenant à Thérèse.* – Avez-vous remarqué si quelqu'un était descendu à la cave à la suite de Benjamin ?

THÉRÈSE. – Non, monsieur, je ne l'ai pas remarqué !...

HOLMES, *à Billy qui a mis le pardessus sur le canapé et les bottines sur le parquet.* – Maintenant, ma canne. *Tendant à Watson le second revolver.* Prenez ceci, Watson... vous viendrez avec moi ?

THÉRÈSE. – Est-ce que je ne ferais pas bien de vous accompagner aussi ?

HOLMES. – Non ! Attendez-moi ici au contraire... *On entend au dehors des pas précipités.* Mais que disiez-vous donc ?... Il me semble reconnaître le pas de Forman...

Benjamin paraît à la porte.

THÉRÈSE, *haletante.* – Ah ! quel bonheur !

SCÈNE IV

LES MÊMES, BENJAMIN

Il entre rapidement. Ses vêtements sont couverts de charbon et déchirés en plusieurs endroits. Son désordre ne doit rien avoir de comique. Il a au front, au-dessus de la tempe, une blessure saignante. Holmes qui commençait à ôter sa robe de chambre, en rattache la cordelière.

BENJAMIN, *très maître de lui, les pieds sur ta même ligne, les mains au corps, attitude militaire.* – Rien de nouveau depuis

votre départ, monsieur… sauf ce matin, un peu après neuf heures…

HOLMES, *l'arrêtant. – Une minute ! Se tournant vers Thérèse et lui montrant la porte à droite*. Mademoiselle, voulez-vous me faire le plaisir d'entrer dans cette chambre, et de vous y reposer un instant.

THÉRÈSE, *que le récit de Benjamin semble intéresser.* – Mais je ne suis pas fatiguée…

HOLMES. – Alors, promenez-vous de long en large. Je viendrai vous chercher quand j'aurai besoin de vous.

THÉRÈSE. – Ah ! bien, monsieur.

Elle sort. Holmes ferme la porte derrière elle, puis il se tourne vers Watson, et pendant tout le reste de la scène, il demeure l'oreille au guet, épiant tous les bruits qui peuvent venir du dehors.

HOLMES. – Donnez donc un coup d'œil à cette blessure, Watson.

BENJAMIN. – Ce n'est rien, monsieur.

HOLMES. – Regardez tout de même, cher ami !

WATSON, *examinant la blessure de Benjamin.* – Un mauvais coup… mais heureusement peu dangereux.

HOLMES. – Bon ! … Alors ? *Pendant que Benjamin parle, Holmes jette de temps en temps un coup d'œil sur la porte par laquelle Thérèse est sortie, mais sans que ce jeu de scène détourne son attention du récit du maître d'hôtel.*

BENJAMIN. – Orlebar et sa femme sont sortis… Je les ai vus prendre une voiture presque devant la porte… Elle, est revenue deux heures après toute seule. Quelques instants plus tard, un vieux bonhomme avec l'accent étranger a sonné et l'a demandée… Elle l'a reçu et s'est enfermée avec lui dans la bibliothèque où ils se sont mis à mijoter quelque chose ensemble… Je les ai observés par la fente que j'avais pratiquée à la porte… Ils étaient occupés à confectionner un paquet en tous points semblable à la liasse de lettres qui est entre les mains de miss Brent. Il faut vous attendre, de ce côté, à quelque piège, monsieur ! … Merci, monsieur le docteur.

HOLMES. – Piège dans lequel nous essaierons de prendre ceux qui veulent nous le tendre, mon brave Forman… Et Orlebar, à quel moment est-il rentré ?

BENJAMIN. – Dans l'après-midi, vers trois heures.

HOLMES. – Semblait-il irrité contre vous ?

BENJAMIN. – Il faisait ce qu'il pouvait pour ne pas en avoir l'air, mais, au fond, je suis sûr qu'il l'était.

HOLMES, *après une seconde de réflexion.* – Il a dû avoir une consultation au dehors, avec quelque conseiller… Et sa femme, quel sentiment vous témoignait-elle ?

BENJAMIN. – Maintenant que j'y songe, je me rappelle qu'en entrant elle m'a lancé un mauvais regard.

HOLMES. – C'est qu'elle était présente à la consultation… On a dû les engager à se débarrasser de vous. Orlebar vous a envoyé à la cave sous un prétexte quelconque ! Et vous avez été attaqué dans l'obscurité par deux hommes, peut-être trois… Vous avez reçu sur la tête un coup d'un de ces boudins remplis de sable qui sont l'arme favorite des malfaiteurs d'aujourd'hui… Vous avez eu la chance de trouver à votre portée pour vous défendre un de

ces morceaux de bois qui servent à mettre les tonneaux de bière sur chantiers… *Mouvement d'étonnement de Benjamin.* Oui, vous avez encore une écharde coin de votre ongle… Et vous êtes parvenu à vous échapper dans obscurité, en vous faufilant à travers les tas de charbon…

BENJAMIN, *avec admiration.* – C'est exactement ce qui s'est passé, monsieur.

WATSON. – Quel homme !

HOLMES, *réfléchissant.* – Sûrement, ils se sont adjoints un associé… Un homme dangereux à ce que je vois… Non seulement c'est lui qui a ourdi contre vous ce petit complot, mais la confection de ce second paquet dont vous me parlez est certainement due à son inspiration… Il est probable que d'ici peu de temps je recevrai une proposition d'Orlebar pour me vendre les fameuses lettres, pas les vraies bien entendu… Il prétendra que miss Brent a changé d'avis et se décide à les négocier. Un rendez-vous me sera offert pour en causer, dans lequel il s'efforcera de me faire payer le plus cher possible son petit travail de faussaire… Après quoi…

SCÈNE V

LES MÊMES, BILLY

BILLY, *portant une lettre sur un plateau.* – C'est une lettre, monsieur, une lettre très importante, a dit le commissionnaire.

HOLMES, *sans prendre la lettre.* – Tenez, ou je me trompe fort ou voici la communication en question… Ayez donc la complaisance de me lire cette lettre, Watson ! Mes yeux ne valent plus grand'chose… C'est la faute de tous ces petits flacons que vous aimez tant…

WATSON, *ouvrant la lettre.* – «Cher Monsieur…

HOLMES, *qui s'est étendu sur un fauteuil encombré de coussins.* – Ah bah ! qui donc m'écrit si familièrement ?

WATSON. – C'est signé: James Orlebar.

HOLMES. – Hein ! Quelle bonne surprise !… Voyons ce que cet excellent James désire de moi.

WATSON. – « J'ai l'honneur de vous informer que miss Brent a changé d'avis en ce qui concerne les lettres que vous désirez obtenir d'elle. Elle est prête à vous les céder sous certaines conditions que miss Brent me laisse le soin de débattre avec vous. Je vous avise donc que contre argent comptant, tous les documents, y compris les portraits, seront à votre disposition. Si vous désirez vous entretenir avec moi à ce sujet, nous pourrons nous voir ce soir chez un de mes amis, en son domicile de la Cité à 11 heures. Trouvez-vous à 10 h et demie au coin du pont de Waterloo. Une voiture fermée vous attendra, et le cocher vous conduira à la maison en question. Si vous vous faisiez suivre, ou si vous essayiez n'importe quelle tentative hostile, il est inutile de vous dire que l'affaire proposée avorterait du même coup. Votre bien sincèrement, James Orlebar. » *Pendant qu'il lit, Holmes, écrit nonchalamment quelques lignes.*

HOLMES. – Ce soir 10 h et demie, une voiture au coin du pont de Waterloo… Personne ne doit m'accompagner… ni me suivre… ou l'affaire est dans l'eau… C'est bien cela n'est-ce pas ?

WATSON. – C'est bien cela.

HOLMES, *tandis qu'il cachette son billet.* – Billy ?

BILLY. – Monsieur désire ?

HOLMES, *lui tendant le billet qu'il vient d'écrire.* – Remettez Ceci a l'homme qui attend.

BILLY. – C'est une femme, monsieur.

HOLMES, *l'œil fixe devant lui.* – Ah !... Vieille ou jeune ?

BILLY. – Entre deux âges.

HOLMES. – Elle est venue en cab ?

BILLY. – Non, monsieur, dans une voiture fermée.

HOLMES. – Connaissez-vous le cocher ?

BILLY. – J'ai déjà vu sa figure, mais je ne peux pas me rappeler où ?

HOLMES. – Remettez ce mot à cette dame... et regardez encore une fois la tête de ce cabmann...

BILLY, *prenant la lettre.* – Oui, monsieur. Il sort.

SCÈNE VI

WATSON, HOLMES, BENJAMIN puis THÉRÈSE

WATSON. – Ai-je bien compris, Holmes ?... Votre intention est d'aller à ce rendez-vous ?

HOLMES. – Vous l'avez dit.

WATSON. – Mais c'est le faux paquet qu'ils veulent vous vendre ?

HOLMES. – Je l'espère bien, car c'est précisément celui dont j'ai besoin.

WATSON. – À quoi peut-il vous servir ?

HOLMES. – À me donner le moyen, mon cher Watson, de mettre enfin la main sur le vrai… *Il va à la porte de la salle à manger et appelle. Mademoiselle* ! …

WATSON. – Mais cet homme-là vous veut du mal.

HOLMES, *touchant sa poitrine du bout du doigt.* – Croyez-vous que cet homme-ci lui veuille beaucoup de bien ? … *À Thérèse qui vient d'entrer.* Ayez la complaisance, mademoiselle, de prêter une attention scrupuleuse à ce que je vais vous dire… Ce soir à onze heures, j'ai rendez-vous avec M. Orlebar dans le but de lui acheter le paquet de lettres dont vous venez de nous entendre parler pendant que vous écoutiez par le trou de cette serrure…

THÉRÈSE, *confuse.* – Moi, monsieur ?

HOLMES. – Je ne vous en veux pas… Mais je désire que vous mettiez miss Brent au courant de mon acquisition, en lui laissant supposer que je crois faire l'emplette du vrai paquet de lettres.

THÉRÈSE. – Je comprends très bien, monsieur.

HOLMES. – Vous êtes intelligente… Un mot encore… Demain soir, je vous demanderai de bien vouloir accompagner votre maîtresse ici. J'ai… avec deux diplomates étrangers, le comte Stahlberg et le baron d'Altenheim, une entrevue à laquelle je serais heureux que miss Brent pût assister. D'ailleurs, vous recevrez des instructions demain matin.

THÉRÈSE. – Bien, monsieur. *Elle salue et sort.*

HOLMES. – Forman ?

BENJAMIN. – Monsieur ?

HOLMES. – Prenez votre transformation de mendiant numéro 14, et faites-moi le plaisir d'explorer, dans un périmètre d'un mille environ, les bars qui entourent la maison des Orlebar. Tâchez, si vous le pouvez, de recueillir quelques indices sur leur nouvel associé… J'en ai besoin… Entendez-vous… absolument besoin l…

BENJAMIN. – C'est compris ! …

SCÈNE VII

SHERLOCK HOLMES, WATSON, BENJAMIN, BILLY

BILLY, *entrant.* – Monsieur, il y a en bas, à la porte de la rue un homme qui voudrait parler à M. Benjamin Forman.

HOLMES, *il se dirigeait sur la gauche, s'arrête brusquement.* – Ah ! Ah !…Il ne serait peut-être pas mauvais de jeter un regard sur cet individu. Faites-le monter, Billy.

BILLY. – Il ne peut pas, monsieur. Il est en train de surveiller un homme dans la rue. C'est un détective.

BENJAMIN. – Un détective… Si j'allais voir ce qu'il veut…

HOLMES. – Non ! *Benjamin s'arrête. Holmes réfléchit.* Pourtant… si… Peut-être ? … Mais avant, examinez bien l'homme… et soyez prêt à tout événement…

BENJAMIN. – Vous pouvez vous fier à moi, monsieur. *Il sort.*

HOLMES. – Billy, suivez Forman et venez me dire comment cela se passe avec ce détective.

BILLY. – Oui, monsieur. *Il sort derrière Benjamin.*

WATSON, *à Holmes qui semble écouter et réfléchir.* – Voilà qui devient de plus en plus intéressant.

Un temps. Holmes ne répond pas. Il écoute toujours, puis se dirige vers la fenêtre à travers laquelle il jette un regard.

WATSON. – Dites-moi, mon cher Holmes, puisque vous avez eu la bonté de me dire déjà quelques mots de cette affaire…

HOLMES, *l'interrompant.* – Une seconde, je vous prie… *Il sonne. Un silence après lequel Billy entre.*

HOLMES. – Forman est toujours en bas ?

BILLY. – Non, monsieur, il est parti avec l'homme.

WATSON. – Alors c'était vrai cette communication ? …

HOLMES. – Peut-être ! … Merci, Billy… *Billy sort.* Vous parliez, Watson, de cette affaire de miss Brent ?…

WATSON. – *Précisément…* J'en connais le commencement… n'aurez-vous pas l'amabilité de me mettre au courant du reste ?

HOLMES. – Que voulez-vous que je vous dise de plus ?

WATSON. – Par exemple, ce que vous avez l'intention de faire de ce faux paquet de lettres pour lequel vous allez peut-être risquer votre vie ?

HOLMES, *regardant Watson pendant quelques minutes avant de parler.* – J'ai l'intention, à l'aide de ce faux paquet, de décider miss Brent à me donner volontairement l'original... Je serais obligé, pour parvenir à mon but, d'avoir recours à un stratagème qui me fait presque honte, et auquel je ne me serais certainement pas arrêté si... si j'avais connu cette jeune fille, comme je la connais aujourd'hui... *Paraissant absorbé par une autre idée tout à fait étrangère à la question qui le préoccupe.* Oui, c'est mal, c'est très mal de ma part, d'agir ainsi, car elle est charmante, cette enfant, Watson ! Absolument, et en tous points, charmante...

WATSON, *le regardant avec étonnement.* – D'ordinaire, mon excellent ami, quand vous êtes attelé à votre besogne, vous ne vous préoccupez guère du charme des femmes en face desquelles vous vous trouvez !

HOLMES. – C'est vrai ! Mais je n'ai pas pu rester indifférent à celui-là.

WATSON, *le regardant avec une surprise croissante.* – Vraiment ! ... Serait-il donc possible que cet inattaquable cœur eût subi...

BILLY, *entrant.* – Que monsieur m'excuse ! ... Mais Benjamin vient d'envoyer de chez le pharmacien du coin pour dire que sa tête lui fait plus mal que tout à l'heure et qu'il serait obligé au Dr Watson s'il voulait venir y donner un coup d'œil.

WATSON. – Certainement ! ... J'y vais tout de suite... *Prenant son chapeau.* C'est singulier... Cette blessure n'avait pourtant pas l'air si sérieuse... *À Holmes.* Je reviens dans cinq minutes. *Il sort. Un temps.*

HOLMES. – Billy ?

BILLY. – Monsieur ?

HOLMES. – Qui est venu faire cette commission de la part de Forman ?

BILLY. – Le garçon du pharmacien.

HOLMES. – Lequel de ses garçons ?

BILLY. – Ce doit être un nouveau, car je ne l'avais encore jamais vu.

HOLMES, *vivement.* – Vite, Billy ! Courez derrière le docteur. Je redoute pour lui quelque danger… Revenez me mettre au courant immédiatement. Ne prenez pas la peine de monter jusqu'ici… sonnez deux fois à la porte d'en bas… J'entendrai… Surtout hâtez-vous.

BILLY. – J'y cours, monsieur.

Il sort rapidement. Holmes reste sans bouger et comme hésitant. Il fait un pas vers la salle à manger puis s'arrête brusquement prêtant l'oreille. Il se tourne vers la cheminée et prend une pipe dans sa main gauche. il la bourre et l'allume tout en écoutant. La pipe entre les dents, il va vers la table où il a déposé son revolver et le glisse dans la poche de sa robe de chambre, où il continue à le tenir dans sa main. Il semble très à l'aise et ne perd pas de vue la porte.

SCÈNE VIII

SHERLOCK HOLMES, MORIARTY

Moriarty entre par la porte de l'antichambre. Il marche d'un pas résolu, mais s'arrête sur le seuil, les yeux fixés sur Holmes. Il tient sa main droite derrière son dos. Au moment où Moriarty fait un pas en avant, la main de Holmes se crispe involontairement dans la poche de sa robe de chambre.

MORIARTY, *avec calme.* – C'est une dangereuse habitude de garder des armes à feu dans la poche de sa robe de chambre.

HOLMES. – Dans trois minutes, on vous transportera à l'hôpital si vous continuez à garder votre main derrière le dos. Laissez votre revolver où il est, vous entendez.

MORIARTY. – Soit ! Je désarme, mais c'est à la condition que vous m'imiterez. *Les deux hommes très lentement remettent dans leurs poches les revolvers qu'ils en avaient brusquement tirés.*

HOLMES. – Voilà ! ... Il faut savoir faire des concessions aux gens qu'on reçoit.

MORIARTY. – Vous ne me connaissez évidemment pas, monsieur Holmes ?

HOLMES, *retirant sa pipe de sa bouche et laissant échapper une bouffée de fumée.* – Je vous demande pardon ! J'ai ce plaisir. Je dirais même que depuis un instant, je vous attendais. Veuillez prendre une chaise, monsieur Moriarty... Si vous avez, comme il me semble, quelque communication à me faire, j'ai cinq minutes à vous accorder.

Un temps. Moriarty fait un mouvement avec sa main droite comme pour prendre quelque chose dans son pardessus, Il s'arrête brusquement en voyant Holmes l'ajuster avec son revolver, et sa main reste dans la position exacte où elle s'est arrêtée.

HOLMES. – Pardon ! Mais puis-je vous demander ce que vous alliez faire ?

MORIARTY. – Regarder l'heure à ma montre, puisque votre temps est si mesuré.

HOLMES. – Ne prenez pas cette peine. Je vous dirai quand les cinq minutes seront écoulées.

Moriarty s'avance lentement jusqu'au dossier de la chaise que lui a désigné Holmes, sur lequel il continue à avoir les yeux fixés. Il ôte son chapeau et s'incline doucement pour le poser sur un tabouret. Holmes replace son revolver sur la table. Mais, à ce moment, Moriarty lève à nouveau sa main droite. Holmes reprend tranquillement son revolver, prêt à tout événement. Moriarty en voyant le geste de son adversaire porte la main à sa gorge. Il ôte un cache-nez de laine qui lui entoure le cou et le met dans son chapeau. Pendant ce temps, simultanément, Holmes regagne l'autre côté de la table qui se trouve ainsi entre deux, et pose son revolver sur cette table.

MORIARTY. – Vous devez probablement avoir réfléchi à ce que je viens vous dire.

HOLMES. – Et vous avez sans doute réfléchi à ce que je vais vous répondre.

MORIARTY. – M'est-il permis de vous demander, monsieur Sherlock Holmes, s'il entre dans vos intentions de continuer à vous occuper de moi encore longtemps ?

HOLMES. – Mais jusqu'à ce que je sois arrivé au but que je poursuis, monsieur Moriarty.

MORIARTY. – Je regrette cette détermination, et moins pour moi, laissez-moi vous le dire, que pour vous.

HOLMES. – Je partage vos regrets, professeur, mais à votre endroit seulement, et à cause de la position fâcheuse dans laquelle vous allez prochainement vous trouver.

MORIARTY. – Puis-je vous demander à quelle position vous faites allusion ?

HOLMES. – Mais à celle qu'occupe généralement cinq ou six pieds du sol, au bout d'une corde, l'homme que la loi condamne à être pendu !

Moriarty fait un pas vers Holmes. Il s'arrête immédiatement envoyant la main de celui-ci se poser sur son revolver.

MORIARTY. – Et vous vous figurez que je vous laisserai le loisir de contempler ce réjouissant spectacle ?

HOLMES. – Ceci me préoccupe fort peu pourvu que le spectacle ait lieu…

À cette réponse, Moriarty fait un mouvement brusque. Holmes saisit son arme et le met en joue. Moriarty est maintenant tout près de la table qui, seule, le sépare d'Holmes.

MORIARTY, *avec colère.* – Savez-vous que vous avez une belle audace de me faire en face un pareil aveu ? Mais cette audace vient de votre ignorance !… Avez-vous l'illusion de croire que je serais ici si je n avais pris toutes mes mesures pour garantir ma sûreté…

HOLMES. – Non, professeur… Je ne vous méconnais pas au point de vous supposer un tel courage.

MORIARTY. – Vous savez, n'est-ce pas, que votre ami le docteur et votre fidèle Benjamin ne seront pas de retour avant quelque temps ?

HOLMES. – Je m'en doute.

MORIARTY. – Puisque leur absence prolonge notre tête à tête, nous allons pouvoir traiter de nos affaires en toute tranquillité, sans crainte d'être dérangés !... Et d'abord, je désirerais appeler votre attention sur quelques remarques que j'ai notées sur ce carnet... *Il porte rapidement la main à sa poche de côté.*

HOLMES. – Bas les mains ! *Moriarty arrête brusquement son mouvement.* Bas les mains, je vous dis !... Je vous dispense de me montrer le carnet auquel vous faites allusion !

Moriarty laisse retomber sa main sur son genou.

MORIARTY. – C'est dans le but de...

HOLMES. – C'est un but qui ne m'intéresse pas.

MORIARTY, *faisant une nouvelle tentative pour lever les mains.* – Mais je voudrais vous montrer...

HOLMES. – Et moi je ne veux pas voir ! Je vous répète que ce carnet m'est indifférent. Cependant... *Il appuie de la main gauche sur la sonnette électrique en tenant toujours son revolver de la main droite.* Je vais vous prouver encore mon souci d'être agréable à mes hôtes...

Un silence.

MORIARTY. – Il me semble que votre domestique ne répond pas vite à votre sonnette.

HOLMES. – Tranquillisez-vous, il finira bien par répondre.

MORIARTY. – Peut-être tardera-t-il plus que vous ne le supposez. *Moriarty a repris son foulard qu'il remet à son cou essayant encore à l'abri de ce mouvement, de porter la main droite à sa poche. Un geste de Holmes armé de son revolver l'arrête.*

HOLMES. – Je vais sonner encore une fois. *Il sonne.*

MORIARTY, *froidement.* – Je crois être à peu près certain qu'il ne viendra pas...

HOLMES, *avec indignation.* – Vous vous seriez attaqué à cet enfant ?

MORIARTY. – Quelle supposition ! ... Mais il est peut-être retenu malgré nous...

HOLMES. – Cela peut en effet arriver à tout le monde... Qui sait si demain, monsieur Moriarty, le même désagrément ne vous arrivera pas.

SCÈNE IX

LES MÊMES, BILLY

Billy entre encourant, sa livrée est complètement en lambeaux, le devant de sa veste n'existe pour ainsi dire plus. Geste de colère de Moriarty à sa vue.

BILLY. – Excusez-moi, monsieur, mais tandis que je courais chez le pharmacien, un ivrogne qui marchait en sens inverse m'a heurté et je suis tombé par terre...

HOLMES. – Et vous avez mis si longtemps à vous relever ?

BILLY. – C'est qu'au même moment une automobile descendait la rue à toute vitesse... Le conducteur n'a pas eu le temps d'arrêter...

HOLMES. – Et ? ...

BILLY, *souriant*. – Et la voiture m'a passé sur le corps... Mais quand on est agile, il faut que ça serve... Je me suis allongé vivement dans le sens de l'automobile et je m'en suis tiré comme monsieur voit... Par exemple, ma livrée a été plus endommagée que moi.

HOLMES. – Je suis heureux, Billy, que vous ayez pu échapper à ce danger... Et je suis certain que monsieur qui semblait s'intéresser à votre aventure partage le plaisir que j'éprouve...

BILLY, *à Moriarty*. – Merci bien, monsieur.

HOLMES. – Justement, Billy ! Monsieur désirerait que vous lui rendiez le service de prendre quelque chose dans la poche droite de son vêtement... *Holmes a désigné Moriarty en étendant sa main droite qui est toujours armée de son revolver. Mouvement de Moriarty encore une fois calmé à la vue de l'arme*. Il n'est pas tout à fait dans son assiette aujourd'hui et le moindre mouvement le fatigue... Ayez donc la complaisance de faire celui-là pour lui... Dans la poche... droite.

Billy obéissant à Holmes va à Moriarty et tire de la poche de celui-ci un revolver.

BILLY. – Est-ce cela, monsieur ?

HOLMES. – Parfaitement !... Veuillez poser cette arme sur la table... Pas là, Billy... un tout petit peu plus près de moi.

BILLY, *après avoir mis le revolver sur la table à portée de Holmes.* – Faut-il voir s'il y en a un autre ?

HOLMES. – Inutile de vous donner cette peine ! Les tentatives réitérées de monsieur pour tirer cette arme de sa poche me font croire qu'il ne doit avoir que celle-là sur lui.

BILLY. – C'est tout ce que monsieur désire ?

HOLMES. – Maintenant que vous avez votre... carnet, professeur, je ne pense pas que les services de mon groom vous soient nécessaires plus longtemps ? Non ?... Vous pouvez vous retirer, Billy.

Pendant que Billy sort, Holmes joue négligemment avec le revolver de Moriarty.

MORIARTY, *les dents serrées.* – Parlons peu et parlons bien ! ... Le 4 janvier dernier, vous avez commencé à vous occuper de moi... Le 23, vous m'avez gêné, et aujourd'hui, à la fin d'avril, vous semblez décidément vouloir vous attaquer à ma liberté...

HOLMES. – À quelle conclusion en arrivez-vous ?

MORIARTY. – À celle que je vais vous notifier... Si vous ne vous décidez pas à me laisser tranquille, monsieur Holmes, à partir de la minute présente, je ne donnerai plus ça de votre vie. *Jeu de scène en faisant claquer son ongle sur ses dents.*

HOLMES. – Eh bien, mon cher monsieur Moriarty, je vais entrer dans vos vues. *Mouvement de Moriarty.* Je suis décidé à ne plus m'occuper de vous à compter de demain soir dix heures...

MORIARTY. – Pourquoi ce délai ?

HOLMES. – Parce qu'à cette heure-là, cher monsieur, vous signerez vous-même votre écrou à la prison de Newgate… Et que moi non plus, je ne donnerai pas ça de votre vie… *Même jeu de scène que plus haut.*

MORIARTY. – J'avais raison tout à l'heure de dire que vous ne me connaissez pas… Il y a vingt-quatre heures d'ici à demain, c'est-à-dire vingt-quatre fois plus de temps qu'il n'en faut pour déblayer ma route de tout ce qui la gêne… J'avais provoqué cet entretien pour vous offrir une chance de salut, en renonçant à une lutte qu'aucune police du monde n'est de taille à soutenir… Votre intelligence m'intéressait, car je sais apprécier le talent et j'hésite à le supprimer quand je peux faire autrement… Vous ne l'avez pas compris ! Tant pis pour vous !

HOLMES. – Quand j'étais tout petit, monsieur Moriarty, ma nourrice m'a appris à ne pas trembler devant les fantômes et les loups-garous…

MORIARTY. – Votre nourrice était une femme de bon sens, monsieur Holmes… Mais elle aurait dû vous dire qu'il y a des loups-garous qui mordent et des fantômes qui tuent…

Tous les deux se bravent du regard.

HOLMES. – Je suis désolé, professeur, mais le plaisir de votre conversation me fait oublier des affaires importantes auxquelles je dois mes soins…

Il se tourne du côté de la cheminée et semble chercher une allumette. Moriarty se lève doucement, prend son chapeau les yeux fixés sur Holmes. À la vue du revolver qui est resté sur la table, il fait lentement un pas de côté et dépose son chapeau à côté du pistolet pour rajuster son foulard. Holmes enflamme une allumette et allume nonchalamment sa pipe. Moriarty en

reprenant son chapeau dirige doucement la main vers son revolver qu'il parvient à saisir.

MORIARTY. – Je vous ai averti du danger que vous courriez... Mes conseils ne vous ont pas persuadé... Ceci vous convaincra peut-être...

Rapidement, il lève son arme vers Holmes, et appuie sur la gâchette pour faire feu. Holmes s'est retourné tranquillement sur lui, continuant à allumer sa pipe, de telle sorte, que l'arme est dirigée en plein sur son visage. On entend le claquement du chien répété trois ou quatre fois de suite, sans que le revolver parte.

HOLMES. – Excusez-moi... *Il jette son allumette et prend dans la poche de sa robe de chambre plusieurs cartouches qu'il jette dans le chapeau que tient Moriarty.* Je ne supposais pas que vous auriez encore besoin de votre revolver... J'avais retiré les cartouches et je les avais mises dans ma poche. Mais vous les trouverez là au complet.

MORIARTY, *maîtrisant son dépit et avec dédain.* – C'est de l'escamotage, cela, monsieur Holmes !

HOLMES, *souriant.* – Dans notre métier, il faut bien faire un peu de tout.

Il va à la cheminée et sonne.

Mouvement de rage de Moriarty.

BILLY, *entrant.* – Monsieur a sonné ?

HOLMES. – Reconduisez monsieur, Billy, avec tous les égards qui lui sont dus.

BILLY. – Par ici, monsieur.

MORIARTY, *il regarde Holmes avec rage et lui tendant le poing*. – Nous nous reverrons, Sherlock Holmes !

HOLMES. – J'en serai toujours enchanté, professeur Moriarty !

Il continue à allumer sa pipe et lance presque au visage de Moriarty une longue bouffée de fumée. Celui-ci avec un geste de fureur se dirige vers la porte que lui indique Billy.

RIDEAU

ACTE IV

DÉCOR: La Chambre du Sommeil, à Stepney. Une pièce spacieuse et obscure à l'étage supérieur d'une vieille maison donnant sur un des quais les plus lointains de la Tamise. Les murs s'effritent, par places. Des caisses de tous genres et de toutes dimensions, des tonneaux. Les poutres massives, qui soutiennent le plafond s'élèvent ça et là sur la scène. L'aspect du grenier d'un entrepôt quelconque. Au fond une large porte de chêne très solide, garnie de verrous et de barres de fer. À droite, porte d'une armoire creusée dans le mur. À gauche, fenêtre dont les vitres sales et pleines de toiles d'araignées empêchent de voir au travers. Derrière cette fenêtre, des barreaux solides. Contre le mur de gauche, une vieille table salie et noirâtre. Une ou deux chaises de paille. La seule lumière qui éclaire la pièce est celle d'une lanterne sourde portée par Fletcher.

SCÈNE I

FITTON, JARVIS, puis FLETCHER

Jarvis est assis sur une vieille caisse, à gauche, sans bouger, comme quelqu'un qui attend. Fitton est assis sur la table. La porte du fond s'ouvre livrant passage à Fletcher, qui porte une lampe de sûreté. Il s'arrête un moment, et regarde autour de lui, dans la demi-obscurité qui l'entoure.

JARVIS, *d'un ton lent et morne.* – C'est vous; Fletcher ! Qu'est-ce que vous venez faire ici ?

FLETCHER, *même intonation.* – Je suis envoyé par le patron. Nous avons à travailler, ce soir.

JARVIS. – Oui. J'ai reçu une dépêche de Bassik qui me prévient.

Un temps.

FITTON. – La dernière fois que la Chambre du Sommeil a servi, pour qui était-ce ?

JARVIS. – Je ne sais pas le nom. C'est un homme qui est venu un soir avec Bassik, un négociant étranger avec lequel il avait voyagé en chemin de fer.

FITTON. – Et aujourd'hui, pour qui opérons-nous ?

FLETCHER. – Bassik ne me l'a pas dit.

JARVIS. – Quand le client sera là, nous le verrons bien !

SCÈNE II

LES MÊMES, BRIBB, puis BASSIK

Bribb entre doucement, examinant les êtres avec inquiétude. Au bruit, Fletcher lève sa lanterne pour voir qui entre.

BRIBB. – Bonsoir, messieurs... Quelqu'un de vous peut-il me dire si c'est bien ici que je rencontrerai Alfred Bassik avec qui j'ai rendez-vous. Silence général. Je vous demande pardon !... Peut-être n'avez-vous pas entendu ma question ?

FLETCHER. – Nous n'en savons pas si long, mon garçon !...

FITTON. – La personne que vous cherchez est peut-être ici...

JARVIS. – Et peut-être n'y est-elle pas ?

BRIBB. – Me voilà fixé ! Je vous remercie. *Silence*. Drôle de maison... On ne peut pas dire que son aspect soit précisément gai ! ... Mais enfin, elle a son caractère. *Il tire une cigarette de son étui, la met dans sa bouche et prend une boîte d'allumettes sur laquelle il se prépare à en frotter une.*

FLETCHER ET LES AUTRES, *vivement.* – Pas d'allumette !...

BRIBB. – Hein ?

JARVIS. – Il y a du danger !

Bribb s'arrête instantanément et tourne la tête autour de lui, avec précaution, comme s'il s'attendait à trouver à ses côtés des barils de nitroglycérine.

BRIBB. – Du danger ? Je ne vois pas où ?

FLETCHER. – Si vous allumiez, vous le verriez !

La porte s'ouvre, livrant passage à Bassik.

BASSIK. – Ah ! Bribb, vous êtes là !... Je vous attendais sur le quai...

BRIBB. – Vous m'aviez donné rendez-vous dans la maison... Alors, je suis entré ! ... Si j'en juge par la réponse de ces messieurs, vous n'avez pas l'air d'y être très connu !

BASSIK. – Ces messieurs sont discrets : c'est leur consigne... Vous vous êtes procuré la corde dont je vous ai parlé, Jarvis ?

JARVIS, *montrant un rouleau de corde, sur le plancher, derrière lui.* – Voilà !

BASSIK. – C'est vous qui êtes dans ce coin, Fitton ?

FITTON. – Oui, monsieur.

BASSIK. – Et Fletcher ?

FLETCHER. – Présent !

Ils parlent chacun d'un côté de la pièce et Bribb se retourne vers eux au fur et à mesure qu'il entend les voix.

BASSIK. – Il va falloir jouer serré ce soir, mes enfants ! Nous avons affaire à un rude gaillard !

FITTON. – Vous n'avez pas dit à qui.

BASSIK. – À Sherlock Holmes !

FLETCHER, *avec surprise et joie.* – Vrai ?

JARVIS. – Eh bien ! monsieur Bassik, vous pouvez compter qu'on se donnera du coton pour être à la hauteur.

FLETCHER. – Il ne sortira pas d'ici.

BASSIK. – Ça vaudra mieux, car s'il en sortait, il pourrait nous en cuire à tous !

JARVIS. – Je n'aurai jamais eu tant de plaisir que ce soir à tourner mes robinets !

BASSIK. – Ayez soin que tout soit en ordre. Le professeur va venir inspecter le champ de bataille.

FITTON. – Pas possible ! ... Le patron se dérange ?

BASSIK. – Oui. Il veut voir par lui-même si la souricière est bien tendue. Et tenez, je l'entends qui monte ! ... Le voici.

SCÈNE III

LES MÊMES, MORIARTY, ORLEBAR

MORIARTY, *entrant*. – Ah ! Vous voilà, Bassik ?

BASSIK. – Oui, monsieur. J'étais venu tout examiner selon vos ordres.

MORIARTY. – Fletcher est là aussi ?

FLETCHER. – De ce côté, monsieur.

MORIARTY. – Vous avez vos hommes ?

FLETCHER. – Tous au complet, et bien stylés.

MORIARTY. – Avez-vous pensé à faire une provision de gaz, si par accident la ville arrêtait la distribution.

JARVIS. – Le réservoir est plein, monsieur.

MORIARTY, *montrant la porte de droite*. – Qu'est-ce que cette porte, Bassik ?

BASSIK. – C'est une armoire où nous serrons quelquefois nos outils. *Il ouvre la porte du placard que Fletcher éclaire avec sa lanterne.*

MORIARTY. – Elle n'a aucune issue ?

BASSIK. – Aucune ! C'est un placard dans le mur. *Il referme la porte.*

MORIARTY. – Cette fenêtre !

BASSIK. – Condamnée depuis longtemps.

MORIARTY. – On peut casser les vitres !

BASSIK. – Celui qui s'en aviserait se trouverait en face d'une demi-douzaine de barreaux qu'il aurait du mal à briser.

FLETCHER. – L'homme sera ligoté avant qu'il ait le temps de faire du dégât.

MORIARTY. – Vous êtes sûr qu'il n'y a pas de fentes, pas d'interstices par où l'air puisse passer ?

BASSIK. – Pas un trou d'aiguille, monsieur ! La moindre crevasse est bouchée hermétiquement.

MORIARTY. – Et cette porte ?

BASSIK. – C'est du cœur de chêne, et double en épaisseur.

MORIARTY. – C'est par là que sortent les hommes pour aller ouvrir le gaz ?

BASSIK. – Oui, monsieur.

MORIARTY. – Et il est impossible qu'on puisse les suivre ?

BASSIK. – Impossible ! Vous avez vu les verrous au dehors, et les deux barres transversales pour plus de sûreté.

FITTON, *montrant une des énormes poutres verticales qui s'élèvent au milieu du théâtre et supportent le plafond.* – Nous attachons d'abord l'homme à cette poutre.

MORIARTY. – Fletcher, faites devant moi la manœuvre des verrous.

FLETCHER, *se levant.* – Voilà, monsieur. *Il sort par la porte du fond, et immédiatement on entend le fracas des verrous et la pose des barres.*

BASSIK. – C'est à peu près le même système que dans votre cabinet de travail, mais renforcé.

MORIARTY. – Oui... Il me semble que tout cela manœuvre comme il convient.

Bruit des verrous et des barres qu'on rouvre. Fletcher rentre.

MORIARTY, allant à lui. – Fletcher, vous vous retirerez dans le corridor avec vos hommes, et vous attendrez que M. Orlebar, *il le désigne*, ait eu avec la personne qui va venir un entretien, dans lequel il doit régler une affaire personnelle... Que ces messieurs se tiennent cachés, et assez loin pour que Sherlock Holmes ne puisse soupçonner leur présence... *À Bassik.* Qui conduit la voiture, ce soir ?

BASSIK. – Paddy Plum, monsieur. Je lui ai donné l'ordre de faire un tour d'environ une heure pour que son voyageur ne se doute ni de la direction dans laquelle on le conduit, ni de la distance qu'il parcourt. La voiture arrêtera à la petite porte de l'allée, et Plum montrera le chemin à notre homme jusqu'ici.

MORIARTY. – Les volets de bois du fiacre sont solides ?

BASSIK. – Et fermés à clef.

MORIARTY, *regardant la lampe.* – Qu'est-ce que c'est que cela ?... Une lampe de sûreté...

BASSIK. – C'est à cause des émanations de gaz qui pourraient rester dans la pièce.

MORIARTY. – Je n'en veux à aucun prix ! Si Sherlock Holmes la voit, il se doutera de quelque chose. *Reniflant.* Je ne sens d'ailleurs aucune odeur, et vos robinets sont bien fermés... Dites à Séraphin de se procurer une lampe ordinaire... *Bassik sort, regardant autour de lui.* Apportez cette table-là au milieu.

Fletcher et Jarvis apportent la table au milieu du théâtre.

MORIARTY. – Bien ! ... Maintenant, Fletcher, et vous autres, *les hommes se rapprochent*, rappelez-vous une chose : tout coup de feu est interdit ce soir ! Ne brûlez pas une capsule... On pourrait entendre le bruit en bas, dans l'allée... Faites en sorte de vous emparer du revolver que notre adversaire porte toujours sur lui avant qu'il ait idée de s'en servir... Deux d'entre vous attireront son attention sous quelque prétexte; l'autre se glissera par derrière, et subtilisera l’arme dans sa poche. Tout le reste alors deviendra facile... Vous êtes adroit, Fletcher... Chargez-vous de cette délicate opération.

FLETCHER. – Entendu, monsieur !

Rentre Bassik avec une lampe à huile, une de ces lampes bon marché, cristal opale, abat-jour semblable.

MORIARTY, *à Bassik.* – À la bonne heure !... Maintenant, vous pouvez éteindre votre lampe...

JARVIS. – Nous en aurons besoin tout à l'heure quand nous aurons soufflé l'autre.

BASSIK. – Mais il ne faut pas qu'on la voie...

MORIARTY. – Alors, ne l'éteignez pas ! Couvrez-la seulement avec quelque chose !

FITTON, *à Fletcher.* – Tiens ! *Il prend la lampe et la met dans une grande caisse dont il applique l'ouverture contre le mur, de façon à cacher toute lumière.*

MORIARTY. – Appuyez la caisse au mur pour qu'on ne voie pas lumière !

BASSIK. – Monsieur, il serait imprudent de rester ici davantage... La voiture peut être en avance...

MORIARTY. – Monsieur Orlebar ! *Orlebar qui est dans le fond, avec Bribb, descend.* Vous avez entendu ma recommandation à ces messieurs... Ils attendront pour agir que vous ayez terminé. **ORLEBAR.** – J'ai compris.

MORIARTY. – C'est pour vous donner le moyen d'obtenir la somme dont nous avons parlé. Mais tout ce qu'on trouvera sur le cadavre, sera partagé selon nos règles ordinaires.

ORLEBAR. – Je m'arrangerai pour sauvegarder mes intérêts auparavant.

MORIARTY. – Quand vous aurez empoché votre argent, vous n'aurez qu'à donner deux coups du petit sifflet qui pend à votre chaîne... Mes hommes comprendront que c'est leur tour d'entrer en scène. *Faisant quelques pas vers la porte.* Et maintenant, je vous souhaite bonne chance à tous... À propos,

Fletcher, avant de quitter M. Sherlock Holmes, ayez soin de lui présenter mes compliments et mes meilleurs vœux pour le petit voyage qu'il va faire. *Il sort avec Bassik.*

SCÈNE IV

LES MÊMES, MOINS MORIARTY

ORLEBAR. – Il vaudrait mieux cacher cette corde...

Jarvis ramasse la corde qui est par terre, et la cache dans un tonneau.

FITTON, *il examine la fenêtre, regarde la fermeture et fait signe à Fletcher que tout est en sûreté de ce côté. Orlebar considère, près de la lampe, le faux paquet de lettres qu'il a tiré de sa poche. S'approchant de lui.* – Vous avez saisi... Nous sommes dans le corridor, juste après le tournant, pour qu'on ne puisse pas nous voir en venant ici.

ORLEBAR. – Et vous arrivez sur mon coup de sifflet ?

FLETCHER. – Soyez tranquille. Nous ne perdrons pas de temps !

Sortent Fletcher, Fitton et Jarvis.

Bribb qui a montré quelques signes d'impatience pendant la scène, et tordu nerveusement sa moustache, regarde sa montre.

BRIBB. – Diable ! Diable ! Diable ! Diable ! ... Voilà encore que ça prend une tournure qui ne me va pas...

ORLEBAR. – Qu'est-ce que tu as à te trémousser ?

BRIBB, *se grattant la tête.* – S'il faut te parler franchement, Jim, ce qui se mijote ici n'est pas de ma partie... Qu'est-ce que tu veux ? Je suis un garçon paisible, estimé dans son quartier...

ORLEBAR. – Et payant régulièrement son terme... Je connais la chanson...

BRIBB. – Mon vieux, ouvrir la panse d'un coffre-fort ou percer le plafond d'une maison de banque... à la bonne heure... voilà qui rentre dans mes goûts !... Mais s'attaquer à un homme cela amène toujours certaines complications... Et j'ai horreur des complications !

ORLEBAR. – Écoute ! Tout ce que je te demande c'est de descendre dans la ruelle, et de me prévenir dès l'arrivée de la voiture.

BRIBB. – Il faudra que je remonte, alors ?

ORLEBAR. – Inutile. Tu as ton sifflet de cab sur toi ?

BRIBB. – Toujours.

ORLEBAR. – Eh bien quand tu verras de loin Paddy Plum, sur son siège, tourner le coin de la rue, siffle deux fois dans ton instrument.

BRIBB. – Compris ! ... Mais en m'entendant siffler s'il allait venir un cab ?

ORLEBAR. – Eh bien ! tu le prendras pour rentrer !

BRIBB. – C'est juste !... Alors tu n'auras plus besoin de moi ? **ORLEBAR.** – Non.

BRIBB. – Ce que je vais me trotter !... Et, tu sais, mon vieux, bonne chance ! *Il serre la main d'Orlebar, et sort rapidement.*

SCÈNE V

ORLEBAR, puis ALICE

Orlebar va à la table et arrange la mèche de la lampe. Il prend deux chaises et les places de chaque côté de la table. En faisant ce dernier mouvement, il s'arrête, comme s'il avait entendu un bruit au dehors. Mais il semble se rassurer et continue sa besogne. Il s'assoit sur une des chaises, en réfléchissant, tire de sa poche un cigare, et, en continuant à méditer, le tient un moment à la main sans l'allumer. Puis il va frotter une allumette sur sa boîte... mais se ravise. À ce moment, la porte s'ouvre, Orlebar se lève, et reste stupéfait en voyant entrer Alice Brent.

ORLEBAR. – Vous ? ... Qu'est-ce que vous venez faire ici ?

ALICE, *sans répondre à la question.* – C'est donc vrai ?

ORLEBAR. – Comment avez-vous trouvé le chemin de cette maison ?

ALICE. – Je vous ai suivi dans un cab.

ORLEBAR. – Et vous avez averti la police peut-être ?

ALICE. – Non ! j'avais peur de voir arriver celui que vous attendez. Je le guettais.

ORLEBAR. – Pour le prévenir ?

ALICE. – Pour le prévenir ? Oui !...

ORLEBAR. – Alors, vous avez bien fait de monter.

ALICE. – Je suis montée pour avoir la certitude de...

ORLEBAR. – De quoi ?

ALICE. – Qu'il ne va pas se passer autre chose que ce que je sais...

ORLEBAR. – Vous savez donc qu'il va se passer quelque chose ?... Ainsi, nous continuons à avoir des espions dans la maison !

ALICE. – Je sais que votre projet est de duper, de voler l'homme qui va venir ! *S'avançant vers lui.* Mais je demande maintenant si vous ne méditez pas autre chose ?

ORLEBAR. – Et que pourriez-vous faire, si c'était vrai, ma belle ?

ALICE. – Vous acheter ! Des hommes comme vous sont toujours à vendre !

ORLEBAR. – Ça dépend du prix. Quel est le vôtre ?

ALICE. – Le paquet de lettres que vous convoitez, le vrai ! Toutes les preuves, tous les documents que vous avez voulu m'arracher, je vous les donne !

ORLEBAR. – Vous les avez sur vous ?

ALICE. – Non, mais en quelques minutes, je peux me les procurer,

ORLEBAR, *avec un léger désappointement.* – Ah ?... *Il va à la table.* Et c'est pour M. Sherlock Holmes que vous consentez à un tel sacrifice. Vous le croyez donc votre ami ?

ALICE. – Je n'ai pas pensé à cela. Je ne pense qu'à le sauver, car je devine que vous avez un autre projet.

ORLEBAR, *jouant la naïveté.* – Un autre projet ?... Lequel ?... Vous voyez bien que je suis seul ici... M. Sherlock Holmes et moi, nous allons tranquillement causer affaires... Quel mauvais dessein aurais-je contre lui ?

ALICE. – Où sont allés les hommes qui étaient avec vous tout à l'heure !

ORLEBAR. – Quels hommes ?

ALICE. – Trois individus de mauvaise mine que j'ai vu entrer par la porte de la rue.

ORLEBAR, *négligemment.* – Ah ! Je sais de qui vous parlez !... ils sont montés par un autre escalier... Ce sont des locataires qui allaient dans le bâtiment du fond de la cour... Tenez ! Vous pouvez les voir par cette fenêtre !

Elle se dirige rapidement vers la fenêtre. Elle a un mouvement d'hésitation envoyant Orlebar marcher de son côté, mais elle le surmonte vite et jette un regard par la croisée. La saleté des carreaux l'empêche de voir au dehors.

ALICE, *se retournant et montrant la porte.* – Je voudrais jeter un coup d'œil dans ce corridor, si vous le permettez...

ORLEBAR, *d'un ton menaçant.* – Ah ! voilà ! c'est que... justement... je ne permets pas !

ALICE. – Vous ne comptez pas me garder ici malgré moi ?

ORLEBAR. – Non ! Non ! Soyez tranquille, je ne vous garderai pas… ici !

ALICE. – Où sont ces hommes ?… car je ne crois pas à votre explication !

ORLEBAR. – Puisque vous tenez à les voir, on va vous faire ce plaisir-là. *Il va à la porte et siffle doucement.*

SCÈNE VI

LES MÊMES, FITTON, FLETCHER, JARVIS

Ils apparaissent vivement et sans bruit par la porte, et examinent Alice avec surprise.

ALICE. – Je savais qu'ils étaient cachés… Et je vois clairement votre plan… C'est à lui que vous en voulez tous.

Elle se dirige rapidement vers la fenêtre pour essayer de l'ouvrir, mais, n'y parvenant pas, elle va vers la porte du placard. Orlebar l'arrête au passage.

ORLEBAR. – Ne vous alarmez pas… Il ne s'agit que d'une plaisanterie sans conséquence.

ALICE. – Écoutez ! Vous désirez ardemment ces lettres que je possède… Laissez-moi m'en aller, et je vous les rapporte ici, ou à tout autre endroit que vous m'indiquerez !

ORLEBAR. – Vous n'avez pas besoin de vous déranger. Dites-moi seulement où elles se trouvent.

ALICE. – Je vous le dirai, si vous me promettez de renoncer à tout mauvais dessein contre celui que vous attendez.

ORLEBAR. – C'est entendu ! ... Maintenant, dites où est le paquet.

ALICE. – Attaché au store gauche de la fenêtre de ma chambre... Vous le trouverez facilement.

ORLEBAR. – Fiez-vous à moi ! ... *remontant vers ses acolytes et leur parlant à mi-voix*. Emparez-vous de mademoiselle, et emmenez-la d'ici jusqu'à que Sherlock Holmes soit arrivé. Quand il aura franchi cette porte, dites à Paddy Plum de garder la jeune personne enfermée dans sa voiture. Il ne faut pas qu'elle rentre à la maison avant que j'y sois allé moi-même mettre la main sur le pot aux roses...

FLETCHER, *bas*. – La corde, Jarvis !

ORLEBAR. – Je suis désolé, mais nous allons être forcés de vous mettre en cage !

ALICE. – Vous m'avez promis, si je vous révélais mon secret... **ORLEBAR.** – De ne faire aucun mal à Sherlock Holmes ? Eh bien ! il n'a pas encore à se plaindre de nous !

ALICE. – Alors, renvoyez ces hommes !

ORLEBAR, *avec ironie*. – Comment donc ? *Se tournant vers les autres*. Allez vous-en, mes enfants ! Je n'ai plus besoin de vous !

Ils ne bougent pas.

ALICE, *les regardant terrifiée*. – Ils ne vous obéissent pas ! Ils sont...

Jarvis la saisit. Elle veut résister, mais Fitton et Fletcher viennent à la rescousse et la ligotent rapidement. Fletcher tire de sa poche un foulard avec lequel il se prépare à la bâillonner. Le mouvement de la lutte a amené Alice et ses assaillants du côté du placard de droite. Au moment où on finit de lui attacher les mains, un sifflement aigu résonne comme s'il venait de la rue. La lutte s'arrête. Second coup de sifflet.

FITTON. – Qu'est-ce que c'est que ça ?...

ORLEBAR. – C'est lui ! C'est Sherlock Holmes !...

FLETCHER. – Comment le savez-vous ?

ORLEBAR. – Ce coup de sifflet vient de Bribb... Je l'ai mis aux aguets !

FITTON. – Alors, nous n'avons pas le temps de faire disparaître cette femme...

ORLEBAR. – Tenez ! Enfermez-la ici. *Il montre le placard.*

JARVIS. – Bonne idée !

FLETCHER. – Dépêchons ! *À Fitton.* Ouvre la porte, toi ! Vite donc !

Fitton va au placard qu'il ouvre. À ce moment, Alice, en se défendant, échappe à ceux qui la tenaient, mais Fitton remet brutalement la main sur elle. La terreur qu'elle éprouve, le bâillon qui la serre, provoquent, chez elle, une faiblesse. Les deux hommes en profitent pour la transporter dans le placard dont Jarvis repousse la porte sur elle.

JARVIS. – Il n'y a pas de serrure à cette sacrée porte !

FLETCHER. – Comment faire ? ... La demoiselle a beau être évanouie... Elle se ranimera.

ORLEBAR. – Barricadez la porte !

FLETCHER. – Non, ton couteau, Jarvis !...

Jarvis lui tend un long couteau qu'il ouvre.

ORLEBAR. – Un couteau ne remplace pas une serrure ! **FLETCHER.** – Si ! Quelquefois !

FITTON. – Enfonce-le à fond !

Jarvis enfonce violemment son couteau dans la porte de façon à ce qu'il la traverse en se fixant dans le chambranle.

FITTON. – Si nous tardons, Holmes va nous trouver ici !

JARVIS. – Eh bien, tant mieux ! Nous lui sauterons sur le dos tout de suite.

ORLEBAR, *vivement.* – Non pas !... Il est convenu que je dois le voir d'abord !

JARVIS. – Oui. Ce sont les ordres du patron. Nous avons peut-être le temps de gagner l'allée ?

FLETCHER. – Alors, dépêchons !

Ils disparaissent tous les trois par la porte qui reste ouverte. Orlebar descend jusqu'à la porte du placard, et en y mettant toute sa force, enfonce encore plus avant le couteau dans les deux planches où il est cloué. Puis, il revient à la table, ôte rapidement son chapeau et son paletot qu'il jette sur un tonneau

vide, et s'assoit d'un air tranquille en mâchonnant le bout de son cigare.

SCÈNE VII

ORLEBAR, SHERLOCK HOLMES

HOLMES, *il entre de son pas ordinaire comme s'il se trouvait dans l'endroit le plus paisible du monde. Il regarde autour de lui, et avec le petit rire sec qui lui est coutumier.* – C'est étrange que tous les bandits choisissent le même endroit pour s'y livrer à leurs petites opérations !... J'espérais pourtant, après cette longue promenade en voiture, que vous alliez me faire voir quelque chose de nouveau !

ORLEBAR. – Vous êtes déjà venu ici, monsieur Holmes ?...

HOLMES. – Plusieurs fois !... Tenez ! À la place où vous êtes, j'ai poignardé un de vos confrères au moment où il essayait de s'évader par cette fenêtre ! ... Corbett, le faussaire...

ORLEBAR. – Corbett ?... Connais pas !

HOLMES. – Tant pis, car il est trop tard pour faire sa connaissance ! ...

ORLEBAR. – Ce que vous me racontez est tout à fait intéressant, mais les temps ont changé depuis lors...

HOLMES. – De vous à moi, monsieur Orlebar, il ne court pas des bruits bien rassurants sur cette demeure... On dit qu'il s'y fait parfois une vilaine besogne... À ma connaissance, plusieurs meurtres d'un caractère assez étrange y auraient été commis... Et j'ai toujours eu le soupçon... *Il s'arrête et renifle doucement.* Parfaitement !... *Ça sent le gaz ! Il va à la fenêtre et passe la*

main le long des rainures. Allons ! mon flair ne me trompait pas !... C'est bien ce que je pensais !

ORLEBAR. – Quoi donc ? ...

HOLMES. – On a peur des courants d'air ici !

ORLEBAR. – Qu'est-ce que vous voulez dire ?...

HOLMES. – Oh ! Rien qui puisse vous intéresser vous et moi, cher monsieur...

ORLEBAR. – Ma foi, monsieur Holmes, puisque vos remarques ne nous concernent pas, si nous nous occupions de l'affaire qui nous réunit... Mon temps est limité.

HOLMES. – Vous avez raison !

Orlebar tire de sa poche le paquet de lettres qu'il jette entre eux, sur la table. Holmes examine le sol, à la lueur de l'allumette, avec laquelle il est en train d'allumer un cigare, sans que ce mouvement soit remarqué par Orlebar.

ORLEBAR. – Eh bien ! Dans ce cas, voici le paquet qui fait l'objet de notre rendez-vous... Je ne l'ai pas encore ouvert, mais miss Brent m'a dit qu'il contenait tout ce que vous désiriez...

HOLMES. – Dans ce cas, il est inutile de l'ouvrir.

ORLEBAR. – Pardon ! Je tiens à vous donner toute garantie !...

HOLMES. – L'affirmation de miss Brent me satisfait complètement. C'est une jeune fille à qui l'on peut se fier.

ORLEBAR. – Venons-en donc au fait. Et voyons quelle somme vous êtes prêt à me donner en échange de ces papiers ?

HOLMES. – Mille livres sterling.

ORLEBAR. – Oh ! ... Nous sommes loin du compte !

HOLMES. – Que demandez-vous donc ?

ORLEBAR. – Cinq mille livres.

HOLMES. – Alors, vous avez raison, monsieur Orlebar, nous sommes loin du compte !

ORLEBAR. – Je regrette vivement de vous avoir occasionné ce dérangement.

HOLMES. – Ne regrettez rien !...

ORLEBAR. – Vous savez que la famille a offert quatre mille livres rien que pour les lettres ?

HOLMES. – Pourquoi n'avez-vous pas accepté ?

ORLEBAR. – Parce que je suis sûr d'obtenir davantage. Vous pensez bien que ceux qui offrent quatre mille livres en donneront cinq !

HOLMES. – Vous vous trompez. Ils ne vous donneront rien du tout.

ORLEBAR. – Comment le savez-vous ?...

HOLMES. – Parce que ceux que ces documents intéressent ont remis entre mes mains le soin de cette négociation.

ORLEBAR. – Voyons ! Triplez votre offre et c'est fait.

HOLMES. – Monsieur Orlebar, mon temps est limité comme le vôtre... J'ai apporté sur moi la somme de mille livres qui est le maximum de ce que je peux vous offrir... Si vous êtes disposé à accepter ce chiffre, ayez la complaisance de le dire... Sinon, permettez-moi de vous souhaiter le bonsoir !

ORLEBAR, *après un temps.* – Eh bien, soit. *Jetant le paquet sur la table.* J'en passe par où vous voulez !...

Holmes se rassied et sort de sa poche un large portefeuille d'où il tire une forte liasse de bank-notes. Il en extrait tranquillement dix billets de cent livres qu'il compte, et laisse le reste de la liasse sur la table en y appuyant simplement son coude, tandis qu'il compte de nouveau les premières. Orlebar le regarde avec des yeux brillants de convoitise.

ORLEBAR. – Je croyais que vous disiez avoir apporté juste mille livres !... Je vois que vous avez un peu plus.

HOLMES. – Il faut toujours prendre ses précautions, vous savez...

Il tend le paquet de bank-notes qu'il vient de compter à Orlebar qui les prend, tout en continuant à avoir les yeux fixés ardemment sur la liasse restée à côté de Holmes. Celui-ci dépose sur le rebord de la table le cigare qu'il est en train de fumer et prend le paquet de lettres qu'il met, de la main droite, dans sa poche, en même temps qu'il fait un geste de la main gauche pour atteindre les autres billets. Orlebar, d'un mouvement rapide, les saisit avant lui, et, dès qu'il les tient, fait un bond en arrière. Holmes se relève vivement.

HOLMES. – Enfin ! Je vous tiens... Et je vous ai amené au point où je voulais ! ... Vous avez été, pendant des années, si avisé

et si malin qu'il était impossible de vous mettre la main au collet ! ... Mais cette petite défaillance d'aujourd'hui vous coûtera cher ! ... Demain, vous serez emprisonné comme voleur !

ORLEBAR, *ricanant.* -Emprisonné ?... Et c'est vous, sans doute, qui vous chargerez de ce soin ?... Mais êtes-vous sûr de pouvoir vous en aller si aisément d'ici vous-même, monsieur Holmes ?

HOLMES. – Oui, j'en suis sûr.

ORLEBAR. – Vous changerez peut-être d'idée tout à l'heure.

HOLMES. – Aisément ou malaisément, j'en sortirai, et mon premier soin sera de vous faire arrêter.

ORLEBAR. – Me faire arrêter ? ... Ah ! Ah ! ... Et pour vol !... En tous cas il vous faudrait un témoin de ce vol... Et vous n'en avez pas !

HOLMES. – À votre tour en êtes-vous sûr ?... Mais dites-moi donc ? ... Est-il dans vos habitudes de fermer les portes de vos appartements avec un couteau comme celui-ci ?

Il désigne du geste la porte du placard de droite. Un léger gémissement se fait entendre de ce côté. Holmes l'écoute avec attention, puis se dirige rapidement vers la porte, arrache le couteau de la planche, et le jette sur le parquet. Orlebar suit son mouvement, et veut l'empêcher d'ouvrir.

ORLEBAR. – Éloignez-vous de cette porte !

Mais Holmes a eu le temps d'ouvrir, et Alice Brent paraît.

SCÈNE VIII

LES MÊMES, ALICE BRENT, puis FLETCHER, FITTON, et JARVIS

HOLMES. – Expliquez-moi donc la présence ici de cette jeune fille !

ORLEBAR. – Puisque vous voulez des explications, vous allez en avoir ! *Il siffle dans le petit sifflet d'argent qui pend à sa montre.*

HOLMES, *déliant rapidement Alice.* – Vous n'êtes pas blessée, miss Brent ?

Entrent Fletcher et Fitton. Ils s'arrêtent un moment près de la porte, surveillant Holmes.

ALICE. – Non, monsieur Holmes, rassurez-vous !... Mais prenez garde... *Elle lui désigne du geste les hommes qui viennent d'entrer.*

HOLMES, *se tournant seulement vers eux.* – Ah ! bonsoir, Fitton !... Enchanté de vous rencontrer... Vous aussi, Fletcher ! ... Je vois que ce n'est pas à M. Orlebar seul que j'ai affaire !

ORLEBAR. – Vous êtes dans le vrai, monsieur Holmes !

HOLMES. – Mais je devine aisément quel est le véritable chef et l'instigateur de cette petite conspiration ! Se tournant vers Alice. J'espère que vous vous sentez un peu plus à votre aise, miss Brent, car il va nous falloir sortir d'ici.

ALICE. – Oh ! oui, oui ! Partons !

FLETCHER, *qui est descendu devant la table.* – Désolé de vous retenir encore, monsieur Holmes... mais j'ai, moi aussi, une affaire dont je désirerais causer avec vous.

Jarvis vient d'entrer à son tour, et descend du côté droit près d'Holmes. Alice est appuyée contre la table.

HOLMES. – Je serai toujours heureux de m'entretenir avec vous, Fletcher. Et je ne manquerai pas de venir vous voir demain matin, dans votre cellule, à la prison où je vais vous envoyer.

FLETCHER. – Je regrette, mais il m'est impossible d'attendre jusque-là. L'affaire en question doit être réglée ce soir.

HOLMES. – C'est bien, Fletcher ! Réglons-la donc !

À ce moment Alice voit Jarvis qui approche à pas de loup derrière Holmes auquel elle désigne le bandit. Holmes se retourne, mais Jarvis l'a déjà saisi par les bras. Un très court corps à corps à la suite duquel Holmes repousse violemment son agresseur qui tombe. Mais il a eu le temps de saisir le revolver de Holmes dans la poche de ce dernier. Orlebar est descendu d'un pas avec les autres hommes, pour aider leur associé.

FLETCHER, *à voix basse à Jarvis, pendant que celui-ci se relève.* – Tu as son revolver ?

JARVIS. – Le voici.

HOLMES, *reconnaissant son adversaire dans l'obscurité.* – Mais c'est ce bon Jarvis ! ... Vous manquiez en effet à cette petite fête ! ... *Il repousse la lampe, prend son cigare qu'il a laissé sur la table, et se remet à fumer tranquillement.* Je ne regrette qu'une chose, c'est que l'organisateur de cette agréable réunion n'ait pas jugé à propos de l'honorer de sa présence... Mais je suis tranquille ! À lui aussi, demain, au même endroit, je pourrai en faire mes compliments !

FLETCHER. – Malgré son absence, monsieur Holmes, il m'a justement chargé de le rappeler à votre souvenir, en vous souhaitant toutes sortes d'agréments dans le voyage qu'il va avoir le plaisir de vous faciliter !

HOLMES, *tout en fumant.* – En vérité, c'est tout à fait aimable de sa part !

FLETCHER. – Pour ne rien vous cacher, monsieur Holmes, notre mission consiste à vous attacher tout d'abord à cette poutre que vous voyez.

HOLMES. – Pas possible ! ... Eh bien, Fletcher, je n'ai pas dans l'idée que vous y parveniez aussi facilement que vous semblez le supposer.

FLETCHER. – Nous sommes quatre et vous êtes seul !... Réfléchissez que votre résistance ne servira qu'à vous faire casser quelque chose !

ALICE, *effrayée.* – Oh ! monsieur Holmes...

ORLEBAR, *durement à Alice.* – Éloignez-vous de cet homme, si vous ne voulez pas être blessée aussi !

HOLMES, *saisissant la main d'Alice.* – Miss Brent, ne bougez pas.

Alice se rapproche d'Holmes.

ORLEBAR, *à Alice.* – Vous ne voulez pas venir ?

ALICE. – Non !

FLETCHER. – Vous avez tort, miss ! Dans la bagarre, on ne mesure pas ses coups... Cet homme peut être tué...

ALICE. – Eh bien ! Vous me tuerez aussi !

À ce moment, Holmes se retourne brusquement vers elle et la regarde un instant, les yeux dans les yeux.

HOLMES, *d'une voix basse et profonde, le regard de nouveau fixé sur le groupe des quatre hommes.* – Vous ne pensez pas ce que vous venez de dire, miss Brent !

ALICE. – Si fait ! Je le pense !

HOLMES, *secouant la tête.* – Non, non ! Ce n'est pas possible ! À un autre moment, ailleurs qu'ici, vous ne vous risqueriez pas à le répéter ?...

ALICE. – Je le répéterai partout, et toujours !

FLETCHER, *s'avançant.* – Ainsi, vous supposez avoir raison de nous ?

HOLMES. – Avec une facilité enfantine, mon bon Fletcher ! Vraiment, messieurs, vous m'étonnez en vous croyant si sûrs de vous ! ... Alors que vous n'avez même pas pris la peine de jeter un coup d'œil à cette fenêtre !... Avant d'être certains que je ne m'en servirais pas pour vous échapper, il fallait d'abord remplacer les barreaux qui y manquent.

ORLEBAR. – Qu'ils soient au complet ou non, je voudrais voir comment vous ferez pour sortir par là !

HOLMES. – Il y a tant de moyens, que je n'ai que l'embarras du choix !

FLETCHER, *s'avançant.* – Eh bien ! Je n'ai qu'un mot à vous dire ! Faites-le vite.

HOLMES, s'avançant derrière la table. – Mon choix est fait, Fletcher ! Et le voici !

En disant ce mot, il saisit la lourde chaise de chêne, sur laquelle il était assis, et la laisse retomber de tout son haut sur la lampe qui se brise en mille miettes. L'obscurité se fait instantanément sur toute la scène. Toute lumière doit être supprimée à la rampe, sur le théâtre, aux lustres, dans la salle. C'est la nuit complète, absolue. Seule, l'extrémité incandescente du cigare de Holmes demeure visible derrière la table contre laquelle il s'appuie. On voit ce bout rouge virer, remuer, volter, en se dirigeant vers la fenêtre de gauche.

FLETCHER, *d'une voix sourde.* – Attendez !... Son cigare nous le livre !

JARVIS. – Voyez sa lueur rouge !

FLETCHER. – Guidons-nous sur elle.

ORLEBAR. – Attention ! Il va du côté de la fenêtre !

Jarvis se dirige vivement vers la fenêtre. On entend dans l'obscurité le bruit de plusieurs carreaux qui se brisent. Fletcher et Fitton pousseur un cri de rage.

ORLEBAR. – Ne le laissez pas filer ! *Chacun parlant en même temps.* Sautez-lui dessus ! ... Dépêchez-vous donc !

Ils se dirigent tous du côté de la fenêtre où sont immobilisés Sherlock Holmes et son cigare.

FLETCHER. – Où as-tu mis ta lampe, Fitton ? ... Ta lampe de sûreté ?

JARVIS. – Dans la caisse contre le mur…

FITTON. – Attends ! Je vais la prendre.

Fitton se dirige vers la caisse derrière laquelle est cachée la lampe de sûreté, la renverse d'un coup de pied, et, la lampe en main, revient vivement retrouver ses compagnons groupés autour de la fenêtre. Lumière à la rampe. Holmes et Alice Brent sont à la porte du fond qu'ils ont ouverte, Alice est déjà dans le corridor et Sherlock Holmes à côté d'elle, la main droite sur la porte.

HOLMES, *désignant la fenêtre.* – Vous trouverez mon cigare dans une des fentes de cette fenêtre… Messieurs, je vous souhaite le bonsoir !

En effet, le cigare, dont la pointe rouge continue à briller, est fiché dans une des crevasses de la fenêtre. Les quatre hommes se précipitent du côté de Sherlock Holmes en jurant. Celui-ci sort rapidement et ferme la porte derrière lui. On entend le bruit des verrous et des barres de sûreté qui se referment vivement, comme dans la scène où Fletcher les a fait manœuvrer devant Moriarty. Fletcher, Jarvis et Fitton se ruent sur la porte, et font de vains efforts pour l'ouvrir.

ORLEBAR, *le poing tendu avec un cri de rage.* – Il nous échappe !

RIDEAU

ACTE V

PREMIER TABLEAU

DÉCOR: Le cabinet du docteur Watson, dans sa maison de Kensington. Mobilier confortable et luxueux. Au fond, porte à deux battants, ouvrant sur le vestibule. À gauche, une porte communiquant avec la bibliothèque du docteur. Au fond, à gauche, une autre porte donnant sur le salon. Le bureau du docteur à gauche au milieu de la scène est recouvert de fioles, de boîtes, de brochures, de livres, d'instruments, de tous les divers objets qui encombrent la table d'un médecin. Au milieu, au fond, la cheminée protégée par un paravent. À droite, un grand fauteuil d'opération avec un dossier, des coussins. Sur la partie droite du décor, un grand bow-window garni de jardinières fleuries. Devant le bow-window, une table sur laquelle est une lampe de médecin marchant à l'électricité. Six heures du soir. Lampes allumées.

SCÈNE I

LE DOCTEUR WATSON, JOHN

Au lever de rideau une cliente est accompagnée par Watson. Bruit de la porte du vestibule se refermant sur elle. Le docteur rentre, sonne et en attendant la venue de son valet de chambre compulse des papiers, John entre.

WATSON. – John, connaissez-vous la personne qui sort d'ici ?

JOHN. – Non, monsieur. Et il me semble bien que c'est la première fois que je la vois.

WATSON. – C'est curieux... Elle m'a paru avoir de drôles de manières, et tandis que je la reconduisais, j'ai cru la voir jeter autour d'elle, dans le hall, un œil investigateur qui m'a étonné.

JOHN. – Monsieur ne se trompe pas... je l'avais remarqué aussi...

WATSON. – Il est possible d'ailleurs que ce regard n'ait nullement la signification que nous lui prêtons et que cette pauvre femme soit la meilleure créature de la terre ! Ah ! John ! Y a-t-il d'autres personnes qui attendent ?

JOHN. – Un jeune homme dans le salon, Monsieur... Et c'est tout.

WATSON, *regardant sa montre.* – C'est bon, je vais le voir; mais s'il venait encore quelqu'un, priez de s'adresser à côté, au docteur Harris... Je lui ai téléphoné à ce sujet... J'ai un rendez-vous avec M. Sherlock Holmes qu'il m'est impossible de manquer.

JOHN. – Très bien, monsieur ! ... Alors, j'introduis la personne...

WATSON. – Oui.

John ouvre la porte du salon. Entre Bribb. John se retire.

SCÈNE II

WATSON, BRIBB

BRIBB, *parlant d'une voix très enrouée, presque inintelligible.* – Bonsoir, docteur.

WATSON. – Bonsoir, monsieur. Veuillez vous asseoir. *Il désigne le 'fauteuil d'opération.*

BRIBB, *reculant craintivement et de la même voix enrouée.* – Merci, je ne suis pas fatigué. *Il s'avance doucement et s'assoit sur une chaise près du bureau.*

WATSON. – Qu'est-ce qui vous amène ? D'où souffrez-vous ?

BRIBB. – D'ici, docteur ! *Il montre sa gorge.* J'ai peur d'avoir pincé un mauvais mal de gorge

WATSON. – Nous allons voir ça.

BRIBB, *geignant.* – Aïe, aïe, aïe ! Il m'est impossible de rien avaler. J'ai essayé, tout à l'heure, d'un verre de gin, pour cautériser. Eh bien, monsieur, c'est malheureux, il n'a pas pu passer.

Watson se lève, prend quelques instruments et ajuste sur sa tête son réflecteur. Il tient de la main gauche une lampe, et de la droite son abaisse-langue, qu'il trempe dans un verre d'eau avant de s'en servir.

WATSON. – Ayez la complaisance d'ouvrir la bouche aussi grande que vous pourrez.

Bribb ouvre une bouche énorme.

BRIBB. – Comme ça, est-ce assez ?

WATSON, *s'apprêtant à placer son instrument sur la langue du patient.* – Oui, c'est bien.

Devant l'instrument qu'on veut lui introduire dans la bouche, Bribb a un mouvement de défiance.

BRIBB. – Eh là !...

WATSON. – N'ayez pas peur... Dites... « Ah ! »

BRIBB, *d'une voix enrouée. – Ah ! Il place son mouchoir en tampon sur sa bouche comme si l'effort qu'il vient de faire lui causait une vive douleur. Avec frayeur*. C'est blanc, n'est-ce pas ?

WATSON. – Non.

BRIBB, *avec plus de terreur encore*. – Ah ! ... c'est rouge alors ?

WATSON. – Non plus.

BRIBB. – Ah ! bah !... De quelle couleur est-ce donc ?

WATSON. – Mais d'une couleur tout à fait normale...

BRIBB. – Diable, c'est plus grave !...

WATSON, surpris. – Pourquoi ?

BRIBB. – Si le mal ne se déclare pas, il sera plus difficile à guérir ! ...

WATSON, *avec une pointe d'incrédulité dans le ton*. – Voyons... d'où soufrez-vous exactement ?

BRIBB, *montrant avec son doigt*. – D'ici, docteur. *Mettant son doigt dans sa bouche*. Tenez, là, là, à gauche.

WATSON. – C'est singulier, je ne vois rien...

BRIBB. – Vous ne voyez rien, mais moi, je sens, et je vous supplie de me faire une ordonnance qui me délivre de ma torture.

WATSON. – Ce n'est rien de sérieux... Il est même singulier que votre voix soit affectée à ce point. Enfin, je vais vous préparer un gargarisme... Cela ne peut pas vous faire de mal ! ... Asseyez-vous là !

BRIBB. – C'est ça, docteur, un gargarisme, un fort gargarisme...

Watson entre dans sa bibliothèque.

Bribb le guette du coin de l'œil. Quand il est certain d'être bien seul Bribb, tout en ne perdant pas de vue la porte, remonte vers celle du vestibule par laquelle il est entré et l'ouvre doucement. Il remonte ensuite vers la porte gauche qu'il ouvre. À ce moment Watson rentre dans son cabinet, un papier à la main, et voit le jeu de scène de Bribb.

WATSON. – Qu'est-ce que vous regardez là ?

BRIBB. – Rien du tout, docteur !... J'ai senti tout à l'heure un courant d'air qui m'arrivait justement dans la gorge... Alors, j'ai ouvert la porte pour voir d'où il venait...

Watson va à son bureau et, sans mot dire, sonne. John entre.

WATSON. – John, reconduisez monsieur et regardez-le bien... Je n'y suis jamais pour lui, quand il se présentera.

BRIBB. – Mais, docteur, vous ne comprenez pas.

WATSON. – Au contraire, je comprends à merveille.

BRIBB. – Un courant d'air peut-être très mauvais pour ma gorge, dans l'état où elle est…

WATSON, *très sec.* – Bonsoir, monsieur.

JOHN. – Par ici, s'il vous plaît !

BRIBB. – Vous ne me donnez même pas mon ordonnance…

WATSON. – C'est inutile.

BRIBB, *que John a pris par le bras.* – En voilà une façon de soigner ses malades… Si vous comptez sur moi pour vous envoyer des clients !

À ce moment, on entend un grand bruit venant de la rue, suivi d'un murmure confus de voix.

WATSON. – Qu'est-ce que c'est que cela, John ?

JOHN. – Je n'en sais rien, monsieur. On dirait un accident.

BRIBB. – J'espère que ce n'est rien de grave… Mon mal me rend si sensible…

À ce moment, la sonnette de la rue retentit violemment et on entend des coups de marteau répétés sur la porte.

JOHN. – On sonne et on frappe en même temps. Ce doit être un blessé pour lequel on réclame vos soins.

WATSON. – Blessé ou non, je ne reçois personne. *Regardant sa montre.* Je n'ai plus le temps. *Il range rapidement ses papiers.*

UNE VOIX, *au dehors.* – Il faut que vous le receviez !

UNE AUTRE VOIX. – Où voulez-vous que nous le portions ?

JOHN, au dehors. – Puisque le docteur ne veut voir personne.

UNE VOIX. – Vous ne pouvez pas laisser ce vieillard blessé dans la rue !...

UNE AUTRE VOIX. – Vous avez une lanterne de médecin à votre porte ! Vous êtes obligé de le recevoir...

JOHN, *revenant.* – Il n'y a pas moyen de faire entendre raison à tout ce monde, monsieur ! ... Ils amènent un vieux prêtre italien, qui a été renversé par une voiture.

BRIBB. – Ah ! le pauvre homme !

On entend le bruit des voix qui se rapprochent.

WATSON, *après une hésitation.* – Eh bien, faites-le rentrer.

JOHN. – Bien, monsieur. *Il sort.*

WATSON, *désignant la porte de gauche.* – Monsieur, ayez la complaisance de passer par ici... la première porte à droite donne sur l'antichambre.

BRIBB. – Mais si je pouvais être de quelque utilité...

WATSON. – Vos nerfs sont trop sensibles, et je vous...

Il est interrompu par l'entrée d'un vieil abbé, cheveux blancs, habillé d'une soutane et d'une douillette, et soutenu d'un côté par John, de l'autre par le cocher du cab. Il boite comme si sa jambe était grièvement endommagée. Ses habits sont couverts de boue, son chapeau écrasé. Bribb s'est retiré sur la droite, derrière le bureau, et examine anxieusement le survenant.

SCÈNE III

LES MÊMES, UN VIEUX PRÊTRE ITALIEN, UN CABMAN

LE VIEUX PRÊTRE, *d'une voix dolente et entrecoupée d'exclamations de douleur, chaque fois que son pied droit touche par terre.* – Ahi ! ... Qué zé souffre... Piano ! Zé vous en supplie... Pianissimo !

LE CABMAN. – Vous allez voir le docteur... Il vous remettra d'aplomb.

JOHN. – Asseyons-le sur ce fauteuil.

LE VIEUX PRÊTRE. – Diavolo ! ... C'est le fauteuil d'opérations... Zé né veux pas !

LE CABMAN. – Pour que le docteur vous donne un coup d'œil.

WATSON. – Comment l'accident s'est-il produit ?

LE CABMAN. – Ce n'est pas ma faute... Il a traversé juste au mauvais moment.

LE VIEUX PRÊTRE. – Zé vous reconnais... Vous êtes le cocer... Et zé vais vous faire arrêter.

LE CABMAN. – Arrêter ! ... moi ! C'est vous qui m'arrêterez ?

LE VIEUX PRÊTRE. – Non, ce n'est pas moi. Mais zé mé plaindrai à moun ambassador…

LE CABMAN. – Et à cause de quoi qu'on m'arrêtera ?

LE VIEUX PRÊTRE. – À causé dé voutre maladresse ! On n'a pas le droit de conduire oune céval quand on n'est pas même capable de conduire oune âne.

LE CABMAN, *essayant de le calmer.* – Encore une fois, voulez-vous ne pas gigoter comme ça ?

LE VIEUX PRÊTRE, *indigné.* – Zigoter ! ... Zé mé plaindrai à moun ambassador l…

LE CABMAN. – Ah ! J'en ai assez ! J'ai mon cab à la porte et il faut que j'aie l'œil à mon cheval.

LE VIEUX PRÊTRE, *furieux.* – Amenez voutre céval ici… Zé né veux pas que vous sortez !… *Avec animation il baragouine quelques mots en italien.*

WATSON, *au vieux prêtre.* – Monsieur, si vous voulez vous tenir tranquille un moment, je vais regarder si vous êtes sérieusement blessé.

Il va vers la bibliothèque pour chercher un instrument.

Bribb au moment où Watson sort, s'avance vers le vieux prêtre pour le regarder de près.

BRIBB. – Je voudrais bien savoir au juste ce que c'est que ce curé-là, moi… *Après un coup d'œil, il relève la tête et se dirige vers la porte.*

WATSON. – Comment, vous êtes encore là, vous ? ...

Bribb lui fait un sourire et marche vers la porte.

Rapidement le vieux prêtre saute sur ses jambes et quand Bribb arrive au seuil, il le trouve lui faisant face.

LE VIEUX PRÊTRE, *aimablement.* -Vous nous quittez, moune zeune ami !

BRIBB. – Oui... ma gorge va mieux...

LE VIEUX PRÊTRE. – C'est n'est pas à la gorze seulement qué vous dévez avoir mal ?

BRIBB. – Bah !... où donc ça ?

LE VIEUX PRÊTRE. – Aux poignets... Régardez ploutôt !...

Bribb, instinctivement, tend les poignets pour les regarder.

Au même instant, on entend le bruit de deux menottes d'acier dans lesquelles le vieux prêtre les a rapidement emprisonnés.

LE VIEUX PRÊTRE. – Là, maintenant, vous êtes guéri !

BRIBB. – Sherlock Holmes !...

WATSON. – VOUS ! ... C'est vous !

HOLMES, *ôtant sa perruque.* – Parbleu !...

Bribb, prompt comme l'éclair, file par la porte du fond.

WATSON. – Malheur ! ... l'homme échappe ! ...

HOLMES, *avec calme.* – Je ne crois pas. *Il s'assied.* Ah ! docteur... Vous défendez de fumer à vos clients, mais vous ne vous en privez pas vous-même. *Il allume une cigarette.*

LE CABMAN, *entrant, poussant devant lui Bribb attaché à une double chaîne que lui-même porte à son poignet.* – L'oiseau est pris, monsieur.

WATSON. – Mon Dieu ! mais c'est Forman !

HOLMES, *il fait de la tête un signe affirmatif.* – Oui, mon ami. C'est notre brave Forman. Est-ce que l'inspecteur Bradley est là ?

FORMAN. – Il vient d'arriver, monsieur...

HOLMES. – Eh bien, Forman, conduisez-lui votre nouvel ami et faites les présentations... Ces messieurs seront enchantés de se connaître... Mon cher monsieur Bribb, si vous souffrez encore de la gorge, je vous recommande le médecin de la prison... Il est excellent...

BRIBB, *en sortant.* – Quand je disais que c'était le diable, cet homme-là !

Forman l'emmène.

SCÈNE IV

SHERLOCK HOLMES, WATSON

HOLMES. – Comme vous vous en doutez par ce petit incident, Watson, les gredins que je poursuis me serrent de près. Vous voyez quel expédient je suis forcé de recourir pour entrer chez vous sans être reconnu d'eux ! *Il se débarrasse de sa*

soutane et apparaît habillé de ses vêtements ordinaires. C'est qu'il y a déjà pas mal de gibier au tableau !... Quatre hier soir dans cette Chambre du Sommeil... Cinq cet après-midi, auxquels il faut ajouter votre malade de tout à l'heure...

WATSON. – Ainsi, vous pensez que cet homme...

HOLMES. – ... Est un espion dépêché ici pour indiquer par quelque signal si je me trouve chez vous... Par malheur, Moriarty nous échappe encore !

WATSON. – Où pensez-vous qu'il se cache ?

HOLMES. – Dans l'endroit où on est toujours le plus en sûreté, au milieu de la rue, guettant l'occasion de supprimer la personnalité gênante.

WATSON, *tirant sa montre.* – Au fait, vous savez que vous avez à peine cinq minutes...

HOLMES. – Pour quoi faire ?

WATSON. – Avez-vous oublié votre rendez-vous avec le comte Stahlberg et te baron d'Altenheim ?

HOLMES. – C'est ici qu'ils vont venir, si vous le permettez.

WATSON, *surpris.* – Assurément !... Mais pourquoi pas chez vous ?

HOLMES. – La police, en ce moment, ne les laisserait pas traverser la foule qui entoure ma maison.

WATSON. – La foule ?

HOLMES. – La foule toujours friande du spectacle d'un incendie, de la manœuvre des échelles et de l'intrépidité de nos pompiers.

WATSON. – Que dites-vous ?

HOLMES. – La vérité, mon cher Watson, ces gaillards-là pour me rabattre sur votre demeure, ont mis le feu à ma maison.

WATSON. – Le feu ! ... Mais alors vos collections, vos dessins... tout est perdu ?

HOLMES. – Tout est perdu... Au fond, j'en suis presque heureux. J'étais fatigué de tout cela. Je suis las de tout ce qui m'entoure... Mon métier même ne m'intéresse plus, et la dernière aventure de ma carrière va se dérouler ici tout à l'heure.

WATSON, *le regardant avec stupeur.* – Avouez-le, Holmes... C'est à cause de cette jeune fille, miss Brent, que vous en êtes là !

HOLMES, *se tournant vers le docteur.* – Watson, elle s'est fiée à moi malgré le danger que je courais... Ils étaient quatre à me traquer... Ils l'ont appelée, lui promettant la vie sauve si elle venait à eux. Elle a refusé... Je lui ai dit : « Ne me quittez pas... » Elle a obéi. Elle s'est blottie contre moi, sa main crispée dans la mienne. Dans un moment elle sera ici, n'est-ce pas ?... Eh bien, je l'espère et je le redoute en même temps.

WATSON. – Mon cher Holmes, j'ai peur que votre désir de gagner la confiance de cette jeune fille ne vous ait entraîné plus loin peut-être qu'il n'aurait fallu.

HOLMES, *songeur.* – Plus loin... oui, c'est possible.

WATSON. – Mais si vous l'aimez ! ... Si elle vous aime ! ...

HOLMES, *avec violence.* – Taisez-vous, Watson, ne prononcez pas ce mot ! Ne me tentez pas… Non ! Si par hasard elle était tentée de m'aimer, ce que je ne veux pas croire, je dois la guérir… Et je la guérirai.

WATSON. – Viendra-t-elle seule ?

HOLMES. – Thérèse l'accompagne… À leur arrivée, faites que miss Brent attende dans ce salon là à côté… C'est possible, n'est-ce pas ?

WATSON. – Certainement.

HOLMES. – Je désire que la porte reste entr'ouverte, de façon à ce qu'elle entende la… comédie que je vais jouer tout à l'heure à ces messieurs.

WATSON. – Comment ?

HOLMES. – J'en suis honteux, Watson… Ah ! si je n'avais pas donné ma parole à ces hommes !…

WATSON. – On a sonné.

HOLMES. – Ce doit être elle… Je monte dans votre chambre mettre un peu de correction dans ma tenue… À tout à l'heure. *Il sort par la gauche.*

SCÈNE V

WATSON, JOHN, puis ALICE BRENT

JOHN. – C'est une jeune dame, avec sa femme de chambre, monsieur, qui désirerait vous parler.

WATSON. – Introduisez-la ... Le comte Stahlberg et le baron d'Altenheim vont venir aussi... Vous les ferez entrer tout de suite.

JOHN. – Bien, monsieur.

WATSON. – Je n'y suis pour personne d'autre, vous entendez ?

JOHN. – Oui, monsieur.

Il va à la porte et introduit Alice Brent. Celle-ci jette un regard d'inquiétude autour d'elle, comme si elle craignait de rencontrer Holmes. En voyant Watson seul, elle pousse un soupir de réconfort et va vers lui.

ALICE. – Je suis bien chez le docteur Watson ?

WATSON. – Oui, mademoiselle, et c'est lui qui a l'honneur de vous recevoir.

ALICE. – Voudriez-vous avoir la bonté de me dire si M. Holmes, M. Sherlock Holmes est ici ?

WATSON. – Il est monté chez moi pour un moment, miss ?... Il s'arrête.

ALICE. – Miss Brent... Et... il va redescendre ?

WATSON. – Dans quelques minutes, car il a rendez-vous avec deux messieurs, et je dois l'avertir dès leur arrivée.

ALICE. – Pensez-vous que, sans vous déranger, je pourrai attendre la fin de cet entretien et voir M. Holmes quand il aura terminé avec ces messieurs.

WATSON. – Certainement.

ALICE. – Je vous remercie ! Je suppose que vous devez avoir, à côté de votre cabinet, un salon d'attente ?

WATSON, *montrant la porte.* – Parfaitement. Ici ! … Personne ne vous dérangera.

ALICE. – Encore merci.

On entend la sonnette de la porte d'entrée.

WATSON. – Je crois que voici les visiteurs que notre ami attend. **ALICE,** *se dirigeant vers le salon.* – C'est bien convenu, n'est-ce pas ? Lorsqu'ils partiront, vous me ferez prévenir.

WATSON. – Je vous préviendrai moi-même.

ALICE. – Vous êtes trop bon. *Elle sort à droite.*

SCÈNE VI

WATSON, LE COMTE STALHBERG, LE BARON D'ALTENHEIM

JOHN, *entrant.* – M. le comte Stahlberg ! M. le baron d'Altenheim !

Il sort.

WATSON, *allant à leur rencontre.* – Messieurs, j'ai l'honneur de vous saluer…

LE BARON, *mesuré, calme, parler un peu onctueux du diplomate, accent allemand prononcé.* – Le docteur Watson, je crois ?

WATSON. – Lui-même.

Le comte salue légèrement.

LE BARON. – Votre serviteur, docteur. Nous avions rendez-vous avec M. Sherlock Holmes… Mais un billet nous a prévenus que cette entrevue aurait lieu chez vous.

WATSON. – C'est exact, monsieur le baron… Veuillez vous asseoir, messieurs.

LE COMTE, *hautain, bref, attitude un peu militaire, mais sans exagération, accent moins prononcé.* – Il me semble que M. Sherlock Holmes est en retard !

WATSON. – Non, monsieur le comte. Il est arrivé déjà depuis quelque temps et je l'entends qui descend l'escalier.

LE BARON. – Parfait !

SCÈNE VII

LES MÊMES, SHERLOCK HOLMES

Sherlock Holmes est pâle, le désordre de sa coiffure et de ses vêtements est réparé. Les deux étrangers se lèvent et le saluent.

HOLMES, *d'une voix très nette, très calme, mais dans laquelle on devine quelque arrière-pensée.* – Messieurs…. Mais restez assis, je vous prie.

Les deux hommes se rassoient. Holmes est debout près du fauteuil. Il reste un moment silencieux, puis commence à parler, l'œil fixé dans le vide.

HOLMES. – L'affaire qui nous réunit sera, je crois, promptement réglée. Je vous ai priés de venir ici afin de remettre entre vos mains le paquet de lettres en possession duquel vous m'avez chargé de rentrer, au nom de la très haute personnalité que vous représentez ! *À ces mots les deux diplomates s'inclinent légèrement.* Laissez-moi vous dire que si je ne vous avais pas engagé ma parole j'aurais renoncé à la tâche que j'avais assumée. Mais les affaires sont les affaires... Celle-ci heureusement est terminée, et voici les documents. *Il leur tend le paquet acheté à Orlebar.*

LE BARON, *joyeux.* – Ah ! ... Permettez-nous avant tout, de vous féliciter, monsieur Holmes, de l'habileté que vous avez déployée et de la rapidité étonnante avec laquelle vous avez rempli les clauses de notre contrat.

Holmes salue légèrement et s'éloigne de quelques pas dans la direction du bureau. Le comte brise le sceau du paquet, et en regarde le contenu. Il semble témoigner quelque surprise en examinant une ou deux lettres. Il les regarde de plus près, puis se dirige vers le baron, à l'oreille duquel il murmure quelque chose et tous les deux considèrent les papiers avec une expression de désappointement et de surprise.

LE COMTE. – Mais non ! non ! C'est une mystification.

LE BARON. – Ce n'est pas là, en effet, ce que nous attendons... *Holmes tourne la tête de son côté et le regarde en semblant un peu étonné.* Puis-je vous demander, monsieur Holmes, comment vous vous êtes procuré ces documents ?

HOLMES. – C'est bien simple. Je les ai achetés.

LE BARON. – Achetés ?

HOLMES. – Aux intéressés, et sur le consentement express de miss Brent.

LE COMTE, *très sèchement*. – Eh bien, monsieur, on vous a trompé.

HOLMES, *semblant très surpris*. – Que dites-vous ?

LE BARON. – Ce paquet que vous venez de nous remettre ne contient rien ! Pas une seule lettre, pas un des papiers qui nous tiennent tant au cœur ! ... Ceux-ci ne sont que des imitations grossières, sans portée... les photographies même ne sont pas celles qui nous intéressent.

LE COMTE. – On vous a berné !... Oui, malgré toute votre habileté, monsieur Holmes, vous avez été joué comme un enfant.

HOLMES, *très agité*. -Est-ce possible ? ... Ce que vous me dites me confond ! ... Me désole ! *Il tombe accablé*.

LE BARON. – Cet abattement, monsieur Holmes, signifie-t-il que vous renoncez à la lutte ?... Que vous croyez impossible de reconquérir ces documents ?

HOLMES. – C'est malheureusement exact.

LE BARON. – Après l'affirmation que vous nous avez donnée ?... Après l'engagement formel que vous avez pris de réussir ?... Ce serait là une faillite indigne de vous et vous ne pouvez rester sur un échec qui ruinerait à la fois notre crédit, votre honneur et votre réputation.

Alice a paru à la porte du fond et écoute.

HOLMES. – Je vous répète que je suis désespéré... Il est trop tard ! Toute espérance de remettre la main sur les véritables papiers serait illusoire...

LE COMTE. – Mais c'est plus qu'une faute, monsieur, que vous avez commise ! ... Vous n'aviez pas le droit de nous égarer... de nous tromper ainsi !... Nous entendons vous rendre responsable de toutes les conséquences de votre légèreté !... Si nous ne pouvons obtenir légalement une réparation, il nous reste au moins la possibilité de démasquer votre ignorance et votre incapacité...

HOLMES. – Je suis confondu, Messieurs ! ... Et je courbe la tête sous vos reproches ! Oui, oui, je le vois, je le comprends, je suis perdu... Je suis déshonoré !

SCÈNE VIII

LES MÊMES, ALICE

ALICE, *faisant quelques pas et intervenant.* -Non, Messieurs, Sherlock Holmes n'est ni ruiné, ni déshonoré, car c'est à lui seul, à lui uniquement, vous l'entendez, que vous devez d'avoir recouvré ces papiers qui sont pour vous si précieux... et que voici !

Holmes se lève et d'un geste de la main gauche arrête la jeune fille.

HOLMES. – Un instant. *Il prend le paquet des mains d'Alice, sur le visage de laquelle se peint un profond étonnement. Il tire sa montre de sa poche, y jette un regard et, se retournant vers les deux diplomates, d'une voix totalement différente de celle qu'il avait un instant plus tôt, mais évitant le regard d'Alice.* Messieurs, ma lettre de ce matin vous avisait que le paquet en question serait remis entre vos mains à sept heures un quart... Il

est à ma montre sept heures quatorze, et voici les documents... Ceux que je vous ai remis tout à l'heure n'étaient, en effet, qu'une grossière contrefaçon...

Holmes tourne légèrement la tête du côté d'Alice qui paraît glacée de stupéfaction. Elle s'écarte de quelques pas par un mouvement presque involontaire.

LE COMTE. – Colossal ! merveilleux !... Le stratagème est admirable !

LE BARON. – Nous saisissons votre manœuvre, monsieur Holmes ! Vous êtes plus qu'un détective ! ... Vous êtes un diplomate.

HOLMES, *se tournant.* – Eh bien non ! Je ne peux pas ! Ce piège est indigne de moi... Tenez, miss Brent. Reprenez ce paquet de lettres. Emportez-le ! Ne le donnez pas. Ne le donnez jamais !... Et pardonnez-moi !

LE BARON. – Quoi ! vous vous opposez à ce qu'on nous le rende ?

LE COMTE, *indigné.* – Après ce qui vient de se passer ?

HOLMES. – Après ce qui vient de se passer ! À cause de ce qui vient de se passer... *Descendant en scène.* Perdez-moi ! Faites ce que vous voudrez. Tout m'est égal ! Watson, reconduisez ces messieurs.

Geste du comte et du baron.

LE COMTE ET LE BARON. – Mais... Pourtant...

ALICE, *s'interposant.* – Un moment. *D'une voix ferme.* Je vous répète, messieurs, que voici vos lettres.

HOLMES. – Non !...

ALICE. – Je veux les rendre ! ... Je me souviens des mots que vous m'avez dits... « Quelle que soit ma façon de frapper le coupable, la victime n'en peut recevoir aucune satisfaction... Ce ne serait pas elle qui se vengerait, c'est moi... » Vous avez raison, monsieur Holmes. Voici, messieurs.

LE BARON. – Nous vous sommes profondément reconnaissants, miss Brent... Merci à vous aussi, monsieur Holmes, car qui sait ?... Ce qui vient de se passer est peut-être encore un de vos tours... Il ne vous reste plus qu'à nous faire savoir le prix auquel vous estimez vos services... Quel qu'il soit il ne nous paraîtra pas trop élevé. *Alice à ces mots lève la tête et fronce le sourcil.* Mademoiselle, nous avons l'honneur de vous présenter nos respectueux hommages... Bonsoir et merci de votre obligeance, docteur Watson ! *Ils remontent tous deux reconduits par Watson.*

SCÈNE IX

HOLMES, ALICE

HOLMES, *depuis un moment, regarde Alice avec des yeux où se lit une muette tendresse, puis, comme la jeune fille se tourne vers lui, il marche vers elle, parlant rapidement, la tête baissée sans la regarder.* – Miss Brent, vous devez vous rendre compte de la série de stratagèmes que j'ai dû employer pour arriver au résultat que je viens d'obtenir... Le premier soir où je vous ai vue, je ne pouvais pas emporter ces lettres... C'eût été un vol... C'est pour cela que j'ai eu recours au tour cruel, et, je dois le confesser, assez lâche, qui vous a décidée à renoncer de vous-même à ces documents...

ALICE, *allant à lui.* – Et notre rencontre d'hier soir, était-ce aussi un de vos tours ? Jouiez-vous une comédie en risquant la mort ?

HOLMES. – Ne me fallait-il pas acheter le faux paquet de lettres pour m'en servir comme je viens de le faire ?... J'exerçais ma profession, et elle me passionne tant que, vous l'avez vu, je lui sacrifierais... tout... Même la sympathie que vous avez peut-être cru voir en moi pour vous n'était qu'un prétexte, une feinte... Encore une comédie... Une de mes ruses... *D'une voix que l'émotion gagne malgré lui.* Et maintenant que tout cela est bien clair pour vous... que vous savez quel homme je suis, miss Brent, il me semble que nous n'avons plus rien à nous dire, sinon adieu.

ALICE, *l'interrompant.* – Je ne vous crois pas

Leurs regards se croisent.

HOLMES. – Qui peut vous faire...

ALICE, *l'interrompant.* – Tout ! Votre voix, votre accent, votre regard... Vous avez voulu arracher de mon cœur un sentiment que vous saviez, que vous sentiez l'envahir... Vous n'y avez pas réussi... Et je vous le répète, monsieur Holmes, je ne vous crois pas !

HOLMES, *emporté par un élan auquel il ne peut plus résister.* – Vous avez tort, miss Brent... ce que vous supposez est impossible ! *Alice, sans le regarder en face, se rapproche insensiblement de lui.* Un homme comme moi n'a pas le droit de concevoir certains rêves !... Être quelque chose dans votre vie ! ... Moi ?... Mais rien que cette pensée est une folie !... Regardez-vous et regardez-moi... Je suis vieux... usé, fini... Vous ! partager mon existence de policier... laissez-moi, miss Brent, je veux...

Pendant ces dernières paroles, Alice, sans mot dire, met tout doucement sa main sur la bouche de Holmes. Celui-ci, saisi d'une

émotion suprême, cesse de parler. Leurs yeux échangent un regard d'une suprême éloquence. D'un mouvement irraisonné le bras gauche de Holmes enlace la taille de la jeune fille, tandis que sa main droite a pris la main d'Alice et la porte à ses lèvres. Puis, la tête perdue, il l'étreint brusquement et l'embrasse sur les lèvres...

Watson rentre.

SCÈNE X

LES MÊMES, WATSON

WATSON, *souriant.* – Eh bien, malgré votre terreur du mariage, il me semble bien que voilà qui s'appelle un baiser de fiançailles, mon cher Holmes !...

HOLMES, *à Alice.* – Vous consentez donc vraiment ?

ALICE, *souriant.* – Dame !... maintenant !...

WATSON. – Maintenant, miss Brent, comme je tiens à servir de témoin à votre mariage, laissez-moi vous donner un conseil.

ALICE. – Lequel ?

WATSON. – C'est de partir, de partir ce soir même... Il y a un train de nuit pour la France à dix heures vingt... Un mot à votre mère pour qu'elle vous accompagne, et demain, à Paris, nous retrouverons mistress Watson, qui sera ravie de faire votre connaissance.

HOLMES. – Quitter Londres sans avoir payé ma dette au professeur Moriarty !...

WATSON. – Que vous importe désormais Moriarty ?... Cet homme, qui vous a manqué hier, a soif de prendre sur vous une revanche.

HOLMES. – Précisément, je tiens à voyager tranquille...

WATSON. – Écoutez, mon ami, à l'instant, en reconduisant ces messieurs, j'ai aperçu, embusquée dans un cab, une femme qui semblait examiner cette maison, et dont l'allure suspecte m'a frappé...

HOLMES. – Où est cette femme ?

WATSON. – Là... au coin de la rue... Vous pouvez la voir d'ici, en soulevant le rideau avec précaution... *Bas à Alice*. Suivez mon conseil, miss Brent... prévenez madame votre mère... et sautez en wagon tous les trois... *À Holmes*. Eh bien, la connaissez-vous, cette guetteuse ?

HOLMES, *vivement*. – Est-ce que je ne connais pas tout le monde ?... Miss Brent... *Sortant sa montre*. Il est huit heures... je vous rejoindrai ici dans une heure... pour aller prendre le train à la gare de Victoria... Et qui sait... j'aurai peut-être le temps, d'ici-là, d'en finir avec cet excellent M. Moriarty !

RIDEAU

DEUXIÈME TABLEAU

DÉCOR: Le théâtre est divisé en trois parties:

À gauche, occupant les deux cinquièmes de la scène, le salon qu'on a vu au tableau précédent et dont la partie gauche a été reportée dans la coulisse de gauche. Les rideaux sont ouverts.

On aperçoit au lointain un perron qui est l'entrée de la maison de Watson.

Au milieu de la scène, la rue qui sépare la maison de Watson de celle qu'a louée Moriarty.

À droite, une maison vide dont on voit le rez-de-chaussée et le 1er étage.

Au premier étage à gauche un bow-window praticable par où on plonge dans la maison de Watson, à travers son propre bow-window.

Au fond une rue dont les deux maisons de droite et de gauche forment les deux coins. Bec de gaz à droite après la maison.

SCÈNE I

ALICE BRENT, WATSON, *dans le salon de la maison de gauche*

ALICE. – Quelle heure est-il ?

WATSON, *regardant la pendule.* – Neuf heures.

ALICE. – Je suis inquiète.

WATSON. – Il ne faut pas l'être... Holmes vous a dit qu'il vous rejoindrait ici pour vous conduire à l'heure du train à la station de Victoria... Il sera exact... Voyez... *Montrant une malle et une valise.* Il a déjà fait ses préparatifs et acheté ces deux malles, qu'il a envoyées par Billy.

ALICE. – Il avait dit aussi qu'il ferait ses efforts pour rentrer ici le plus tôt possible...

WATSON. – Et il nous a engagés à nous mettre à table en l'attendant.

ALICE. – Je n'ai pas faim... Un temps. Croyez-vous vraiment qu'il puisse jamais renoncer à cette profession qui l'a si longtemps passionné ?

WATSON. – Plus longtemps un homme a été invulnérable à la femme, plus celle qui réussit à le captiver le rive étroitement à elle, et le collier que mettront autour du cou de mon vieux compagnon les petits bras potelés de votre premier bébé, finira de l'enchaîner pour toujours.

ALICE. – Je ne demande pas mieux. *Elle regarde au dehors.* Docteur Watson, que diriez-vous si à notre tour mon mari et moi venions louer cette maison, là, en face de la vôtre ? ...

WATSON. – Excellente idée... Ce serait charmant d'être voisins.

ALICE. – Elle a l'air lugubre, cette grande bâtisse toute noire... Elle m'impressionne...

WATSON. – Parce que vos nerfs sont un peu à fleur de peau... mais elle n'est pas plus triste que la plupart de nos maisons de Londres... *Alice est allée s'asseoir près du feu.* Vous frissonnez ?

ALICE. – J'ai froid.

Sherlock Holmes a paru dans la rue, venant du fond. Il s'est arrêté devant le portail de la maison, a mis une clef dans la serrure mais avant de pénétrer dans l'intérieur, il est rejoint par Forman, habillé en policeman.

WATSON. – Attendez que je vous garantisse avec ce paravent. FORMAN, *à Holmes.* – Personne encore, monsieur...

WATSON. – Il vient toujours un courant d'air du diable par cette porte du vestibule. J'ai dit vingt fois à mistress Watson de faire poser des bourrelets. *Il déplace le paravent.*

ALICE, *tendant l'oreille et l'arrêtant du geste.* – Il me semble qu'on a ouvert une porte...

SCÈNE II

LES MÊMES, SHERLOCK HOLMES, *entrant du fond à gauche introduit par John*

JOHN. – C'est monsieur Holmes... *Il sort à gauche.*

HOLMES. – Bonsoir !

ALICE. – Enfin !...

HOLMES, *baisant la main d'Alice.* – Excusez-moi, Alice... mais j'ai été occupé à une affaire importante depuis que je vous ai quittée...

WATSON. – Toujours contre Moriarty ?

HOLMES. – Toujours.

WATSON. – Et avez-vous enfin réussi à le dépister ?

HOLMES. – À le dépister... oui... À le prendre, non... Je n'ai découvert que sa tanière... une étonnante maison de banque machinée par un cerveau génial... Ah ! C'est dommage de ne pas pouvoir le tenir lundi dans le box des accusés, à côté de ses

complices… *il soupire.* Malheureusement, le gros poisson a glissé entre les mailles…

JOHN, *entrant.* – Monsieur le docteur est servi.

HOLMES. – Voulez-vous me faire un plaisir ?

ALICE. – Parlez ?

HOLMES. – Allez souper tous les deux… sans moi.

ALICE. – Vous n'avez pas faim…

HOLMES. – J'ai mangé un morceau tout à l'heure avec mes hommes… Mais cette expédition m'a fatigué… Et comme mes nerfs ne me permettent malheureusement pas de dormir en chemin de fer… j'emploierai le temps de votre repas à m'offrir un bon sommeil là, dans cet excellent fauteuil… Est-ce convenu ?

ALICE. – Très volontiers, puisque vous le désirez… Mais vous

ne dormirez pas bien longtemps.

HOLMES. – Ce court moment me suffit pour réparer mes forces… Demandez à Watson !

WATSON. – C'est vrai… Je vous ai assez souvent envié cette merveilleuse faculté…

ALICE. – Installez-vous…

HOLMES. – J'obéis…

ALICE. – Êtes-vous bien ?

HOLMES, *pelotonné.* – Comme un roi, si tant est qu'ils soient vraiment mieux que les autres.

WATSON. – Vous ne sentez pas le courant d'air ?

HOLMES, *les yeux fermés.* – Je sens que je vais dormir.

ALICE, *à mi-voix.* – Bonsoir.

WATSON. – Nous emportons la lampe... Vous reposerez mieux.

Watson et Alice sortent par la gauche.
Le théâtre reste dans l'obscurité.

SCÈNE III

BASSIK ET MORIARTY

Deux hommes ont paru dans la rue, venant du fond; c'est Bassik et Moriarty tous les deux en habit et cravate blanche sous leurs pardessus.

MORIARTY. – Vous avez reconnu la maison ?

BASSIK. – Oui... *Montrant la maison de gauche.* C'est celle-ci...

MORIARTY. – Faites le guet, Bassik, pendant que j'ouvre... il introduit une clef dans la serrure de la maison vide. Rien de suspect ?

BASSIK. – Non, rien... Un policeman...

MORIARTY. – Entrons alors…

Ils entrent dans la maison de droite.

BASSIK, *dans le vestibule.* – Si j'enflammais une allumette ?

MORIARTY. – Gardez-vous en bien !… Où est Mme Orlebar ?

BASSIK. – Elle doit attendre dans la petite ruelle que je la fasse entrer par la porte de derrière.

MORIARTY. – Allez.

Bassik sort un instant.
Forman, toujours en policeman, paraît dans la rue.
Bassik rentre précédant Mme Orlebar.

MORIARTY. – Bonjour, madame… Sherlock Holmes est-il de retour chez le docteur Watson ?

MADGE. – Je l'ai vu y entrer il y a dix minutes à peu près…

MORIARTY. – À merveille !

BASSIK, *tirant une lettre de sa poche.* – Voici la lettre.

MORIARTY. – Vous insisterez pour qu'elle soit remise à M. Holmes sans perdre un instant… Ce sera facile en disant que le message vient de l'inspecteur général de la police… Soyez tranquille, vous ne courez aucun risque.

MADGE. – Cela m'est égal ! Maintenant qu'Orlebar est pris, je suis prête à tout pour le venger.

MORIARTY. – Bassik, ne perdons pas de temps.

BASSIK. – Repassez par le chemin que vous avez pris, madame, c'est plus sûr. *Il sort un instant avec Madge et rentre aussitôt.*

MORIARTY. – À propos, Bassik, Bribb n'a pas reparu ?

BASSIK. – Non, monsieur.

MORIARTY. – Ils l'auront éventé... N'importe... montons.

Ils disparaissent à droite.

SCÈNE IV

MADGE, JOHN

Pendant ce temps, Madge est allée sonner à la porte de Watson. John vient ouvrir.

JOHN. – Vous demandez, madame ?

MADGE. – C'est bien ici que demeure M. le Dr Watson ?

JOHN. – C'est bien ici.

MADGE. – J'apporte une lettre pour M. Sherlock Holmes qui doit être en ce moment chez vous. Elle vient de Scotland Yard.

JOHN. – Ah ! ah ! C'est pressé alors ?

MADGE. – Très pressé… L'inspecteur général, en me la remettant, m'a recommandé de faire diligence…

JOHN. – Alors entrez…

Madge entre.

SCÈNE V

BASSIK, MORIARTY, *au premier étage de la maison de droite*

La porte de droite s'ouvre et les deux hommes entrent à tâtons.

BASSIK. – Ici, on y voit un peu mieux.

MORIARTY. – Approchez-vous avec précaution de la fenêtre, Bassik… *Bassik obéit.* Voyez-vous encore Mme Orlebar à la porte d'en face ?

BASSIK, *regardant avec précaution par le bow-window.* – Non, monsieur.

MORIARTY. – Elle doit être entrée. *Il a pris un fusil de forme spéciale qu'il porte sur lui, démonté en deux parties qu'il rajuste.*

BASSIK. – Qu'est-ce que c'est que cela ?

MORIARTY. – C'est une arme excellente, Bassik… La détonation d'un fusil ordinaire eût fait trop de bruit, et la portée d'un revolver est incertaine… Avec ceci, je suis certain d'atteindre mon but, à la place exacte où j'aurai visé.

BASSIK. – Encore faut-il que le gibier passe à portée... Et je ne vois pas le nôtre...

MORIARTY. – Un peu de patience et ayez l'obligeance de baisser la fenêtre, Bassik... Je veux prendre toutes les précautions pour assurer mon tir.

Bassik obéit.

BASSIK. – Vous êtes sûr que votre main ne tremblera pas ?

MORIARTY. – Pas plus qu'elle ne tremblait aux Indes pendant les nuits d'affût... Ah ! c'est un chagrin pour moi de supprimer un homme aussi remarquablement doué que ce Sherlock Holmes, car son habileté est pour moi un véritable régal intellectuel... Mais c'est sa faute... Je l'avais averti de se retirer de ma route... Il n'a pas voulu.

BASSIK. – Monsieur, il me semble que la porte s'entr'ouvre.

MORIARTY. – Alors un genou à terre, Bassik... *Il s'agenouille méthodiquement dans le creux formé par le bow-window, l'arme en mains, le canon reposant à terre.*

SCÈNE V

MORIARTY et BASSIK, *dans la maison de droite; à gauche dans le salon*, WATSON, ALICE, SHERLOCK HOLMES *endormi*

Watson et Alice entrent sur la pointe des pieds. Watson tient la lampe d'une main, et de l'autre la lettre apportée par Madge.

ALICE. – Vous êtes certain qu'il faut le réveiller ?

WATSON. – À coup sûr. Cette lettre vient de l'inspecteur général de la police… Si c'était pour lui annoncer qu'ils ont mis la main sur Moriarty… *Il a posé la lampe à droite, sur la table, devant le bow-window.*

ALICE. – Ah ! puissiez-vous dire vrai !

WATSON. – Appelez-le … son réveil sera plus doux s'il vous voit la première.

ALICE. – Non… vous… moi je n'ose pas.

WATSON. – Une timidité qui s'en ira vite… *À mi-voix.* Holmes ! … Holmes !… C'est une lettre pour vous !

ALICE. – Vous parlez trop bas… Déployez le paravent.

WATSON. – Voulez-vous m'aider ?

Aidé d'Alice, il déploie le paravent et le range à gauche. Holmes apparaît, dormant paisiblement dans son fauteuil.

BASSIK, *dans la maison de droite.* – La belle cible… Voici le moment, monsieur.

MORIARTY. – Oui. *Il épaule son fusil.*

WATSON. – Comme il dort bien !

ALICE. – C'est un crime de le réveiller.

MORIARTY, *visant.* – Adieu, Sherlock Holmes !

Il tire. La détonation, moindre que celle d'un fusil ordinaire, est cependant très appréciable.

Bruit de carreau qui vole en éclats. Sherlock Holmes tombe en arrière dans le fauteuil.

ALICE, *poussant un cri.* – Ah ! ... Ils l'ont tué ! ...

La porte de la chambre du premier, dans la maison vide, s'est ouverte précipitamment.

Sherlock Holmes bondit en scène accompagné de Forman et s'élance sur Moriarty toujours accroupi.

Billy et un inspecteur de police se ruent en même temps sur Bassik à côté de son chef.

En une seconde Bassik et Moriarty sont terrassés, et on entend le cliquetis des menottes qu'on leur passe aux poignets.

SCÈNE VII

LES MÊMES, SHERLOCK HOLMES, BILLY, FORMAN, UN INSPECTEUR DE POLICE

HOLMES. – Au nom du Roi, professeur Moriarty, je vous arrête.

ALICE, *dans le salon de gauche, pousse un cri.* – Watson, ce n'est pas lui !...

WATSON, *prenant dans ses bras le sosie en cire de Sherlock Holmes.* – Un mannequin ! ... *Ouvrant la malle...* Je comprends maintenant ce qu'il y avait dans cette malle... Mais Sherlock..., où est-il ?...

HOLMES, *appelant à la fenêtre.* – Par ici, Watson !

WATSON, *à Alice.* – Regardez !...

ALICE. – Sherlock !…

Pendant ce temps, Forman et ses hommes ont rapidement descendu au rez-de-chaussée Bassik.

Moriarty est encore en haut avec ceux qui l'ont arrêté.

SHERLOCK. – Eh bien, Watson, plus besoin de partir pour la France… Je m'en réjouis d'autant plus qu'avec ce vent, la traversée aurait été mauvaise… Et, vous savez, j'ai toujours le mal de mer !…

Toutes les aventures de Sherlock Holmes

Liste des quatre romans et cinquante-six nouvelles qui constituent les aventures de Sherlock Holmes, publiées par Sir Arthur Conan Doyle entre 1887 et 1927.

Romans

* Une Étude en Rouge (novembre 1887)
* Le Signe des Quatre (février 1890)
* Le Chien des Baskerville (août 1901 à mai 1902)
* La Vallée de la Peur (sept 1914 à mai 1915)

Les Aventures de Sherlock Holmes

* Un Scandale en Bohême (juillet 1891)
* La Ligue des Rouquins (août 1891)
* Une Affaire d'Identité (septembre 1891)
* Le Mystère de Val Boscombe (octobre 1891)
* Les Cinq Pépins d'Orange (novembre 1891)
* L'Homme à la Lèvre Tordue (décembre 1891)
* L'Escarboucle Bleue (janvier 1892)
* Le Ruban Moucheté (février 1892)
* Le Pouce de l'Ingénieur (mars 1892)
* Un Aristocrate Célibataire (avril 1892)
* Le Diadème de Beryls (mai 1892)
* Les Hêtres Rouges (juin 1892)

Les Mémoires de Sherlock Holmes

* Flamme d'Argent (décembre 1892)
* La Boite en Carton (janvier 1893)
* La Figure Jaune (février 1893)
* L'Employé de l'Agent de Change (mars 1893)
* Le Gloria-Scott (avril 1893)
* Le Rituel des Musgrave (mai 1893)
* Les Propriétaires de Reigate (juin 1893)
* Le Tordu (juillet 1893)

* Le Pensionnaire en Traitement (août 1893)
* L’Interprète Grec (septembre 1893)
* Le Traité Naval (octobre / novembre 1893)
* Le Dernier Problème (décembre 1893)

Le Retour de Sherlock Holmes

* La Maison Vide (26 septembre 1903)
* L’Entrepreneur de Norwood (31 octobre 1903)
* Les Hommes Dansants (décembre 1903)
* La Cycliste Solitaire (26 décembre 1903)
* L’École du prieuré (30 janvier 1904)
* Peter le Noir (27 février 1904)
* Charles Auguste Milverton (26 mars 1904)
* Les Six Napoléons (30 avril 1904)
* Les Trois Étudiants (juin 1904)
* Le Pince-Nez en Or (juillet 1904)
* Un Trois-Quarts a été perdu (août 1904)
* Le Manoir de L’Abbaye (septembre 1904)
* La Deuxième Tâche (décembre 1904)

Son Dernier Coup d’Archet

* L’aventure de Wisteria Lodge (15 août 1908)
* Les Plans du Bruce-Partington (décembre 1908)
* Le Pied du Diable (décembre 1910)
* Le Cercle Rouge (mars/avril 1911)
* La Disparition de Lady Frances Carfax (décembre 1911)
* Le détective agonisant (22 novembre 1913)
* Son Dernier Coup d’Archet (septembre 1917)

Les Archives de Sherlock Holmes

* La Pierre de Mazarin (octobre 1921)
* Le Problème du Pont de Thor (février et mars 1922)
* L’Homme qui Grimpait (mars 1923)
* Le Vampire du Sussex (janvier 1924)
* Les Trois Garrideb (25 octobre 1924)

* L’Illustre Client (8 novembre 1924)
* Les Trois Pignons (18 septembre 1926)
* Le Soldat Blanchi (16 octobre 1926)
* La Crinière du Lion (27 novembre 1926)
* Le Marchand de Couleurs Retiré des Affaires (18 décembre. 1926)
* La Pensionnaire Voilée (22 janvier 1927)
* L’Aventure de Shoscombe Old Place (5 mars 1927)

À propos de cette édition électronique

Texte libre de droits.

Corrections, édition, conversion informatique et publication par :

Groupe

Ebooks libres et gratuits

http://fr.groups.yahoo.com/group/ebooksgratuits

Adresse du site web du groupe :
http://www.ebooksgratuits.com/

——

Mai 2004

——

- Sites WEB à consulter sur Sherlock Holmes :

http://www.sshf.com/ Le site de référence de la Société Sherlock Holmes de France
http://www.sherlock-holmes.org/
http://conan.doyle.free.fr/

- Dispositions :

Les livres que nous mettons à votre disposition, sont des textes libres de droits, que vous pouvez utiliser librement, à une fin non commerciale et non professionnelle. Si vous désirez les faire paraître sur votre site, ils ne doivent être altérés en aucune sorte. **Tout lien vers notre site est bienvenu…**

- Qualité :

Les textes sont livrés tels quels sans garantie de leur intégrité parfaite par rapport à l'original. Nous rappelons que c'est un travail d'amateurs non rétribués et nous essayons de promouvoir la culture littéraire avec de maigres moyens.

Votre aide est la bienvenue !

VOUS POUVEZ NOUS AIDER
À CONTRIBUER À FAIRE CONNAÎTRE
CES CLASSIQUES LITTÉRAIRES.